LES

JUMEAUX DE MONTRÉAL

3e SÉRIE GRAND IN-8°

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

SIR GEORGE WILLIAMS UNIVERSITY
LIBRARY

F
5065
B74

LES JUMEAUX DE MONTRÉAL

ÉPISODE

DE LA GUERRE DU CANADA

PAR

GEORGES BREMOND

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXIX

PRÉFACE

La guerre du Canada, à laquelle est emprunté notre récit, peut être considérée comme un épisode de la trop fameuse guerre de Sept ans. Il appartient aux historiens de retracer les phases diverses de cette lutte entre Français et Anglais sur le nouveau continent [1]. Pour nous, la tâche est plus modeste : elle se borne à ces faits particuliers, à ces drames de famille, à ces peintures de mœurs et de caractères

[1] Nous citerons, parmi les ouvrages de lecture facile et attrayante écrits sur ce sujet :

Les États-Unis et le Canada, par Xavier Marmier. — Tours, Alfred Mame et fils ;

Montcalm et le Canada français, par M. Ch. de Bonnechose. — Paris, Hachette et Cie ;

Le Canada, par M. A. Front de Fontpertuis. — Paris, Joseph Albanel.

Et les romans de Fenimore Cooper, bien qu'ils soient conçus dans un esprit favorable aux Anglais.

qui rentrent plus spécialement dans le domaine du conteur. Les héros que nous voulons mettre en scène sont de farouches guerriers Peaux-Rouges, des Indiennes aux yeux noirs, des soldats français, de vaillants Canadiens qui, après avoir combattu pour ne pas devenir Anglais, sont restés Français de cœur et d'esprit, conservant pieusement les coutumes, le langage et surtout la religion de leur pays d'origine.

Puisse notre travail servir à l'instruction de nos jeunes lecteurs et raviver leur filiale affection pour la France, pour cette patrie que n'ont jamais cessé d'aimer les victimes de la conquête, aussi bien en Europe qu'en Amérique !

BREMOND.

Paris, 28 février 1885.

LES

JUMEAUX DE MONTRÉAL

I

Sauvés des eaux. — Le trappeur et le Huron. — La Bastide canadienne. — L'illustre docteur Balaam Astruck.

La rivière des Français coule du lac Nipissing au lac Huron, dans le haut Canada. Elle est traversée par des rapides et bordée de sentiers tortueux encombrés de blocs de pierre et de broussailles. Tantôt elle se resserre entre deux murailles de rocs tapissés de plantes grimpantes et couronnés par de grands arbres, tantôt elle s'élargit et offre l'aspect d'une glace tansparente; ailleurs elle se divise en plusieurs bras enlaçant une quantité considérable d'îles, les unes arides et nues, les autres couvertes de sapins, d'érables, de chênes et de noyers.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, sur les bords de cette

rivière, un homme contemplait les flots qui venaient bouillonner à ses pieds. On était au mois d'avril; le jour commençait seulement à paraître, et nul être vivant ne troublait le calme dont jouissait le chasseur matinal.

Celui-ci était âgé d'environ quarante ans; grand et fort, il avait les épaules larges, les membres nerveux, le visage bruni par les intempéries des saisons. Ses traits respiraient la douceur unie à l'énergie; sans être réguliers, ils offraient un ensemble agréable. Un bonnet de fourrure, une jaquette de peau, des guêtres très hautes, des chaussures tenant le milieu entre les mocassins des sauvages et les souliers des habitants de la colonie, une large ceinture soutenant sa poire à poudre et sa gibecière, composaient son habillement; la bandoulière de son fusil était suspendue à ses épaules, mais il tenait l'arme entre ses mains, la crosse à terre.

Cet homme était à la fois coureur des bois, chasseur et trappeur : il portait les messages de l'armée française, se pourvoyait de gibier pour sa nourriture, lorsqu'il était en campagne, et se procurait quelques ressources en vendant les peaux des castors et des autres animaux à fourrure auxquels il tendait des pièges. Il était né à Québec de parents français émigrés au Canada; resté de bonne heure orphelin, il avait été recueilli par des planteurs, qui l'avaient laissé suivre son goût pour les expéditions aventureuses. Depuis de longues années, il parcourait le pays et s'était fait un grand nombre d'amis parmi les colons, chez lesquels il allait de temps en temps se reposer de ses fatigues. Il recherchait parfois aussi la société des Indiens alliés à la France.

Tandis qu'il observait la rivière, en se parlant à lui-même, suivant son habitude, un léger bruit, que son

oreille exercée lui fit aussitôt percevoir, se produisit au milieu des buissons. Sans tourner la tête, il se tint sur ses gardes; mais, le froissement des branches venant à augmenter, le trappeur fit un demi-tour avec le plus grand calme et ne tarda pas à voir apparaître un Indien : c'était un Huron, c'est-à-dire un ami et un allié.

Lorsqu'en 1608 Champlain jeta les fondements de Québec et fit commencer les défrichements dans les forêts du Canada, deux grandes nations indiennes étaient en relations avec les Français : les Algonquins, qui occupaient les parties inférieures du pays, et les Hurons, qui s'étendaient vers l'ouest jusqu'au lac qui porte leur nom. Ces deux nations étaient séparées par le fleuve Saint-Laurent de la confédération des Iroquois, devenus leurs ennemis irréconciliables. Ceux-ci formaient le groupe des cinq nations, comprenant les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Cayugas et les Sénécas; une tribu errante, celle des Tuscaroras, décimée par les Anglais en 1713, entra plus tard dans la confédération des Iroquois, qui devint ainsi la réunion des six nations. Champlain eût pu avoir les Iroquois pour alliés; mais, en arrivant au Canada, il trouva les indigènes livrés à toutes les fureurs de la guerre, et prit parti pour les Hurons, qui avaient réclamé son assistance. Il s'attira ainsi l'inimitié des Iroquois, qui furent, pour lui et ses successeurs, de redoutables adversaires. Quant aux Hurons, à part quelques défaillances dues à la mobilité de caractère des Indiens, ils restèrent généralement attachés au parti de la France.

Le sauvage que nous venons de mettre en scène était, comme ceux de sa nation, l'ennemi des Anglais et des Iroquois. Suivant la coutume des Peaux-Rouges, il avait reçu dans sa tribu un surnom basé sur une des qualités

qui le distinguaient. On l'appelait l'Éclair, parce qu'il avait le regard brillant et les mouvements d'une rapidité telle, qu'il surprenait son ennemi avant même que celui-ci eût pu se mettre sur la défensive. Il s'approcha du trappeur, puis il se tint debout et contempla lui aussi le paysage.

Cet enfant des bois était âgé de trente ans. Il présentait dans sa personne le type complet de la beauté indienne. Ses membres parfaitement proportionnés annonçaient la souplesse et l'agilité, son front et sa prestance marquaient toute la dignité impassible d'un guerrier, tempérée par une certaine grâce naturelle.

Après avoir respecté pendant quelque temps la rêverie du trappeur, il ouvrit l'entretien.

« A quoi pense mon frère Esprit-Franc? dit-il. N'est-ce pas à ces pappooses qu'il a sauvés des flots, il y a longtemps, et qu'il chérit toujours depuis qu'il les a portés dans le wigwam de son ami le laboureur?

— C'est à eux que je pense, répondit le trappeur, que les Indiens appelaient Esprit-Franc et dont le véritable nom était Jacques Beauchamp. La vue de cette rivière me rappelle qu'à cette même place, il y a environ quatorze ans, une sorte de berceau flottait sur les eaux, mais c'est plus loin qu'avec l'aide du jeune Huron je recueillis l'épave, car la rivière était débordée et couvrait une vaste étendue de terrain. Qu'ils étaient beaux, les deux petits jumeaux que nous prîmes dans nos bras! Je les vois encore le visage en pleurs, les yeux effrayés, car ils avaient près d'un an et pouvaient déjà, dans une certaine mesure, craindre le danger... Mais mon ami l'Éclair n'a pas oublié ces détails, et je puis me dispenser de les lui rappeler. »

L'Indien fit un signe de tête approbatif et ajouta :

« L'Éclair n'oublie jamais ; il sait qu'il a pris un pappoose et qu'Esprit-Franc a pris l'autre, pour les déposer tous les deux sur les genoux de la squaw du laboureur, de l'autre côté de la rivière.

— Et je me rappelle, moi, fit Beauchamp, avec quelle présence d'esprit et quelle adresse l'Indien, qui n'était alors qu'un adolescent, manœuvra notre pirogue. Ce n'était pourtant pas chose facile que de traverser la rivière débordée, et de conduire sains et saufs sur l'autre rive les deux chers garçons dont nous nous étions chargés ; néanmoins nous fûmes assez heureux pour mener à bonne fin notre périlleuse entreprise. Plusieurs années se sont écoulées depuis ces événements, et nos enfants d'adoption sont maintenant de beaux jeunes gens ; ils ne connaissent pas leurs parents, qui ont peut-être péri lors de l'inondation et qui, surpris par une irruption soudaine des flots, n'ont eu sans doute que le temps de procurer à leurs enfants une faible chance de salut, en les lançant sur l'abîme, à la grâce de Dieu.

— Esprit-Franc n'ira-t-il pas aujourd'hui chez Simon ? interrompit l'Éclair.

— Oui, j'irai ; il y a plusieurs jours que je n'ai vu Marc et Robert, et je désire remettre pour eux au planteur les quelques écus que m'a rapportés la vente de mes peaux de castors. L'Éclair voudra-t-il m'accompagner ?

— Le guerrier huron ira visiter l'ami du visage pâle.

— Bien, nous traverserons ensemble la rivière, sans courir les mêmes dangers qu'autrefois. Où l'Éclair a-t-il caché sa pirogue ?

— Ici, » répondit le sauvage.

Et il fit sortir de derrière un rocher une embarcation

munie de ses avirons : c'était un canot creusé dans un tronc d'arbre par la hache et le feu, selon la méthode indienne.

Les deux aventuriers eurent bientôt fait de s'embarquer, et le canot glissa rapidement sur les flots, évitant les récifs et contournant les îles. Ils descendirent la rivière et, après une heure de navigation, ils abordèrent sur l'autre rive, en face d'une plaine qui présentait toutes les apparences d'une culture soignée. Après avoir caché le canot dans une anfractuosité des rochers, ils prirent un sentier à peu près perpendiculaire à la rivière et, deux heures plus tard, ils purent voir des bâtiments couronnant le sommet d'une colline dont la partie inférieure était couverte de petits bouquets de bois et de pelouses agréablement entremêlés.

Déjà ils dépassaient successivement les diverses constructions formant les dépendances de l'établissement du fermier Simon, moulins, laiterie, hangars, forge, ateliers et autres bâtiments annexes, construits en bois pour la plupart, lorsque le trappeur vit son compagnon se pencher vivement vers la terre. Il comprit qu'il s'agissait d'une empreinte de pas découverte par l'Éclair, et, sachant toute l'importance qu'il fallait attacher dans ce pays aux moindres indices capables de déceler le passage d'un ennemi, il s'arrêta à côté du sauvage.

« Onondaga, fit celui-ci.

— La piste est-elle fraîche? demanda Beauchamp, sans paraître étonné de l'assurance avec laquelle l'Indien désignait, d'après l'empreinte, la tribu à laquelle pouvait appartenir celui dont il avait découvert la trace.

— Plusieurs jours, répondit l'Éclair.

— Voilà qui est grave, » dit le trappeur.

Et il ajouta :

« L'Onondaga paraît-il avoir passé ici seul ou en compagnie?

— Seul sur ce chemin; mais que mon frère cherche ailleurs avec moi, et peut-être trouvera-t-il d'autres traces de ces Iroquois. »

L'Indien continua ses investigations, suivi par Beauchamp. Une branche froissée, un caillou fraîchement arraché du sol, une motte de gazon foulée, tout lui servait d'indice et lui permettait de dire si l'homme ou les animaux sauvages avaient passé récemment dans les lieux qu'il parcourait alors avec son ami. Tout à coup il aperçut des pas qui lui parurent trop fortement empreints sur la terre et trop inégaux de contours pour avoir été produits par la marche légère et prudente d'un seul sauvage. Il supposa que trois ou quatre hommes avaient dû marcher à la file indienne, c'est-à-dire l'un derrière l'autre et le pied superposé aussi exactement que possible sur l'empreinte de celui qui marchait devant. C'est ainsi que font les Indiens pour dissimuler leur nombre et dérouter les chercheurs de pistes. Mais l'Éclair était trop familier avec les ruses de ses pareils pour ne pas reconnaître la trace d'une troupe d'hommes, lors même qu'elle eût pris la précaution de se disposer en file indienne. Bien plus, il était en état d'éviter toute confusion entre le pas des blancs et celui des sauvages, ces derniers marchant les pieds en dedans; enfin, parmi les Indiens, il distinguait à leur pas lourd les Mohawks et les autres tribus habituées à boire de l'eau-de-vie, et à leurs traces plus nettes les Onondagas, dont la sobriété était reconnue.

Le Huron suivait donc avec intérêt la piste découverte, lorsqu'il vit, non sans dépit, que les pas aboutissaient au

cours d'eau alimentant les moulins; là il était plus que probable que les Onondagas avaient marché dans le ruisseau, car l'eau, comme les Indiens le savaient bien, est le seul chemin qui ne garde pas de traces. Sur l'autre rive, l'Éclair ne put découvrir aucune empreinte; néanmoins il avait acquis la conviction que des ennemis appartenant à la confédération des Iroquois avaient passé sur les terres de Simon depuis peu de temps, et qu'on devait craindre qu'il n'y en eût encore plusieurs dans les environs.

En conséquence, les deux coureurs des bois s'acheminèrent d'un pas rapide vers la ferme, pour voir si l'on s'y tenait sur ses gardes contre une attaque. Ils pouvaient suivre pendant quelque temps la lisière d'un petit bois qui se trouvait sur leur droite, tandis qu'en coupant à travers les champs, sur la gauche, leur chemin se trouvait raccourci. Le trappeur voulait prendre cette dernière route; mais le prudent Indien préférait marcher à couvert et sonder en même temps le bois, qui était le seul endroit où pussent se cacher les ennemis, s'ils étaient à proximité de l'établissement. Jacques Beauchamp se rendit au désir de son ami et chemina derrière lui, à travers les buissons. Le maison n'était plus qu'à une faible distance, et nos aventuriers approchaient du pied de la colline, lorsqu'un coup de feu retentit.

« Bon! dit Beauchamp, ce doit être le bruit de la carabine de l'un de nos enfants. Simon a peut-être tort de le laisser chasser seul en un pareil moment. »

Le trappeur avait à peine parlé, qu'un charmant adolescent parut au détour d'un sentier et s'élança dans ses bras. Le jeune garçon était déjà grand pour ses quinze ans : la vie en plein air avait mis de fraîches couleurs sur ses joues brunies, et ses membres s'étaient développés

rapidement. C'était Marc, au moins pour son père adoptif, pour Simon et sa femme, ainsi que pour le Huron, habitués à le voir et à le distinguer de son frère; mais, pour

Le canot glissa rapidement sur les flots.

tout étranger, les deux jumeaux offraient une ressemblance si grande, qu'il était difficile de dire avec certitude: Celui-ci est Marc, celui-là est Robert. Cette ressemblance n'était

pas aussi complète à l'égard des qualités morales. Robert était plus hardi, plus vif, plus entreprenant que son frère; Marc avait moins d'audace, mais plus de sang-froid; il était plus prévoyant quand il s'agissait de s'engager dans une expédition, et il connaissait mieux que Robert les ruses des Indiens. C'était, à ce titre, le favori de l'Éclair, quoique le brave Huron aimât beaucoup les deux jumeaux. Quant à Beauchamp, il n'avait pas de préférence, chérissant également les deux enfants que la Providence lui avait envoyés.

« Où est Robert? demanda-t-il à Marc, après avoir répondu à ses caresses.

— Il est parti de l'autre côté de la colline, répondit le jeune garçon.

— Et quand doit-il revenir?

— Au plus tard vers midi, mon père. Je lui ai fait promettre d'être bien exact. »

Le trappeur secoua la tête et regarda l'Éclair d'un air inquiet, mais il ne voulut rien dire qui pût alarmer Marc.

« Je retourne avec vous à la maison, » dit joyeusement celui-ci.

Les deux hommes et le jeune Marc commencèrent alors à gravir la colline, au sommet de laquelle s'élevait le bâtiment principal de l'établissement de Simon. Ce bâtiment était une grande maison carrée que l'on avait surnommée la Bastide canadienne, sans doute parce qu'elle avait été construite par le père du possesseur actuel, un ancien bastidan ou fermier du midi de la France qui, au commencement du siècle, avait échangé le beau ciel et les champs fertiles de la Provence contre le climat plus rude et la terre plus froide, mais non moins féconde, du haut Canada. Par suite de l'éloignement des établissements militaires

dont on aurait pu recevoir quelques secours, et qui se trouvaient à la jonction du lac Huron et du lac Supérieur, c'est-à-dire à une distance de plus de cinquante lieues, ou dans les îles Manitou, dont on était séparé par un bras du lac Huron, il avait fallu prendre certaines dispositions pour se garder contre les incursions des sauvages. Au bas de la colline, du côté des bois, qui était l'endroit le plus dangereux, on avait creusé un fossé large et profond dans lequel avait été amenée l'eau du ruisseau qui alimentait les moulins; des ponts volants et une chaussée de dimension suffisante pour le passage des chariots permettaient d'accéder à la Bastide. Mais, en cas d'alerte, on enlevait les ponts et l'on portait des hommes à l'entrée de la chaussée, qui était garnie d'ouvrages défensifs. D'ailleurs, s'il surgissait un grave conflit avec les Iroquois, on devait recourir à une mesure plus radicale, consistant à détruire la chaussée pour isoler la colline. En deux ou trois journées, ce travail pouvait être fait par six hommes tout au plus. Jacques Beauchamp prétendait que l'existence de cette chaussée constituait un danger permanent, et qu'il était urgent de la remplacer par un pont-levis pouvant être manœuvré en quelques minutes. Simon, connaissant la soudaineté de l'attaque des Indiens et leurs ruses infernales, avait consenti à faire opérer cette modification; mais, le temps ayant toujours manqué pour mettre ce projet à exécution, on avait ajourné la réalisation des vœux du trappeur.

Au nord de la colline, s'étendaient de vastes plaines; le danger étant moindre de ce côté, on s'était contenté d'établir une forte palissade. Au delà du fossé que franchirent par la chaussée les deux blancs et le sauvage, se trouvait un espace considérable où s'élevaient les demeures

de la plupart des ouvriers du fermier et de leurs familles. C'étaient des maisonnettes en briques et en bois, avec une petite cour entourée d'une solide barrière. Le bâtiment principal, où habitait le planteur Simon avec les siens, dominait toutes ces constructions accessoires; il était entouré également d'une palissade qui, par sa hauteur, constituait un sérieux empêchement à toute attaque. En outre, les bâtiments de la Bastide entouraient une cour sur laquelle la plupart des fenêtres étaient percées, les murailles qui donnaient sur l'extérieur n'ayant que de rares et étroites ouvertures.

Jacques Beauchamp et ses compagnons se firent ouvrir une porte construite selon toutes les règles de l'art et paraissant d'une solidité à toute épreuve. Aussitôt Marc se porta en avant pour avertir le fermier et sa femme; ceux-ci arrivèrent avec empressement et souhaitèrent la bienvenue à Jacques Beauchamp. Ils firent également bon accueil à l'Éclair, qui était considéré comme un ami de la maison.

Le maître du logis pouvait avoir environ cinquante ans; il était grand, avait une physionomie agréable et un air de franchise dans toutes ses manières. A côté de lui, Marguerite, son épouse, faisait très bonne figure, ayant elle-même une taille imposante et des traits fort énergiques pour une femme. Elle avait partagé pendant plus de vingt ans les divers travaux de son mari, et jamais son courage n'avait faibli, même dans les circonstances les plus difficiles. Bien qu'elle eût dépassé la quarantaine de plusieurs années, l'âge n'avait diminué en rien l'éclat de son regard ni la vivacité de son intelligence. Elle avait eu dans sa jeunesse deux enfants qui étaient morts en bas âge; aussi lorsque Beauchamp, leur ami de longue date,

avait amené les jumeaux, la vaillante femme s'était-elle empressée, d'accord avec Simon, de les accepter pour ses enfants. Il avait été convenu que le trappeur partagerait cette paternité d'adoption. Pour justifier ce droit qu'il s'était réservé, Beauchamp avait, non sans difficultés, fait consentir ses amis à accepter une somme modique, prélevée sur la vente de ses fourrures, comme indemnité pour l'entretien et l'éducation de ses chers pupilles. Cette redevance volontaire, il venait la payer, en compagnie de son fidèle Indien ; mais les deux amis avaient aussi une communication importante à faire aux fermiers, relativement aux traces laissées dans les environs par les Onondagas.

Simon et sa femme reçurent la confidence sans laisser paraître plus d'inquiétude qu'il ne convenait à des habitants des prairies canadiennes, accoutumés aux dangers que pouvaient leur faire courir les incursions des Indiens alliés aux Anglais. Toutefois le front de Simon se rembrunit, quand Marguerite lui rappela que Robert était sorti seul et qu'on ne l'avait pas encore vu revenir, bien que l'heure du repas de la famille approchât.

« Je suis très contrarié que ton frère soit dehors en ce moment, dit-il à Marc. Pourquoi n'avez-vous pas été ensemble, selon votre habitude?

— Mon frère, répondit Marc, tenait à rapporter quelques oiseaux qu'on ne trouve que sur l'autre versant de la colline, et moi je voulais guetter, du côté de la rivière, l'arrivée de mon père Jacques ; car j'avais depuis quelques jours un pressentiment de sa visite. »

Simon hocha la tête et envoya le jeune garçon chercher Pierre le charpentier. Celui-ci était l'homme de confiance du fermier, et il justifiait, par de précieuses qualités, la bonne opinion qu'on avait de lui.

Le personnel de l'établissement se composait de vingt-cinq hommes, tant ouvriers que cultivateurs, et de deux nègres employés aux ouvrages domestiques; en y ajoutant les jumeaux, c'étaient vingt-neuf porteurs d'armes à feu prêts à défendre la Bastide. De plus le trappeur venait souvent, accompagné de l'Indien, passer quelques jours dans l'établissement. Enfin un grand nombre d'hommes étaient à la tête d'une famille dont certains membres, femmes et jeunes garçons, pouvaient, en cas de nécessité, tenir un fusil ou rendre d'autres services à la garnison.

Toutes les familles n'habitaient pas dans l'enceinte de la colline; quelques-unes, méprisant le danger d'être isolées du bâtiment principal, avaient leurs maisonnettes à quelque distance. Tel était le cas du meunier, qui vivait avec sa femme et son fils dans le moulin à farine, dont l'installation ne laissait rien à désirer. L'habitation proprement dite, ainsi que le moulin, étaient solidement fortifiés par des palissades, et se trouvaient au milieu d'une clairière, de sorte qu'on ne pouvait en approcher qu'à découvert. Se fiant à ces avantages, le meunier s'entêtait à rester en toute occasion dans sa demeure éloignée; sourd aux conseils que lui avait souvent donnés Simon, il mettait à mépriser le danger une opiniâtreté qui pouvait avoir pour lui des conséquences funestes.

Le moulin à scier les planches, qui s'élevait sur le même cours d'eau que l'autre moulin, mais plus près de la colline, avait une maison attenante où habitaient un ouvrier et sa femme, prêts à se réfugier à la Bastide en cas d'alarme. Leur demeure était également bien fortifiée; de plus elle occupait le centre d'un groupe de trois autres maisons dont les habitants pouvaient se prêter main-forte au besoin. Ces trois maisons étaient occupées par des

laboureurs. Un sentier très direct, masqué par un pli de terrain et des buissons, conduisait de ce groupe d'habitations à la colline fortifiée.

Il n'y avait pas d'autres habitants en dehors de l'enceinte de la colline ; le reste de la population occupait les maisons bâties autour de la Bastide ou la Bastide elle-même. Par un privilège spécial, Pierre le charpentier, qui n'avait pas de famille, jouissait de la possession de deux chambres dans la maison du chef de l'établissement.

Marc n'eut donc pas à aller loin pour savoir si Pierre était rentré après son travail du matin; il se trouvait chez lui depuis quelques instants, et il se rendit en toute hâte auprès de Simon. Celui-ci lui exposa l'état des choses, et le chargea d'aller à la découverte avec quelques hommes.

La famille se mit ensuite à table; mais le repas fut des plus tristes. Marguerite surtout paraissait soucieuse; quant à Marc, il mangea peu, et se leva plusieurs fois d'un air agité pour aller, à travers une meurtrière, inspecter la campagne environnante.

Cependant le temps s'écoula sans qu'on vît revenir les explorateurs. Ce fut seulement vers cinq heures qu'on aperçut au loin un Indien marchant rapidement et paraissant tenir la bride d'un âne, sur lequel était juché un cavalier grotesque. Comme depuis près de trois heures l'Éclair avait disparu, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, chacun supposa que c'était lui qui arrivait. On ne se trompait pas : dix minutes plus tard, le Huron introduisait dans la cour son singulier compagnon et sa monture. L'homme pénétra sous bonne escorte dans une salle basse, où il fut gardé à vue; l'âne prit le chemin de l'écurie. Après avoir mis ses prises en sûreté, le Huron monta au-

près du maître de la maison, qui l'attendait avec une grande impatience.

« Eh bien! lui demanda Simon, avez-vous vu Robert?

— Oui, répondit l'Éclair. Le jeune Visage-Pâle est prisonnier des Indiens; mais il ne court aucun danger maintenant. Les Onondagas ont allumé le feu du conseil dans le bois qui est derrière la colline. Ils n'ont pas leurs peintures de guerre, et ne paraissent pas encore décidés à employer la violence à l'égard des hommes blancs. Mais on ne peut dire si, après le conseil qui va se réunir, la hache ne sera pas déterrée et si leurs corps ne se couvriront pas de peintures. Il y a des soldats français dans les environs; si les Onondagas voient leurs traces, ils ne déterreront pas la hache de guerre, mais ils quitteront les bois et se retireront dans leurs territoires de chasse. Il faut donc leur enlever sans retard le petit chasseur blanc.

— Et comment avez-vous découvert la retraite de mon frère? » interrompit Marc avec la pétulance de son âge.

Le Huron tourna ses yeux noirs vers le jeune garçon qu'il aimait; son visage, ordinairement impassible, prit une expression de grande douceur, et d'une voix gutturale il continua :

« L'Éclair avait son cœur gonflé par l'absence du jeune faon, et il a voulu le retrouver. Il a suivi le ruisseau des moulins, et a pénétré dans le bois. La voix d'un petit oiseau qu'il aime bien s'est alors fait entendre sous les arbres, et il a écouté, parce que c'était la chanson de la fille de l'Ours-Noir, le grand chef des Onondagas. Il y a deux étés, Rosée-de-Mai a été capturée par les Hurons, et l'Écureuil, compagnon de l'Éclair, voulait prendre la chevelure noire de la jeune squaw, pour l'attacher à sa ceinture; car toutes les chevelures sont bonnes pour l'In-

dien : chevelures de guerriers meilleures, mais chevelures de squaws et de pappooses bonnes aussi. L'Éclair s'y est opposé, et l'Écureuil, tenant à conquérir son tro-

Le docteur Balaam Astruck et son âne.

phée, les deux Hurons ont combattu comme si l'un d'eux eût été Iroquois. Mais le grand chef des Hurons et les vieillards du conseil ont arrêté le combat, et dit que

l'Éclair avait raison. L'Ours-Noir a pu alors revoir sa fille, et Rosée-de-Mai a promis au Grand-Esprit des Indiens que l'Éclair et ses amis n'auraient jamais rien à craindre des Onondagas tant qu'elle pourrait les protéger. Voilà pourquoi l'ami du jeune chasseur était heureux d'entendre la voix de la fille onondaga.

« Celle-ci était couchée sous un érable, et elle finissait sa chanson quand elle vit le Huron. Elle n'eut pas peur en l'apercevant, et elle dit :

« — Celui qui a sauvé la chevelure de l'Indienne ne peut pas vouloir la lui reprendre. Je sais que l'Éclair aime le jeune prisonnier de l'Ours-Noir, et il faudrait tuer Rosée-de-Mai, l'enfant chérie du grand chef, avant de ravir la chevelure du petit Roitelet.

« — Hugh ! a répondu l'Éclair, le cœur de Rosée-de-Mai n'oublie pas ; le cœur du guerrier huron est toujours le même, et lui aussi se souviendra. »

L'Indien s'arrêta pour jouir de l'effet de son simple récit. Il vit les yeux de Marc brillants de plaisir et d'espérance, et sentit la main de Simon étreindre la sienne.

« Brave guerrier, dit le planteur, vous achèverez votre œuvre, et vous nous rendrez notre enfant le plus tôt possible.

— Il faut attendre que la nuit soit passée, répondit le Huron ; d'ici là Robert sera en sûreté, l'Éclair le veillera. Et maintenant que le chef blanc ordonne de faire venir l'homme qui est en bas. Le prisonnier a la langue longue, et il dira tout ce que le maître voudra savoir. L'Indien en a assez dit et entendu ; il va surveiller les Onondagas. »

L'Éclair se retira alors, suivi du trappeur, avec lequel il eut une conférence de quelques minutes. Quand le sauvage fut parti, et que Jacques Beauchamp eut repris sa

place auprès de Simon, on envoya querir le prisonnier.

Rassurés pour un moment sur le sort de Robert, les parents adoptifs des jumeaux et Marc se laissèrent aller sans contrainte à une franche hilarité en voyant apparaître un homme gros et court, portant un large chapeau de castor, une perruque rousse, des lunettes d'or, un habit noir, un gilet vert et un pantalon gris clair, dont le bas disparaissait en partie sous les tiges de ses grosses bottes en cuir jaune. Le singulier personnage avait sur son habit une ceinture à laquelle étaient attachés une paire de pistolets, un couteau d'une formidable dimension et une boîte en fer-blanc qui fut reconnue contenir, dans une case, plusieurs rouleaux de papier avec tout ce qu'il fallait pour écrire. Quand les éclats de rire des assistants, dont le nouveau venu parut très offensé, se furent calmés, Simon invita Jacques Beauchamp à questionner le prisonnier, en français d'abord, sauf à reprendre l'interrogatoire en anglais, si cela était nécessaire; car, sur la frontière, la plupart des chasseurs connaissaient les deux langues. Mais, l'inconnu ayant déclaré savoir quatorze idiomes différents, ce fut en français que le trappeur lui demanda qui il était et comment il se nommait.

« Je suis originaire du Connecticut, et Américain par conséquent, répondit le gros homme d'une voix nasillarde. Je me nomme Balaam Astruck, et je suis voué depuis mon âge le plus tendre à l'étude des sciences naturelles. Je m'occupe d'un ouvrage sur les herbes de l'Amérique du Nord; j'y travaille depuis onze ans, parcourant en observateur les prairies et les forêts. Sur le point de terminer mon œuvre, je viens de me mettre en campagne pour une tournée qui doit durer tout l'été. Depuis le commencement

de la saison, j'ai rencontré plusieurs bandes de sauvages, et jamais je n'ai eu à me plaindre de ces naturels. A peine leur ai-je eu expliqué (car je connais les dialectes des six nations, de même que ceux des Hurons, des Algonquins, des Abénaquis et autres peuplades indiennes), à peine ai-je eu donné communication aux sauvages habitants des bois de l'objet de mes recherches, que ces simples enfants de la nature, pleins de respect pour la haute mission que je me suis imposée, m'ont toujours laissé partir sans m'inquiéter d'aucune manière. Aujourd'hui cependant j'ai vu un Huron malmener l'homme de science et d'étude. Cet Indien qui m'a conduit ici n'a pas craint d'interrompre mes observations, quand le bien de la science exigeait que je restasse encore là-bas jusqu'à la chute du jour. Voilà pourquoi je suis devant vous en ce moment, et voilà aussi pourquoi vous avez dans votre écurie mon âne, ce fidèle et judicieux Pégase, qui s'intéresse tellement à mes travaux, qu'il ne mange pas un brin d'herbe sans en mesurer des yeux la hauteur. »

Cette métaphore, hardiment placée à la fin du discours de Balaam Astruck, renouvela l'hilarité générale; et, du consentement de Jacques Beauchamp, Simon décida que rien ne s'opposait à ce qu'on laissât aller l'inoffensif chercheur d'herbes. On lui fit servir une collation, après quoi il se retira gravement avec son Pégase, suivit le cours d'eau et se dirigea du côté des moulins.

Sur ces entrefaites, le charpentier revint avec ses hommes, et rendit compte de sa mission. Il n'avait pas vu les Onondagas; mais, en revanche, il avait rencontré une petite troupe de soldats qui s'étaient donnés comme les éclaireurs d'un corps plus considérable. Si les sauvages, ainsi que la chose était probable, découvraient la piste des soldats,

ils n'oseraient faire aucun mal à leur prisonnier, ni même le garder plus longtemps.

Ces renseignements confirmaient ceux qu'avait donnés le Huron : Simon et sa femme reprirent espoir. Tout à coup une exclamation sortit de la bouche de Jacques Beauchamp, qui, du haut de la colline, observait le docteur Balaam depuis qu'il avait quitté la Bastide.

« Qu'y a-t-il? demanda Simon.

— Regardez là-bas, fit le trappeur; trois sauvages sortent des bois et accourent vers notre docteur. Ils l'atteignent; l'un d'eux le jette à bas de son âne, tandis que les deux autres lient les bras et les jambes de leur prisonnier. Voici un Indien qui tire son couteau et paraît vouloir scalper Balaam. »

Simon et ceux qui l'entouraient entrevirent, malgré la distance, les détails de la scène décrite par Beauchamp. Plusieurs personnes parlèrent d'aller au secours du malheureux ; mais le trappeur fit remarquer avec raison qu'on ne pourrait arriver à temps, puisque le drame se passait à plus d'un kilomètre.

Cependant le sauvage commençait à tracer autour de la tête rousse du docteur le cercle fatal du scalp, lorsque la chevelure qu'il avait saisie de la main gauche parut céder sans effort et, à la stupéfaction des trois Indiens, se détacha naturellement de la tête du patient. Balaam venait d'être scalpé de sa perruque, et son sang ne coulait pas encore. Mais qu'allait-il arriver ensuite? C'est ce que les Canadiens, groupés autour de Jacques Beauchamp, se demandaient les uns aux autres. L'attente ne fut pas longue : on vit les sauvages replacer la perruque sur la tête de Balaam, lui délier les bras et les jambes, l'aider à enfourcher Pégase, et lui adresser un salut à leur manière.

« Que veut dire ceci? demanda Simon au Huron, qui depuis quelques minutes était debout auprès de lui.

— Les Indiens ont vu, répondit l'Éclair, que le docteur avait été visité par le Manitou, et ils ne feront aucun mal à celui dont le Grand-Esprit a enlevé la raison.

— C'est bien comme il le dit, fit le trappeur; les sauvages respectent ceux qu'ils croient atteints de démence, et ils paraissent faire cet honneur à Balaam Astruck; car ils rentrent avec lui dans les bois, en lui laissant les mouvements libres. Ainsi donc nous n'avons plus besoin de nous occuper de lui; d'autres causes d'inquiétude réclament notre attention. Pour en finir avec cette affaire, je me permettrai seulement de faire remarquer combien le meunier a tort de rester isolé loin de la colline, avec sa femme et son fils, tandis que les Onondagas sont si près de son moulin; il faudra qu'il se décide à passer au moins cette nuit dans une des maisons vacantes qui sont autour de la Bastide. Nous avons besoin de son moulin, que nous voulons aller occuper, afin d'être prêts à recevoir et à protéger Robert, s'il parvient à s'échapper. »

Le planteur approuva le plan de son ami, et il fut décidé que huit hommes iraient, sous la conduite du trappeur, s'installer dans le moulin à farine, tandis que les habitants de l'autre moulin et des maisonnettes qui l'entouraient recevraient des renforts, et devraient se mettre également en mesure d'accueillir ceux qui pourraient leur demander asile pendant la nuit qui allait commencer.

Ces arrangements furent mis à exécution aussitôt après le repas du soir, et, une fois toutes les dispositions prises, chacun de ceux qui restaient à la Bastide se prépara au repos de la nuit.

II

Dévouement fraternel. — Un utile auxiliaire. — Conseil des Onondagas. — Fauvette et Roitelet.

De tous ceux qu'abritait le toit du planteur, nul ne pouvait déplorer plus vivement que Marc l'absence de Robert. Si les parents adoptifs des deux frères avaient pour l'un et pour l'autre une sincère affection, Marc était le seul qui fût uni à Robert par les liens du sang, et l'attachement des deux enfants était d'autant plus fort, qu'ils n'avaient pas connu leurs parents selon la nature, et qu'ils étaient jumeaux et n'avaient jamais été séparés. En effet, c'était le même jour et à la même heure que Jacques Beauchamp, avec l'aide de l'Éclair, avait déposé dans les bras de Simon et de Marguerite la double épave amenée par les flots; les jumeaux avaient passé ensemble leurs premières années auprès de ces honnêtes cultivateurs, et ensemble ils avaient été à Montréal pour y acquérir le degré d'instruction que le trappeur ambitionnait pour eux. Revenus en même temps à la Bastide, ils y avaient vécu heureux

pendant un an, 'orsque la disparition de Robert était venue les séparer pour la première fois.

Tel était le sujet des pensées qui tourmentaient l'esprit de Marc lorsqu'il s'endormit. Malgré son inquiétude, le jeune garçon put jouir d'un bon sommeil jusqu'à trois heures du matin. A ce moment il s'éveilla en sursaut; jetant les yeux sur le lit vide de Robert, il se rappela aussitôt les événements de la veille. Alors il résolut de faire lui-même un effort pour délivrer son frère, ou d'aller partager sa captivité.

Descendant sans bruit l'escalier, il gagna une pièce du bas où se trouvait sa carabine, qu'il passa en bandoulière par-dessus sa blouse de chasse. Ce vêtement, selon la mode adoptée par les coureurs des bois, était vert, afin de se confondre avec le feuillage. Robert, lors de sa disparition, portait une blouse semblable, ainsi qu'une ample cravate bleue, dont la pareille était au cou de Marc; les chaussures, les guêtres, le pantalon, la ceinture, le chapeau de l'absent, ressemblaient également à ceux que son frère avait revêtus pour aller à sa recherche.

D'une fenêtre de la salle où il se trouvait, Marc jeta un regard sur la campagne, du côté des bois : la nature était encore dans une obscurité propre à effrayer tout autre que le courageux enfant, qui voulait s'aventurer seul dans les retraites où se cachaient les cruels Onondagas. Mais il s'était promis de ramener son frère, et rien ne devait plus l'arrêter dans l'expédition qu'il avait projetée. Ne pouvant d'où il était faire aucune observation utile, Marc quitta la maison, et se dirigea furtivement vers le fossé qui était au bas de la colline.

Les ponts avaient été relevés; mais, heureusement pour

la réussite des projets de Marc, les hommes qu'on avait postés à la garde de la chaussée se trouvaient, au moment de son passage, réunis en groupe sur le côté gauche de l'entrée, causant d'une manière bruyante. Le jeune garçon profita de la négligence des sentinelles pour se glisser à droite, derrière un amas de terre, et disparaître sans avoir été vu.

Tant que Marc fut obligé de prendre les précautions les plus minutieuses pour éviter d'être aperçu par les hommes de la Bastide, lorsqu'il se dirigeait vers le cours d'eau qui alimentait les moulins, il ne pensa pas aux dangers de sa situation. Mais quand il eut dépassé le groupe d'habitations entourant le moulin à scier les planches, et qu'il se vit à peu de distance du moulin à farine, il commença à remarquer que la nuit était bien noire, que le silence qui planait sur les champs était bien effrayant, et il se demanda ce qu'il deviendrait une fois seul dans le bois, dont la lisière n'était pas loin. Sa courageuse résolution ne faiblit aucunement ; toutefois il eut de la peine à s'empêcher de courir au moulin, où il savait que son père adoptif et des hommes dévoués veillaient tour à tour. Mais il pensa qu'on voudrait le dissuader de son entreprise, et il fallait à tout prix qu'il eût des nouvelles de son frère. Il dépassa donc le lieu où il aurait encore pu trouver assistance, et marcha, en se recommandant à Dieu, vers le bois qui cachait les ennemis dont Robert était prisonnier.

Un peu avant ce bois, une colline beaucoup moins haute que celle de la Bastide masquait entièrement le moulin pour ceux qui venaient de l'autre côté. Marc se disposait à gravir cette colline, après avoir jeté derrière lui un regard qui pouvait être un adieu aux champs et aux maisons de

l'établissement de Simon, lorsqu'il entendit un léger bruit. C'était comme un froissement de broussailles causé par une marche prudente, telle que pouvait l'être celle d'un sauvage désireux de ne pas laisser d'empreintes. Le jeune garçon, qui connaissait l'allure des Peaux-Rouges, frémit de la tête aux pieds; son sang se glaça; il eût été, pendant quelques instants, incapable de faire un mouvement pour se défendre si on l'eût attaqué. Néanmoins son courage naturel reprit le dessus; il pensa à son frère et se rappela qu'il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie s'il fallait qu'il tombât entre les mains des Indiens. Il prêta l'oreille : le bruit cessa; mais une main qui était bien celle d'un sauvage se posa doucement sur son épaule, en même temps qu'une voix amie, celle de l'Éclair, murmura :

« Le petit chasseur aime bien son frère, qui lui ressemble.

— Mon bon Indien, répondit vivement Marc, oui, je l'aime, ce frère, et je veux le retrouver.

— Plus bas, fit l'Éclair; les Onondagas ne boivent pas d'eau-de-feu; c'est peut-être la seule tribu qui sache refuser ce funeste présent des Visages-Pâles, et ces Indiens n'ont pas le sommeil profond et l'esprit lourd comme les Mohawks; c'est pourquoi le fils du trappeur ne doit pas parler fort.

— Bien, reprit Marc en baissant la voix, je serai prudent.

— Et comment le jeune Français croit-il pouvoir trouver seul le campement des Onondagas? Comment déjouera-t-il les ruses de ces sauvages si sobres, si vigilants? il n'a personne avec lui.

— J'ai notre ami l'Éclair, qui est aussi vigilant et aussi

rusé que ces Onondagas, et qui m'aidera à remplir mon devoir de frère.

— Hugh ! » dit simplement le sauvage, et il fit signe à Marc de le suivre.

Ils s'avancèrent alors et gravirent la petite colline, l'un derrière l'autre, Marc plaçant ses pieds aussi exactement que possible sur les empreintes laissées par l'Indien. Au moment d'entrer dans le bois, l'Éclair se retourna du côté de son compagnon pour lui recommander un redoublement de précautions, afin de ne se trahir par aucun bruit de pas ou de branches froissées. Marc fit signe qu'il comprenait et s'engagea résolument à la suite du sauvage. Le jeune garçon avait retrouvé toute son assurance, depuis qu'il était en compagnie de l'ami dévoué dont l'expérience, la prudence et l'adresse lui étaient connues. Plus d'une fois d'ailleurs, dans des circonstances moins pénibles, il avait parcouru les bois avec Robert, ayant l'Indien pour guide, et jamais celui-ci n'avait hésité sur la route à suivre. Cet enfant de la nature n'avait pas besoin de boussole pour se diriger au milieu des enchevêtrements des branches, des amas de broussailles, des fourrés en apparence inextricables : à la simple inspection de l'écorce des arbres, il voyait où était le nord, où était le midi. Son pas était léger, quoique rapide ; il évitait en marchant de déplacer une pierre, de faire craquer une branche de bois sec ; il se courbait sous les rameaux pendant en travers de sa route, car il ne voulait laisser derrière lui aucun indice révélateur de son passage. En même temps il cherchait lui-même à saisir les moindres signes du voisinage de l'homme : il examinait le sol, les buissons, les arbustes; il prêtait une oreille attentive aux moindres bruits qui se mêlaient aux chuchotements de la brise ; son regard d'aigle

s'efforçait de percer les ténèbres ; enfin il était toujours sur la défensive, de même que toujours prêt à bondir sur l'ennemi qui eût surgi à ses côtés. Que pouvait redouter Marc à la suite d'un pareil conducteur ? Familier avec toutes les ruses de ses congénères, agile comme un sauvage l'est encore à trente ans, l'Éclair n'avait pas à craindre de tomber dans une embuscade ; eût-il, d'ailleurs, été découvert, qu'il se sentait capable de défier corps à corps chacun des Onondagas campés dans le bois, sauf le père de Rosée-de-Mai, ou d'échapper par la course à toute la troupe lancée à sa poursuite. Mais ce qui l'obligeait à multiplier les précautions, c'était la présence du jeune garçon, dont la sécurité dépendait de sa vigilance ; il fallait qu'il conduisît Marc aussi près que possible de l'ennemi, en évitant de l'exposer au danger d'être pris avec son frère.

Il y avait quelque temps que les deux compagnons marchaient dans le bois, lorsque l'Indien s'arrêta subitement : un faible bourdonnement se faisait entendre en avant. Était-il produit par la réunion des mille bruits qui s'élèvent du sein des forêts, quand la nuit va finir ? ou bien étaient-ce les Onondagas qui se préparaient à une de ces attaques pour lesquelles les sauvages choisissent de préférence l'heure qui précède l'aurore ? C'est ce que se demandait Marc, non sans une vive émotion : il examina la physionomie de l'Indien, elle était impassible. A la fin cependant l'Éclair dit :

« Les Onondagas vont tenir un conseil, sans doute au sujet de Robert ; je les entends qui s'éveillent. Hâtons-nous de les rejoindre pour savoir ce qu'ils vont décider et agir suivant les circonstances. »

Marc leva vers son ami des yeux où se lisait un étonnement si visible, que le Huron s'empressa d'ajouter :

« Je connais un endroit d'où nous pourrons, avec une entière sécurité, tout voir et tout entendre. Allons ! »

Après avoir fait quelques pas, l'Éclair dit à son compagnon de s'arrêter, pendant qu'il irait lui-même examiner si la place où il voulait le mener n'était pas gardée par les Onondagas. Il ne trouva ni sauvages, ni empreintes pouvant faire supposer que le lieu eût été récemment occupé. Marc rejoignit le Huron, qui l'appelait par signes, et il s'accroupit avec lui derrière un fragment de rocher tapissé de plantes grimpantes et ombragé par des arbres touffus. La lumière d'un feu perçait le feuillage, brillant d'un vif éclat; car les premières clartés du jour, encore indécises dans la campagne, n'avaient pas pénétré sous le couvert du bois.

L'Indien se leva à demi, regarda un moment et dit à Marc d'en faire autant. Le jeune garçon dressa la tête au-dessus du rocher et la ramena bien vite, en proie à une vive frayeur.

« Il n'y a pas de danger ici, lui dit l'Éclair d'une voix douce et grave; si les Onondagas nous voyaient, ils seraient obligés de faire un détour pour gagner cette retraite, et nous aurions le temps de nous mettre hors de leurs atteintes. A notre gauche, nous sommes protégés par un amas de roches entremêlées de broussailles épineuses, et à notre droite, les arbres que les bûcherons du laboureur Simon ont abattus l'année dernière arrêteraient quelque temps les Indiens, soit qu'ils voulussent les escalader, soit qu'ils eussent l'idée de les contourner. Enfin notre rocher nous garantirait suffisamment de leurs projectiles. Rassure-toi donc, fils adoptif de mon frère, et observe sans crainte ce qui va se passer sous nos yeux; l'intérêt de cet autre toi-même qui est prisonnier là-bas l'exige impérieusement. »

Ces paroles étaient dites avec l'intonation particulière que les rudes guerriers des forêts canadiennes savent prendre pour parler à leurs enfants : la voix du Huron avait, lorsqu'il les prononçait, un accent presque féminin, celui d'une mère calmant les frayeurs de son fils.

Marc adressa à l'Éclair un regard empreint à la fois de confiance et d'affection, et se dressa pour contempler avec autant de sang-froid que possible le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

A une distance d'environ cent pas, toute la troupe des Onondagas était campée; les femmes, les enfants et une partie des hommes étaient encore livrés au repos, sous les abris temporaires qu'ils s'étaient construits; mais les anciens et les principaux guerriers se trouvaient réunis autour du feu du conseil. Marc connaissait assez la langue des Indiens pour comprendre le dialecte des Onondagas, et la distance n'était pas assez grande pour qu'il ne pût entendre les paroles des orateurs. Il voyait aussi parfaitement ceux qui lui faisaient face, et, bien qu'il ne tremblât plus, il fut cependant obligé d'avouer à l'Éclair que son courage était soumis à une forte épreuve.

D'autres, plus aguerris que le jeune chasseur, eussent partagé son émotion : ces hommes, dont la flamme colorait la peau déjà rouge, se tenaient auprès du foyer dans les attitudes les plus variées; quand on ravivait le feu, les faces, les épaules, les poitrines, semblaient devenir tout à coup incandescentes, tandis que les ombres s'allongeaient ou se raccourcissaient, suivant les mouvements des sauvages, comme autant de diables noirs se poursuivant à travers les arbres. Le Huron était accoutumé à des spectacles de ce genre et, après avoir dit encore quelques pa-

roles pour réconforter Marc, il lui désigna certains personnages de la bande :

« Le grand Indien qui parle en ce moment, fit-il, et dont la tête commence à devenir grise, c'est le chef Ours-Noir, le père de Rosée-de-Mai. A sa droite est un ancien de la tribu qui se nomme le Roseau-Plié ; il est infirme, comme tu peux le voir, mais les Onondagas l'estiment, parce que c'est en combattant courageusement qu'il a eu la jambe brisée. Il parle bien, d'ailleurs, et les Indiens aiment les orateurs éloquents. Un peu plus loin, tu vois mon ennemi particulier, l'Anguille. C'est un Onondaga qui fait exception parmi les siens, car il boit quelquefois de l'eau-de-feu, et alors il est plus méchant qu'un Mohawk ou un Onéida. Il parle bien aussi, mais à sa manière, c'est-à-dire qu'il est insinuant et cauteleux : je hais le caractère de cet homme, et je t'engage à le fuir si jamais tu le rencontres sur ton chemin. A gauche du chef, sont des anciens de la tribu, les uns méchants, les autres plus humains et aussi bons que peuvent l'être des Iroquois. Il est probable que cette réunion a pour objet de délibérer sur le sort de Robert; soyons attentifs à tout ce qui va se passer. »

Se conformant à cette recommandation, Marc continua à observer l'assemblée des Onondagas.

L'Anguille commença à demander qu'on fît comparaître le docteur et son âne ; l'Ours-Noir acquiesça à cette demande, et Balaam Astruck ne tarda pas à paraître. Il n'était pas garrotté ; cependant un Onondaga armé tenait la bride de sa monture.

« Que veut à cet homme mon subtil frère ? demanda le chef à l'Anguille.

— Je veux, répondit ce dernier, avoir de lui des ren-

seignements sur ce que font nos ennemis, sur la manière dont ils sont préparés à nous recevoir.

— Que peut dire là-dessus un homme absorbé dans ses calculs et ses observations scientifiques? fit Balaam. Je n'ai rien à vous apprendre, tandis que vous pouvez, comme habitants des bois, en perpétuel contact avec la nature, me fournir d'intéressantes données sur bien des points de mon œuvre qui sont restés obscurs. »

L'Anguille interrompit le docteur et lui demanda catégoriquement combien de défenseurs pouvait avoir la Bastide, et si le trappeur était parmi eux avec le Huron.

« Balaam Astruck ne peut pas plus vous renseigner à ce sujet, reprit le pauvre homme, que cet honnête Pégase, qui a parcouru avec moi vos bois et vos prairies, qui a mangé l'herbe sur les bords de vos rivières, sans jamais se mêler des affaires d'autrui.

— Mais enfin, s'écria l'interrogateur avec colère, on n'est pas introduit dans une maison et on n'en sort pas sans avoir observé ce qui s'y passe. Que le vieux fou y prenne garde; s'il nous cache la vérité, nous l'attacherons au poteau du supplice. »

L'Anguille, comme on le voit, réservait sans doute son éloquence insidieuse pour les cas où il avait à s'adresser aux hommes de sa tribu; ou bien il avait, en venant au conseil, manqué à la loi de sobriété des Onondagas. Toujours est-il que sa violente apostrophe parut terrifier Balaam et que celui-ci, levant les bras au ciel, s'écria d'un ton plaintif :

« Et que deviendraient les précieux documents que j'ai recueillis, si vous m'enleviez une vie uniquement consacrée à l'étude de la science, à l'observation de la nature?

Aurais-je déjà échappé à tant de périls pour recevoir la mort des mains d'une peuplade alliée aux Anglais ?

— Les Onondagas ne veulent pas faire de mal au savant docteur, dit le Roseau-Plié avec plus de modération que l'Anguille ; ils lui demandent seulement des renseignements sur leurs ennemis.

— S'il ne veut pas parler sur cette matière, fit l'Ours-Noir, qu'on le laisse tranquille ; mais au moins qu'il nous dise s'il connaît notre jeune prisonnier. »

A ces mots, Marc tressaillit derrière le rocher ; il n'avait d'abord pas vu son frère, caché par un groupe de trois sauvages. Mais ces Indiens ayant changé de place, afin de permettre à Balaam Astruck de jeter les yeux sur Robert, Marc aperçut enfin celui pour lequel il exposait sa liberté et sa vie.

Le jeune garçon était assis sur un tronc d'arbre ; à ses côtés se tenait debout, un bras posé sur son épaule, une Indienne que le Huron désigna à son compagnon comme étant Rosée-de-Mai. Les Onondagas s'étaient tous retournés vers eux, et plusieurs certainement fixaient sur Robert des yeux moins féroces, depuis que la fille du chef l'avait pris sous sa protection. D'ailleurs, tout sauvages qu'ils étaient, ils n'en avaient pas moins un cœur d'homme ; ils ne pouvaient rester indifférents en présence du gracieux tableau qu'offrait alors à leurs regards ce jeune captif si digne d'intérêt, et cette fille des bois, aimée pour ses qualités personnelles, en même temps que justement honorée comme l'enfant chérie de l'Ours-Noir.

Robert, la tête haute, confiant en la protection visible de sa généreuse gardienne, soutenait fièrement l'examen des Onondagas, et semblait ne pas craindre l'issue de la délibération de ses ennemis. Quant à Rosée-de-Mai, son

regard n'exprimait pour l'Anguille que du dédain ; mais, quand elle tournait la tête vers le chef, une expression de triomphe se lisait dans ses yeux noirs, et l'on voyait que, sans avoir le droit de siéger au conseil, elle possédait le pouvoir de faire tourner à son gré la volonté de l'Ours-Noir et de la plupart des Onondagas. Son père n'avait plus qu'elle à aimer ; aussi lui avait-il laissé prendre sur son cœur un ascendant que les Indiens n'accordaient pas d'ordinaire aux femmes. Or elle avait dit que Robert serait rendu sain et sauf à sa famille, et qu'on la tuerait plutôt que d'enlever la chevelure de celui qu'elle appelait son Roitelet. Que pouvait craindre ce dernier avec une pareille protectrice ?

Cependant l'Anguille, qui n'aimait ni Rosée-de-Mai ni le prisonnier, reprit la parole. Mais, tandis qu'il discourait, la voix de l'Indienne s'éleva douce et mélodieuse, interrompant l'artificieux orateur. Elle chantait : c'était pour elle la seule manière de se faire entendre, puisqu'elle n'avait pas voix délibérative au conseil. L'Anguille, craignant de s'attaquer à la fille de l'Ours-Noir, se retira en arrière, laissant les autres écouter gravement les accords de la fauvette onondaga.

Celle-ci retraça à sa manière la rencontre qu'elle avait faite du petit Roitelet alors que, découvert par un parti de sauvages, il s'était instinctivement élancé dans ses bras pour lui demander assistance. Elle décrivit en termes émus sa lutte avec les Indiens, exprima son chagrin de la violence qui lui avait été faite et de l'inutilité de son intervention. Après quoi, s'adressant directement à son père, elle le conjura de faire valoir son autorité en faveur du jeune captif, et, rappelant adroitement le service que le Huron avait rendu autrefois au chef onondaga en sau-

vant la chevelure de sa fille, elle fit allusion au serment que lui avait autrefois dicté la reconnaissance; enfin, soulevant la main de son protégé, elle montra à tous que son propre bracelet ornait le poignet de Robert.

Un murmure flatteur accueillit la chanson simple et naïve de la fille du chef; puis le silence s'établit, et pendant un moment la délibération sembla interrompue. L'Ours-Noir regardait son enfant avec affection, mais il ne paraissait pas vouloir parler. Quant à l'Anguille, il n'osait, malgré sa haine, poursuivre son rôle d'accusateur. Ce fut le Poseau-Plié qui prit la parole pour sauvegarder la dignité indienne, sur le point de se laisser entamer par la chanson d'une squaw :

« Le chef, dit-il, voudra sans doute continuer l'interrogatoire du docteur; le jour commence à paraître, l'activité va renaître dans le camp, et le conseil sera obligé de se dissoudre sans avoir pris aucune décision. »

A ces mots, l'Ours-Noir, arraché à la contemplation de sa fille chérie, redressa sa haute taille et fit de nouveau à Balaam Astruck la question à laquelle il n'avait pas encore répondu : il lui demanda s'il connaissait le captif.

« Certainement, répondit le naturaliste; lorsque les Onondagas m'ont amené ici, je venais de le quitter.

— Comment! s'écria l'Anguille, mais cet enfant est avec nous depuis un jour et une nuit. Explique-toi, Visage-Pâle, tu cherches à nous tromper. »

Ainsi interpellé, Balaam se dressa tout d'une pièce sur ses étriers, assujettit ses lunettes, enfonça son chapeau, et, posant la main entre les deux oreilles de Pégase, il dit d'un ton solennel :

« Par la tête de cet intelligent animal, l'être qui m'est le plus cher au monde, après le vieux Spencer, mon docte

professeur, mon neveu Dickson, Carridge, mon frère de lait, les sept enfants de ma tante Dorothée, et leur excellente mère, par la tête du fier et valeureux Pégase, j'affirme, devant les anciens de la tribu des Onondagas, la plus illustre des six nations alliées, j'affirme que l'enfant ici présent se trouvait à la Bastide, en compagnie d'un trappeur, du maître de la maison, de son épouse et d'un ou de plusieurs hommes de l'établissement, lorsque le Huron m'a conduit sur la colline. C'est bien ce jeune garçon avec sa blouse verte, sa cravate bleue, ses guêtres, son pantalon, sa ceinture ; ce sont bien les traits que j'ai entrevus, et ce visage si fier aujourd'hui et hier si moqueur, au moment de mon arrivée. »

Cette tirade du chercheur d'herbes effaça comme par enchantement l'expression du mécontentement qui avait d'abord animé les yeux des sauvages, et Balaam, passant à l'état de bouffon, se trouva pour le moment délivré de tout danger personnel.

« Que l'âne et l'homme se retirent, commanda l'Ours-Noir. Quant au jeune blanc, le conseil des anciens s'occupera plus tard de lui ; en attendant, le Roseau-Plié va conduire cet enfant à sa hutte et le faire garder. »

Sur ces mots, les Onondagas se dispersèrent; le chef en profita pour dire à voix basse au sauvage chargé d'emmener Robert :

« Que l'enfant ne s'échappe pas, mais aussi qu'il ne manque de rien et qu'il ne lui soit pas fait de mal : il a au poignet le bracelet de ma fille. »

Rosée-de-Mai, quittant Robert, suivit le chef dans sa hutte, car elle savait bien qu'elle y serait plus utile à son protégé que partout ailleurs.

III

Le cri du whip-poor-will. — Les Onondagas en défaut. — Les soldats français.

Derrière le rocher où l'avait placé l'Éclair, Marc n'avait rien perdu de la scène que nous avons décrite au chapitre précédent. Le jeune garçon jeta les yeux sur le Huron et lui toucha légèrement le bras.

« Hugh ! » fut toute la réponse de l'Indien.

Cette exclamation parut à Marc d'un bon augure, et il attendit patiemment quelques minutes. Bientôt l'Éclair se leva avec précaution et fit signe à son compagnon de le suivre; il le conduisit à travers les buissons jusqu'à la lisière du bois et l'invita à s'asseoir.

« Le naturaliste Balaam, dit-il, a très bien servi les intérêts de Robert par son discours insensé; mais la Fauvette a probablement sauvé l'enfant, en obtenant pour lui un sursis dont le Huron va profiter. L'Anguille veut la chevelure du petit prisonnier; il trouvera l'Éclair entre Robert et lui. Le moment d'agir est venu.

— Eh! que puis-je faire? demanda Marc.

— Le petit chasseur va m'aider à sauver son frère, et, si le Manitou nous regarde, le succès est certain. Vois, cher enfant, si ta carabine est chargée et si tu as de quoi la garnir une seconde fois.

— Je suis en mesure de tirer deux coups.

— Bon! maintenant va te placer sur le sommet de la petite colline, en prenant des précautions, car il commence à faire jour; monte par le côté du moulin, et cache-toi derrière cette touffe de buissons qui est à gauche. Une fois installé, attends le signal que je dois te donner. Connais-tu le cri du whip-poor-will, cet oiseau dont la voix plaintive semble exprimer la douleur qu'éprouvèrent nos ancêtres, lorsque les premiers colons au visage pâle envahirent leurs territoires de chasse?

— Je connais ce cri; il a souvent retenti à mes oreilles.

— Eh bien, quand la voix du whip-poor-will se sera fait entendre par trois fois du côté des Onondagas, lève-toi et tire un premier coup de feu. Si personne ne paraît sur la lisière du bois, tire un second coup. Les sauvages alors ne manqueront pas d'accourir; dès que tu les apercevras, laisse-toi voir juste le temps nécessaire pour qu'ils te distinguent bien, et redescends vivement la colline, au bas de laquelle tu trouveras Esprit-Franc avec ses amis prêts à te défendre. Les Onondagas, devant monter tandis que tu descendras, ne pourront t'atteindre s'il leur prend fantaisie de te poursuivre. Ton ami Huron espère arriver au moulin avec Robert peu de temps après toi. »

Quand l'Éclair eut fini de donner ses instructions, Marc lui serra affectueusement la main, et, le cœur rempli d'espoir, se disposa à remplir son rôle. En même temps le Huron disparut dans le bois.

Vingt minutes plus tard, Marc, étendu au sommet de la colline, entendit par trois fois le cri du whip-poor-will; aussitôt se levant, comme le lui avait prescrit l'Éclair, il tira un coup de carabine. L'écho seul lui répondit; mais, lorsque le jeune chasseur eut tiré le second coup, des hurlements féroces éclatèrent; trois Indiens parurent, et, à l'étonnement qu'ils manifestèrent, Marc vit bien qu'il avait été reconnu ou plutôt pris pour Robert par les Onondagas. Il suivit sans tarder l'avis que lui avait donné l'Éclair et s'élança dans la direction du moulin; au bas de la colline, il tomba dans les bras de Jacques Beauchamp, qui, attiré par les deux coups de feu, était accouru avec six de ses hommes. Ces derniers pensèrent que c'était Robert qui venait de s'échapper; mais le trappeur, reconnaissant Marc, ne put retenir une exclamation de surprise, car il croyait le jeune garçon à la Bastide. Celui-ci entraîna rapidement son père adoptif et ses compagnons, en leur disant qu'il n'y avait autre chose à faire que de se tenir sur la défensive, pour le cas où les Onondagas persévéreraient dans leur poursuite. Tous rentrèrent à la hâte au moulin, où les précautions furent prises en prévision d'une attaque. Enfin, quand on fut remis de l'alerte donnée par Marc et qu'on put supposer que les Indiens étaient rentrés dans les bois, le courageux enfant raconta en détail ses aventures de la nuit, et fit partager à ses auditeurs l'espoir qu'il avait de revoir bientôt son frère.

« S'il est vrai que le fils ressemble à son père, dit le trappeur, le tien ne peut être qu'un soldat fier et courageux, mon cher Marc. Espérons que tes parents vivent encore, que tu pourras les retrouver et qu'ils auront le bonheur d'embrasser leurs deux fils dans peu de temps. »

Jacques Beauchamp, tout ému, pressait l'enfant contre sa poitrine, lorsque l'homme de garde à la porte du moulin appela.

« Qu'y a-t-il? fit le trappeur en se précipitant au dehors armé de son fusil.

— Un bruit cadencé se produit depuis quelque temps dans l'eau du ruisseau, dit la sentinelle. On n'entend plus rien maintenant, mais tout à l'heure j'ai cru que des hommes approchaient. Justement! baissez-vous et voyez : un Indien et quelqu'un derrière lui...

— C'est le Huron, et son compagnon doit être Robert! s'écria joyeusement Beauchamp.

— Oui, c'est mon frère, dit Marc. Il va arriver tout ruisselant d'eau; y a-t-il du feu dans la chambre du meunier? Mon père, voulez-vous que la sentinelle aille en faire? nous sommes assez de deux pour la remplacer.

— Allez, dit Jacques à l'homme de garde, envoyez-nous deux de vos camarades et préparez du feu. »

Quelques minutes plus tard, Robert, arrivé tout transi, ne savait auquel répondre, de Marc et du trappeur qui se disputaient ses caresses. A la fin Beauchamp abandonna l'enfant à son frère, et se tournant vers le Huron :

« L'Éclair, dit-il, a acquis de nouveaux titres à mon affection en sauvant mes enfants, l'un des dangers auxquels son dévouement l'avait exposé, l'autre de la captivité chez les Onondagas.

— Les enfants d'Esprit-Franc sont aussi les miens, répondit l'Indien avec une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler sous un masque d'indifférence. Les bras de l'Éclair se sont enroulés, il y a quatorze étés, autour de l'un des pappooses, tandis que mon frère portait l'autre. Le guerrier huron a aujourd'hui sauvé ses

enfants en sauvant ceux du trappeur. Les Onondagas allaient goûter à la venaison apprêtée par leurs squaws, pendant le conseil, quand ils ont entendu les coups de carabine; quelques Indiens sont allés voir, et ils ont cru reconnaître le prisonnier déjà hors de leurs mains. Leur colère était si grande quand ils revinrent au campement, qu'ils la communiquèrent aux autres et que, sans aller vérifier si Robert était encore dans sa hutte, tous ensemble, avec le chef et les anciens de la tribu, s'élancèrent sur les traces de l'enfant aperçu par quelques-uns d'entre eux. Mais, lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la colline, Marc était déjà en sûreté dans le moulin, et le Huron avait profité de la confusion pour enlever Robert, malgré la résistance du faible Roseau-Plié et des squaws. Où était Rosée-de-Mai à ce moment? L'Éclair ne le sait. D'ailleurs elle est onondaga et il est huron. Cependant elle a bien servi la cause de notre enfant par sa douce voix et l'influence qu'elle a sur l'Ours-Noir. Aujourd'hui le soleil levant éclaire la délivrance de celui dont il avait vu hier la capture, et les deux Roitelets sont réunis. »

Marc et Robert, qui venaient de descendre de la chambre du meunier, se suspendirent chacun à un bras de l'Indien et lui témoignèrent leur reconnaissance par mille caresses auxquelles ne put résister la gravité habituelle de l'Éclair. Il se prêta pendant un certain temps à leurs mouvements pleins de pétulance, tandis que dans ses yeux noirs pouvait se lire une vive satisfaction. Enfin le trappeur jugea que le moment était venu de continuer l'œuvre si bien menée jusque-là, et de prendre les dispositions nécessaires pour regagner la Bastide, avant d'avoir été attaqué par les Onondagas. Il allait donner des ordres en conséquence, lorsqu'il aperçut le Huron l'oreille collée contre terre.

« Les Onondagas ont autre chose à faire que de nous attaquer, dit l'Éclair.

— Pourquoi? demanda Beauchamp.

— Que mon frère écoute, et il le saura. »

Le trappeur appuya aussi l'oreille à terre.

« On croirait entendre le pas régulier d'une troupe de soldats, fit-il. Allons à la colline, où l'absence de Marc doit avoir été découverte et où la délivrance de Robert n'est pas encore connue. Allons rassurer Simon, Marguerite et tous ceux qui sont peut-être en ce moment dans l'inquiétude au sujet des deux enfants. »

La petite garnison se mit aussitôt en devoir d'évacuer le moulin avec armes et bagages. Les fusils, les carabines et les pistolets furent soigneusement chargés; puis, avec le Huron pour éclaireur et Beauchamp pour chef, on se dirigea vers la Bastide, en passant par l'autre moulin, dont les gardiens se joignirent à leurs camarades.

Les arrivants ne tardèrent pas à être signalés par les sentinelles postées sur la chaussée, au pied de la colline; aussitôt on vit sortir pêle-mêle des hommes, des femmes et des enfants. Simon parut derrière tout ce monde, accompagné de Marguerite; alors le trappeur fit allonger le pas pour hâter le moment où toute la famille serait réunie. Simon et sa femme ne purent d'ailleurs se contenir plus longtemps, et ils franchirent l'enceinte avec quelques hommes armés; mais les deux nègres, communément appelés par les gens de la maison Tarquin l'Ancien et Tarquin le Superbe, avaient devancé leurs maîtres. De ces deux serviteurs, l'un était le père, l'autre le fils : Tarquin l'Ancien avait servi comme esclave le fondateur du domaine de la Bastide; Tarquin le Superbe, grand gaillard aux membres robustes, avait été affranchi dès sa première en-

fance, et portait à Simon, à sa femme, à ses enfants adoptifs et à tous ceux de la maison l'affection la plus dévouée. Ces deux nègres arrivèrent les premiers auprès des jumeaux et, dans leur joie, ils se mirent, le père comme le fils, à sauter, à se rouler sur la terre, à rire à gorge déployée, en ouvrant une bouche d'une grandeur remarquable. Le rire bruyant, accompagné de contorsions plus ou moins grotesques, est pour les nègres d'Amérique la vraie manière d'exprimer la joie ou l'admiration. Les deux Tarquin se conformèrent en cette circonstance aux habitudes de leur race, jusqu'à l'arrivée de Simon et de Marguerite, qui pressèrent enfin Marc et Robert entre leurs bras.

Après les premières effusions, les jumeaux durent raconter leurs aventures, et tous ceux qui avaient coopéré de près ou de loin au salut de Robert ou de Marc furent chaleureusement remerciés.

Quand la troupe eut franchi l'enceinte de la colline, Simon convoqua le trappeur, l'Indien, Pierre le charpentier et les principaux laboureurs et ouvriers de l'établissement, à un conseil dans lequel les mesures à prendre pour la sécurité commune devaient être décidées. Mais la réunion venait à peine de se former, que le roulement du tambour se fit entendre au dehors.

« Les soldats français! » cria Robert, qui avait aperçu les uniformes de l'armée de Montcalm.

Ces mots firent tressaillir les Canadiens; ils accoururent aux fenêtres et purent voir une troupe d'environ deux cents hommes arrivant du côté de la plaine. Simon crut de son devoir d'aller au-devant des représentants de la mère patrie; il se fit accompagner des hommes présents, sans oublier le fidèle Huron, qui venait de rendre à la famille un si important service.

Pour se faire une idée de l'enthousiasme que devait exciter l'apparition des soldats français chez des hommes confinés dans un établissement isolé du Canada, il faut jeter un regard d'ensemble sur les événements accomplis depuis la fondation de la colonie, et sur l'état des choses au moment où se passaient, autour de l'habitation de Simon, les faits que nous venons de raconter.

L'Amérique avait été découverte à la fin du xve siècle; dans les premières années du siècle suivant, la France prenait pied sur cette terre où elle devait jouer son rôle pendant plus de cent cinquante ans. Jacques Cartier, de Saint-Malo, peut être considéré comme le premier explorateur du Canada, de 1534 à 1540; mais c'est à Samuel Champlain qu'était réservé l'honneur de poser les bases de la colonie. Cet habile et savant officier de marine a mérité le titre de père de la Nouvelle-France, nom donné dans l'origine au Canada. Il fonda Québec en 1609, fit plu s expéditions contre les Iroquois, avec le concours des Algonquins et des Hurons, bâtit le fort Saint-Louis, et se maintint dans le pays jusqu'en 1630, après s'être défendu avec honneur contre les Anglais, qui finirent par s'emparer de la ville de Québec. Deux ans plus tard, le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit le Canada à la France, et, quand Champlain mourut, en 1635, il eut pour continuateurs de son œuvre les missionnaires français qu'il avait lui-même introduits dans le nouveau pays.

Les querelles de la France et de l'Angleterre, relativement au Canada, datent de 1664, époque à laquelle les Anglais s'emparèrent de la province de New-York. Contrariés d'avoir dans leur voisinage une colonie française qui faisait, comme eux, le commerce des pelleteries, ils cherchèrent à entraver les progrès de leur rivale, et susci-

tèrent contre elle les belliqueux Iroquois, dont les Français s'étaient déjà attiré l'inimitié en s'alliant avec les Hurons.

De 1690 à 1709, la colonie canadienne fut sans cesse

Le général s'était établi sur la position de Ticondéroga.

sous les armes. Il survint ensuite une accalmie qui malheureusement ne fut pas de longue durée. Les hostilités recommencèrent en 1735, sous le gouvernement du

marquis de Beauharnais, dont le caractère hautain déplaisait aux Anglais; elles se continuèrent sous l'administration de son successeur du Quesnes de Menneville, et sous celle du marquis de Vaudreuil, qui fut le dernier gouverneur français du Canada.

A l'époque de notre récit, c'est-à-dire en 1757, les chances de la guerre en Amérique s'étaient jusqu'alors montrées favorables à la France. Vaudreuil avait su retenir dans son parti un grand nombre de tribus indiennes, et le général marquis de Montcalm, placé à la tête des troupes, auxquelles il inspirait une entière confiance, était lui-même aimé des sauvages. Il avait des égards pour leurs chefs, ce qui les décidait à lui servir d'auxiliaires; en même temps il usait de son ascendant sur eux pour contenir leur esprit de vengeance et adoucir, autant qu'il était en son pouvoir, les fureurs de la guerre.

Les Anglais, qui se disposaient à faire une invasion dans le Canada, avaient rassemblé au fort Saint-Georges, près du lac qui reçut plus tard le même nom, un corps de troupes et des approvisionnements de vivres. De son côté, Vaudreuil avait envoyé Montcalm vers le lac avec huit mille hommes de troupes régulières, de milice et de sauvages. Le général s'était établi sur la position de Ticonderoga, et de là il avait fait partir en reconnaissance plusieurs détachements pour tenter les approches du fort Saint-Georges.

Malgré l'insuffisance du nombre de soldats que Vaudreuil avait à sa disposition, il devait cependant pourvoir à toutes les éventualités; c'est pourquoi il était obligé de faire parcourir le pays par des bandes destinées à empêcher les tribus indiennes hostiles à la France de commettre des déprédations dans les établissements isolés, comme l'était

celui de Simon. La colonne qui arrivait à la Bastide avait une mission de ce genre; et de plus elle devait, d'accord avec les Hurons, campés à quelque distance dans les bois, empêcher la jonction des Onondagas, des Mohawks, des Onéidas et des Tuscaroras, qui, d'après les rapports d'un émissaire parcourant alors la contrée sous un déguisement, s'étaient donné rendez-vous non loin de la rivière des Français.

IV

Peau-Rouge et Peau-Noire. — L'Esprit frappeur. — Le jeune Onondaga. — Le sergent Léonidas.

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de se faire une idée de la réception enthousiaste dont les soldats français furent l'objet de la part des Canadiens venus à leur rencontre, et nous retournerons à la Bastide avec les deux nègres qu'une fatale inspiration y avait ramenés avant leurs maîtres. En entrant dans l'enceinte, ils virent un Indien que plusieurs hommes liaient à un poteau.

Les Peaux-Rouges ont un profond mépris pour les nègres; ceux-ci, de leur côté, montrent peu de sympathie à l'égard des Indiens. Les deux Tarquin firent donc entendre un rire bruyant lorsqu'ils furent en présence du sauvage garrotté.

« Vilain diable rouge, commença à dire Tarquin l'Ancien, pourquoi toi à la Bastide? »

L'Indien ne répondit rien; pas un muscle de son visage ne remua. Il affecta de tenir les yeux fixés sur d'autres

objets que les faces d'ébène de ses insulteurs. Alors Tarquin le Superbe vint à la rescousse.

« Toi vouloir nos cheveux? fit-il. Eux tenir mieux que ceux du docteur Balaam. Toi avoir à la place une bonne corde autour de tes pieds, de tes bras et de ton corps, et aussi des coups sur ton dos. Attends ! »

Les yeux du sauvage menacé du fouet s'injectèrent de sang; par un suprême effort, il essaya de rompre ses liens, mais il ne put y parvenir. Les nègres, qui avaient d'abord eu peur du regard terrible de l'Indien, virent l'insuccès de sa tentative, et se roulèrent sur l'herbe, en proie à un violent accès d'hilarité.

Il restait des cordes parmi celles qu'on avait apportées pour attacher le patient : Tarquin le Superbe en prit une, y fit des nœuds et frappa le dos du sauvage. Celui-ci, ayant compris que tout effort pour s'échapper était inutile, ne fit entendre aucune plainte; son regard seul témoigna de la furieuse colère qui bouillonnait au fond de son cœur.

Cependant Tarquin l'Ancien, qui avait aussi pris un cordage, frappait comme son fils. Les deux nègres s'excitaient mutuellement, et apostrophaient le sauvage en cinglant sa peau nue.

« Voilà pour petit maître Robert, que toi avoir pris, disait l'un.

— Pour petit maître, que toi vouloir reprendre, ajoutait l'autre.

— Pour petit maître Marc, que toi chercher à enlever avec son frère.

— Pour toutes les chevelures que toi vouloir détacher de nos têtes. »

Et les nègres frappaient toujours, croyant faire une excellente besogne.

Tout à coup les deux bourreaux se sentirent violemment projetés l'un à droite, l'autre à gauche; quand ils se furent remis sur leurs jambes, ils aperçurent un Indien grand et fort, debout entre eux deux. Dans le premier moment de surprise, il leur sembla voir le prisonnier débarrassé de ses liens, et ils furent sur le point de s'enfuir; mais ils reconnurent bientôt l'Éclair, et ils voulurent reprendre leurs cordes.

C'était en effet le Huron qui, devant l'affront fait au sang indien, oubliait qu'il avait devant lui, lié à un poteau, l'Anguille, le méchant Onondaga auquel il avait voué une haine sans merci. Il s'empara des cordes qu'allaient ressaisir les Tarquin, et lança ces instruments de torture de l'autre côté de l'enceinte. En même temps son regard brillant s'arrêtait tour à tour sur l'Anguille et sur les nègres. Ceux-ci finirent par comprendre qu'il valait mieux pour eux ne pas s'attaquer au Huron en présence des maîtres qui allaient arriver; ils quittèrent la place en montrant le poing au captif.

Resté seul avec ce dernier, l'Éclair lui parla en ces termes :

« Le guerrier onondaga a souffert en sa personne une sanglante injure; il n'a pas dépendu de l'Indien huron d'empêcher plus tôt le mal. »

L'Anguille regarda son ennemi en face, après quoi il baissa la tête; car il était surtout honteux d'avoir été maltraité en présence d'un autre Indien. Bientôt cependant il releva le front, et répondit d'une voix que la soif de la vengeance faisait trembler :

« Si l'Éclair savait ce qu'il faudra de feu et de sang pour panser les plaies du guerrier onongada, il aurait en arrivant immolé son ennemi!

— Jamais le Huron ne tuera celui qui a son dos à guérir, et n'a pas encore trouvé l'occasion de se venger.

— Oui, le dos me fait mal, et ma blessure ne pourra se cicatriser entièrement avant que les chevelures des deux faces noires et de plus d'un Visage-Pâle soient suspendues à la ceinture de l'Onondaga, pour orner ensuite la porte de son wigwam.

— Anguille, fit le Huron, cours à la vengeance, si tu peux reconquérir la liberté; mais n'oublie pas que tu trouveras toujours sur ta route l'ennemi de ta tribu, lorsque tu chercheras à suivre la piste de mes frères ou de leurs alliés les Français : si tu te fais serpent pour te glisser dans les grandes herbes, un autre serpent rampera près de toi, et tu n'accompliras pas ton œuvre sans avoir combattu corps à corps avec ton adversaire; si tu te changes en panthère pour bondir sur ta proie, une autre panthère s'élancera au-devant de toi, et tu ne pourras éviter la lutte terrible qui résultera de cette rencontre. Quelle est celle de nos deux chevelures qui flottera à la ceinture de son ennemi? On le saura quand les Hurons et les Iroquois, les Français et les Anglais seront aux prises, à moins que l'un de nous deux n'ait péri avant la bataille décisive. Mais en ce moment l'Éclair est désarmé; il ne peut rien contre l'Onondaga enchaîné et incapable de venger sa honte. »

Sur ces mots, le Huron se retira, impassible en apparence, mais profondément irrité contre les nègres qui avaient, dans leur ignorance, commis une maladresse pouvant coûter cher un jour ou l'autre. L'Indien, en effet, supporte la torture sans en être humilié; il trouve, au contraire, une certaine satisfaction à faire parade de son courage, tandis qu'il est attaché au poteau du supplice.

S'il parvient à échapper à la mort, il ne conserve jamais contre ceux qui l'ont torturé cette haine implacable que fait naître en lui l'application de la peine dégradante des verges ou du fouet.

On apprit à Simon, lorsqu'il revint, que l'Indien prisonnier avait été surpris rôdant aux environs de la palissade, et qu'on avait cru devoir s'assurer de sa personne.

« Conduisez cet homme dans la chambre qui est auprès de l'écurie, dit le planteur. Enfermez-le soigneusement; car il importe qu'il n'ait aucun moyen d'aller rapporter aux Onondagas ce qu'il a pu voir des dispositions de nos bâtiments intérieurs. »

Simon regardait le sauvage en parlant ainsi, et il crut remarquer sur la figure du captif une expression fugitive d'ironie. Cependant il n'y prit pas garde, et se retira en compagnie des officiers du détachement français.

Le conseil fut repris immédiatement en présence des chefs militaires. On s'y préoccupa de la situation générale de la colonie canadienne, et plus particulièrement de l'état des choses dans la région baignée par la rivière des Français. Diverses mesures furent projetées en vue d'assurer la sécurité de l'établissement après le départ des soldats, qui ne pouvaient séjourner longtemps à la Bastide.

La réunion était sur le point de se dissoudre, lorsqu'on vint avertir Simon que les nègres demandaient à faire une communication très importante.

« Qu'ils entrent, » dit le fermier.

Les deux Tarquin pénétrèrent dans la salle du conseil, l'air passablement embarrassé. Le moins âgé surtout roulait de gros yeux blancs et faisait une singulière grimace.

« Voyons, qu'y a-t-il? demanda Simon à Tarquin l'Ancien.

— Mon fils parler pour nous deux, » répondit le noir.

Mis en demeure de s'expliquer, Tarquin le Superbe commença à frotter ses reins avec une gravité comique.

« Maître croire aux esprits frappeurs? fit le nègre.

— Serait-ce toi-même que tu qualifierais d'esprit frappeur? dit Simon. J'ai appris que tu avais fait la sottise d'infliger à notre Indien captif une correction dont il se souviendra longtemps peut-être.

— Oui, dit le trappeur, les Tarquin ont mis en grand péril leurs chevelures crépues en fustigeant un Onondaga. »

Les deux nègres portèrent à la fois les mains sur leurs têtes pour constater que tout y était encore à sa place.

« Moi être seulement un fidèle serviteur, reprit Tarquin le Superbe, et pas un esprit. Mais des esprits voltiger dans la Bastide, et moi avoir reçu leurs coups sur les reins.

— Comment cela? explique-toi, dit Simon.

— Bon nègre être tranquillement occupé tout à l'heure a arracher la mauvaise herbe avec un couteau, lorsque trois coups de corde tomber sur son dos. Au premier coups, nègre chanceler; au deuxième, nègre crier; au troisième, se lever et regarder derrière; nègre voir la corde, mais non celui qui le tenait. Corde avoir frappé toute seule, ou tenue par un esprit invisible. Quelque sortilège du docteur Balaam peut-être, ou autre chose; aussi maître devoir se méfier; car le diable en vouloir à la Bastide. Voilà pourquoi nègres fidèles être venus avertir planteur.

— Comprenez-vous ce qu'il veut dire? » demanda Simon aux personnes présentes.

Nul ne répondit; mais l'Éclair s'avança au milieu de la pièce, attendant qu'on l'interrogeât.

« Si je me trompe, dit le trappeur, notre ami huron a quelque idée là-dessus. Qu'il nous fasse part de ses suppositions.

— L'homme rouge, fit l'Indien, ne pardonne jamais les coups de corde ; on croit le tenir enfermé, et il est déjà sur le chemin de la vengeance. »

Ces quelques mots furent une révélation pour la plupart des assistants.

« A-t-on bien enfermé l'Onondaga? demanda Simon.

— Oui, maître, répondit Tarquin l'Ancien.

— On ferait bien d'aller voir ce qu'il en est, » dit Jacques Beauchamp.

Pierre le charpentier partit avec le trappeur et les deux nègres pour visiter la prison de l'Anguille. Quand la porte eut été ouverte, on constata que la chambre était vide. Une lucarne donnant sur l'écurie, et qui était condamnée depuis longtemps, se trouvait ouverte. On savait donc par où le fugitif avait passé; son agilité surprenante expliquait comment il avait pu s'approcher du nègre, le fustiger et disparaître de l'autre côté des palissades avant d'avoir été aperçu.

Sans perdre de temps, Jacques Beauchamp chargea le charpentier d'aller annoncer la nouvelle de l'évasion à Simon le planteur, et il s'élança lui-même, avec les deux nègres, dans la direction des bois.

L'Anguille n'avait pas laissé dans la plaine de traces apparentes, même aux yeux du trappeur, et les trois hommes résolurent de pénétrer sous les arbres avec toutes les précautions nécessaires. Après avoir fait quelques pas sur la lisière du bois, Jacques Beauchamp découvrit enfin une piste paraissant toute récente. Des amas de feuillage avaient été déplacés, et quelques jeunes pousses

semblaient froissées depuis peu de temps. Il n'en fallait pas davantage pour engager un coureur de bois à se tenir sur ses gardes; bientôt même Jacques Beauchamp, dont tous les sens étaient en éveil, s'arrêta brusquement. Les deux nègres en firent autant, les yeux fixés sur ceux de leur compagnon. Celui-ci, un doigt sur les lèvres, réclama d'eux le silence le plus absolu, leur indiquant à chacun une place, où ils restèrent debout dans une immobilité complète.

Les trois hommes se trouvèrent alors former un triangle, au centre duquel était étendu quelque chose comme un tronc d'arbre recouvert de feuilles. Plusieurs minutes se passèrent, durant lesquelles les yeux du trappeur et des nègres ne quittèrent pas l'objet placé devant eux. Enfin les feuilles s'agitèrent doucement, le prétendu tronc d'arbre se dressa, et l'on vit apparaître un Indien qui promena lentement ses regards sur chacun de ses ennemis, sans manifester d'autre sentiment que celui de la honte. C'était un Onondaga, un adolescent aux formes admirablement prises, au visage plein de noblesse. La peur ne semblait pas avoir d'empire sur son âme; seulement, comme nous venons de le dire, il était confus de s'être laissé prendre, et il se rendait, non aux nègres, mais au chasseur à la peau blanche. Il fit quelques pas vers Jacques Beauchamp, et, les yeux tournés du côté où devait être le campement de sa tribu, il attendit sans impatience que son sort fût décidé.

Le trappeur, après avoir contemplé avec admiration le jeune Onondaga, lui mit la main sur l'épaule.

« Mon fils à la peau rouge, dit-il avec douceur, n'a donc pas de mère qui l'attende parmi les siens, qu'il s'aventure ainsi à portée des Visages-Pâles?

— La mère du jeune guerrier, répondit le sauvage, était bonne et douce; elle l'a longtemps porté sur son dos, enroulé dans la couverture rouge; ensuite elle l'a encouragé lorsqu'il s'exerçait à lancer de petites flèches d'une main mal assurée; mais elle n'était plus là quand son fils, devenu grand, cherchait à conquérir son nom de guerre. »

Sur ces derniers mots, une expression de tristesse voila le regard de l'adolescent : il regrettait sa mère, et pensait sans doute que dans les heureux territoires du Grand-Esprit, d'où l'on voit ce qui se passe sur la terre, elle assistait à la capture de son enfant.

« L'Onondaga n'aura pas son nom de guerre, poursuivit-il avec amertume, en laissant tomber lourdement le bras qu'il avait dressé vers les régions élevées où il supposait que résidait sa mère.

— L'Indien perd une occasion et en trouve une autre, » fit le trappeur.

Le jeune sauvage releva vivement la tête, et sur ses traits, moins impassibles que ceux des guerriers plus mûrs, Jacques Beauchamp vit poindre un étonnement mêlé d'une secrète satisfaction. Les lèvres de l'Indien restaient closes; mais son regard semblait demander si on n'allait pas l'emmener prisonnier, l'attacher au poteau du supplice ou lui ravir au moins sa chevelure. Rien ne lui paraissait plus naturel : telles étaient les lois de la guerre chez les Peaux-Rouges. Mais, bien qu'ayant avec lui deux nègres, dont l'un était de force à lutter contre plusieurs sauvages, le Visage-Pâle faisait allusion à la possibilité d'une revanche. Tout n'était donc pas fini pour l'enfant des bois : il allait pouvoir rentrer parmi les siens et chercher de nouvelles occasions de se distinguer.

Jacques Beauchamp se rendit compte des sentiments

qui causaient le naïf étonnement de son prisonnier. Il continua l'entretien, et apprit que ce jeune homme auquel il s'intéressait malgré lui était le fils du Roseau-Plié, l'honnête Indien dont son ami l'Éclair lui avait souvent parlé. Dès lors son parti fut pris, et malgré les observations des deux Tarquin, qui avaient apporté chacun un bout de corde et voulaient fustiger le jeune Onondaga, il résolut de lui rendre définitivement la liberté.

« Enfant, dit-il, le Roseau-Plié a ce matin laissé échapper le jeune blanc confié à sa garde; va dire à ton père qu'en échange je lui rends son fils chéri, celui qui doit garnir son wigwam de venaison, l'entourer de tendres soins, le consoler du malheur qu'il a eu de perdre son épouse et d'avoir la jambe brisée. Ensuite va trouver Rosée-de-Mai, la plus belle des filles onondagas; apprends-lui que le trappeur t'a fait prisonnier et qu'il lui cède sa capture, à elle et à son père. Tu appartiendras dès lors à l'Ours-Noir; il ne pourra te rendre à son peuple qu'à la condition de le faire renoncer à toute poursuite contre le Roitelet, qui cette nuit se trouvait au pouvoir des Onondagas. Le jeune guerrier a de l'honneur; il a compris le langage du chasseur blanc et il remplira fidèlement son message.

— Esprit-Franc, répondit le jeune sauvage, donnant ce nom au trappeur pour lui montrer sa déférence, le fils du Roseau-Plié dira tout à son père; il sera le captif de Rosée-de-Mai, et, si elle le délivre, ce sera en échange du Roitelet. »

L'Indien fit alors quelques pas pour se retirer; mais, s'arrêtant tout à coup, il mit la main sur son cœur, et, les yeux tournés vers Jacques Beauchamp, il dit d'une voix émue :

« Quand le peuple onondaga aura déterré la hache de guerre, le jeune guerrier marchera à son rang; mais la chevelure d'Esprit-Franc et celle de son Roitelet n'orneront jamais le wigwam où le Roseau-Plié et son fils iront se reposer après le combat. »

Et, sans parler davantage, il s'éloigna d'un pas léger, faisant de nombreux détours et cherchant à dissimuler la trace de ses pas.

Jacques Beauchamp et les deux nègres revinrent alors à la Bastide, où ils trouvèrent leurs amis fort inquiets de l'évasion de l'Anguille. On connaissait la méchanceté de ce sauvage, et chacun savait les Indiens capables de ne reculer devant aucune extrémité pour se venger d'injures semblables à celle qu'avait reçue l'Onondaga. Néanmoins on était sur ses gardes, et de nouvelles dispositions furent concertées en vue de préserver, s'il était possible, l'établissement de Simon des dangers qui pouvaient le menacer.

« Mes instructions ne m'autorisent pas à séjourner à la Bastide, dit au planteur le commandant du détachement. Je ne veux pas cependant partir sans vous laisser quelques renforts; et, si vous y consentez, six de mes soldats, avec un sergent, resteront auprès de vous. Nous allons à Montréal; en revenant, nous passerons par ici pour reprendre nos hommes. »

Simon remercia vivement l'officier du soin qu'il prenait d'assurer la sécurité de la Bastide, et sortit avec lui dans la cour, où se trouvait un groupe de sept hommes placés devant la maison, en dehors des rangs de leurs camarades.

« Voici les auxiliaires que je suis autorisé à vous laisser, dit le commandant. Je regrette de ne pouvoir faire davan-

tage pour vous; mais nous sommes peu nombreux, et il nous est défendu de disséminer nos forces : il faut que nous arrivions à Montréal avec un contingent déterminé. Vous avez d'ailleurs autour de vous des hommes résolus et bien armés, dont la présence seule peut intimider les sauvages. Je vais vous présenter le chef du petit détachement. »

Sur un signe de l'officier le sergent s'avança. C'était un homme mûr, de taille moyenne, aux longs cheveux gris, à la physionomie calme, au maintien ferme et décidé. Il avait reçu au baptême le prénom de Léonidas, accompagné d'un certain nombre d'autres, lesquels étaient suivis d'un nom de famille que la chronique n'a pas conservé, mais qui devait être difficile à prononcer et avoir une terminaison bretonne, le titulaire de ce nom étant natif de Saint-Malo. Après avoir répondu aux compliments de bienvenue qui lui furent adressés, le sergent Léonidas laissa entrevoir qu'il ne craignait pas les Indiens : leurs couteaux à scalper devant s'émousser sur son crâne, dont la boîte osseuse, à l'entendre, avait un peu de la dureté du granit. Il promit de défendre la Bastide et tout ce qu'elle contenait, disant que, placé à l'entrée de n'importe quel défilé, il imiterait au besoin son patron, en tenant tête, avec ses six hommes, à des centaines d'Iroquois.

Les jumeaux, qui venaient de rejoindre leur père adoptif, avaient entendu les paroles du brave sergent. Ils ne purent réprimer un accès de gaieté, et Robert, craignant d'avoir offensé le militaire, essaya de plaisanter, sans remarquer qu'il allait peut-être aggraver ses torts.

« Saint Léonidas ne figure pas sur le calendrier, dit-il.

— Il devrait y figurer, mon jeune ami, répondit le Breton un peu piqué : ce n'est pas un évangéliste comme

saint Marc, patron de l'un de vous deux, mais un martyr qui combattit contre les païens. Vous avez dû apprendre à l'école de Montréal qu'avec trois cents hommes il arrêta une armée tout entière, au défilé des Thermopyles, et qu'il mourut pour sa patrie, victime de son devoir militaire. Je puis donc être appelé à l'imiter, et je dois tenir bon comme lui lors même que j'aurais affaire à une armée de sauvages. Qu'en pensez-vous, vous autres? demanda-t-il en se tournant vers ses subalternes.

— Vous avez raison, » dirent presque ensemble les six hommes, et l'un d'eux ajouta :

« Nous sommes Bretons comme notre sergent, et nous pensons aussi qu'on doit s'efforcer de ne jamais céder un pouce de terrain à l'ennemi.

— A merveille! » dit l'officier.

S'adressant ensuite à Simon :

« Vous voyez, reprit-il, que nous avons fait un choix dans notre troupe, afin d'assortir les soldats à leur chef. Vos défenseurs temporaires ont des têtes dures, mais leurs qualités l'emportent certainement sur leurs défauts. Je souhaite que vous n'ayez pas à mettre leur dévouement à l'épreuve; toutefois, si vous étiez attaqués, vous pourriez apprécier les avantages de la ténacité et du courage indomptable de ces Bretons. »

V

L'embuscade. — Pris par les Mohawks. — Les Hurons. — La grotte. — Dévouement du trappeur.

L'arrivée des soldats avait tellement excité l'enthousiasme des jumeaux, que, à peine remis de leurs fatigues de la nuit précédente, ils s'étaient empressés de demander la permission d'accompagner le détachement au delà de la rivière des Français. Simon et Marguerite avaient consenti à se séparer, pour quelques heures encore, de leurs enfants adoptifs, sous la condition expresse qu'ils ne quitteraient pas le trappeur et l'Éclair, et qu'ils reviendraient passer la nuit à la Bastide.

Ils étaient donc partis tout joyeux, et avaient suivi les soldats jusqu'à la lisière d'une forêt dans laquelle on pouvait craindre que des tribus ennemies n'eussent établi leurs campements. Là, pour se conformer aux recommandations du planteur et de sa femme, on dut prendre congé de l'officier commandant le détachement.

Les derniers rangs de soldats se perdaient déjà dans le

lointain, lorsque l'Éclair remarqua sur la terre de nombreuses empreintes qu'il désigna comme étant des pas d'Indiens Mohawks.

« Ils boivent de l'eau-de-feu, dit-il pour justifier son affirmation; leur démarche est lourde et chancelante, leur piste est irrégulière. Ces traces que voici nous avertissent du danger, car la forêt qui s'étend devant nous doit être infestée de ces ivrognes. »

Le trappeur jeta à la dérobée les yeux du côté de Marc et de Robert, pour voir l'impression produite sur eux par la découverte de l'Indien. Les deux jumeaux, qui avaient parfaitement entendu les paroles de leur guide, ne manifestèrent aucune émotion et continuèrent à marcher avec Jacques Beauchamp et l'Éclair, dans la protection desquels ils avaient une confiance entière.

Cependant, malgré leur désir de rentrer à la Bastide avant la nuit, les voyageurs crurent prudent de pénétrer dans la forêt, afin de cheminer sous le couvert des arbres. La route qu'ils avaient à parcourir s'en trouva fort allongée; Jacques Beauchamp dut, par conséquent, renoncer à l'espoir de tenir la promesse qu'il avait faite au fermier Simon. Bientôt même les enfants éprouvèrent le besoin de prendre un peu de repos et quelque nourriture : il fallut alors s'arrêter auprès d'une source qui était entourée, très à propos, d'arbres morts de vieillesse ou déracinés par la tempête, et entassés les uns sur les autres, de manière à former des tables et des bancs tout préparés.

Marc et Robert avaient chacun un sac de provisions apportées de la Bastide et dues à la prévoyante sollicitude de Marguerite : ces vivres se composaient surtout de viandes froides et de biscuit, de poissons fumés et de fruits secs; mais, pour faire un succulent repas, les voyageurs

manquaient de viande fraîche. Jacques Beauchamp, en sa qualité d'habile tireur, se chargea de procurer à ses compagnons une bonne pièce de venaison, qu'il se flattait d'abattre pendant qu'on s'installerait auprès de la source. Après avoir recommandé au Huron de veiller attentivement sur ses chers enfants, il partit, le fusil sur l'épaule, ayant sa gourde de rhum suspendue à sa ceinture, à côté de sa poire à poudre.

Le trappeur ne trouva pas trace de gibier dans les environs, et insensiblement il alla si loin, que, voulant regagner le lieu du rendez-vous, il lui fut impossible d'y parvenir. Il lui sembla, au contraire, que plus il cherchait à s'orienter, plus il s'enfonçait dans un labyrinthe sans issue. Sa première impression, lorsqu'il comprit qu'il était égaré, fut un sentiment de honte : comment un trappeur qui avait la prétention de connaître les bois pouvait-il se trouver dans une semblable situation? A la honte succéda une grande angoisse, lorsqu'il vint à penser à ses enfants séparés de lui. Toutefois il se rassura en songeant à la fidélité de l'ami qu'il avait laissé auprès d'eux. Enfin, las de chercher, il se laissa tomber sur un tronc d'arbre et plongea tristement la tête dans ses deux mains.

Autour du trappeur, se voyaient dans l'ombre plusieurs grosses pierres presque rondes et placées chacune à proximité de quelque buisson. Beauchamp les avait aperçues, mais sans les bien distinguer, car le jour commençait à baisser; d'ailleurs il était tellement abattu par le découragement, qu'il ne prêtait plus aucune attention sérieuse aux objets extérieurs.

Ces pierres auraient cependant excité la méfiance d'un Indien; car, à ses yeux exercés, elles n'auraient pas paru absolument immobiles; en outre elles avaient chacune

deux points brillants qui n'étaient autre chose que les yeux d'un sauvage dont le corps avait été replié en forme de boule, assez adroitement pour tromper même un coureur des bois comme Beauchamp. Or il y avait au moins quinze de ces boules, et, tandis que le trappeur était abîmé dans ses sombres pensées, il se trouvait entouré d'autant de Peaux-Rouges guettant en lui une proie assurée.

Pendant ce temps, les jumeaux commençaient à s'inquiéter sérieusement de l'absence prolongée de leur père adoptif; ils se tenaient auprès de l'Éclair, qui pour le moment était leur unique protecteur, et cherchaient à lire dans son regard s'il fallait encore espérer. A la fin, n'y tenant plus, ils interrogèrent l'Indien. Celui-ci leur répondit :

« Esprit-Franc a été trop loin; il ne connaît pas bien cette partie de la forêt.

— Serait-ce possible qu'il fût égaré? demanda Robert.

— Oui, dit le Huron, allons à sa recherche. »

Tous trois partirent, après avoir pris quelque nourriture. L'Éclair avait les yeux fixés à terre, pour chercher l'empreinte des pas de son ami. Tout à coup il tressaillit : de nouvelles traces de sauvages lui apparaissaient.

« Piste de Peaux-Rouges, dit-il, aucune trace de blanc. »

Marc et Robert suivaient avec anxiété les observations de leur guide.

« Bonnes empreintes, excellentes, continua l'Indien. Des amis ont passé par ici, les Hurons sont aussi dans ces bois. Venez, pappooses, poursuivons notre chemin; votre père est peut-être avec ceux de ma tribu, et, dans ce cas, il ne court aucun danger. Si, par malheur, il est

tombé au pouvoir des Mohawks, nous aurons des alliés pour opérer sa délivrance. »

La piste des Hurons aboutissait à une clairière; mais les sauvages paraissaient s'être arrêtés à l'entrée et n'avoir pas quitté le couvert des arbres. L'Éclair chercha attentivement autour de l'endroit où finissaient les marques de pas, et dit :

« Si le Huron n'avait pas déjà distingué la piste des siens, il la reconnaîtrait en ce moment. Quels Indiens appartenant aux six nations alliées laisseraient une trace aussi légère? Quels guerriers sauraient ainsi arrêter brusquement leur course, sans qu'on pût deviner dans quel sens ils l'ont reprise! Il n'y a plus aucune trace ni à gauche ni à droite; où sont mes frères?

— Hugh! »

Telle fut la réponse qui suivit l'interrogation de l'Éclair; cette exclamation venait de l'un des arbres entourant la clairière. Le Huron leva les yeux et vit trois hommes de sa tribu accroupis sur les branches d'un érable. Il leur fit signe de descendre et s'entretint avec eux.

Les trois sauvages étaient jeunes : le plus âgé n'avait guère que trente ans, comme l'Éclair. Il avait été nommé l'Écureuil, à cause de sa souplesse et de son agilité, qualités dont il venait de donner une preuve en descendant de son observatoire. C'est lui qui avait eu autrefois avec l'Éclair une discussion au sujet de Rosée-de-Mai, la fille onondaga; mais depuis longtemps toute trace de dissentiment avait disparu entre les deux Indiens, qui étaient devenus de grands amis. Les compagnons de l'Écureuil étaient appelés, l'un le Sauteur, l'autre le Lynx; celui-ci était doué d'une vue perçante comme celle du chat sauvage; celui-là n'avait pas son égal pour franchir les obstacles, et nul ne pouvait rivaliser avec lui à la course.

Les nouveaux venus expliquèrent à l'Éclair qu'une grande partie de leur tribu était campée non loin de Montréal, afin de se tenir à la disposition du général de Montcalm. Quant à eux, ils revenaient de la rivière des Français, cù ils avaient été envoyés pour voir si les Iroquois ne se préparaient pas à inquiéter les établissements des Visages-Pâles. D'après ce qu'ils avaient observé, il était à supposer que les Onondagas, avec quelques Tuscaroras et un certain nombre d'Onéidas, allaient attaquer un des établissements français de ces parages.

Ces nouvelles émurent vivement les jumeaux; mais ils étaient trop absorbés par la pensée de délivrer le trappeur pour arrêter longtemps leur esprit sur des dangers qui heureusement n'étaient ni certains ni immédiats. Ils interrogèrent de nouveau l'Éclair relativement aux mesures qu'on allait prendre au sujet de leur père adoptif.

« Enfants, dit le Huron de la voix douce qu'il prenait souvent en leur parlant, voici trois guerriers en qui vous pouvez avoir toute confiance; je suis obligé de vous quitter pour quelques heures, afin d'aller auprès d'Esprit-Franc et de le ramener. Pendant ce temps vous resterez avec mes frères, et vous serez bien gardés. Cherchons un lieu de rendez-vous qui soit en même temps une position facile à défendre, pour le cas où l'on vous attaquerait pendant mon absence.

— Je connais, fit le Sauteur, un amas de rochers, non loin d'ici, où nous serions parfaitement à l'abri. Que mon frère me suive avec ses jeunes amis, et je le lui montrerai. »

La troupe se mit en marche à la suite de l'Indien; elle fut bientôt arrivée auprès d'une grotte naturelle, si bien cachée sous la végétation luxuriante de la forêt, qu'à pre-

mière vue on ne l'apercevait pas. Intérieurement, cette grotte était assez spacieuse pour que cinq ou six hommes pussent s'y tenir debout ou s'y étendre à leur aise.

L'Éclair, satisfait d'avoir trouvé ce refuge, résolut d'y laisser Marc et Robert, sous la garde des trois Hurons; il adressa à ceux-ci ses recommandations et disparut sous la feuillée.

Comme le plus âgé de la bande, l'Écureuil s'occupa spécialement des jumeaux; il leur conseilla de se livrer au repos.

« Les jeunes Visages-Pâles peuvent dormir, dit-il; les guerriers hurons veilleront sur leur sommeil.

— Nous voudrions être prêts à recevoir le trappeur s'il arrivait, répliqua Robert.

— Esprit-Franc ne pourra revenir qu'au lever du soleil, fit l'Écureuil. Il a été pris par les Mohawks, qui sont campés à deux lieues d'ici au moins.

— Êtes-vous certain, demanda Marc, que notre père soit prisonnier des Mohawks, et croyez-vous que notre bon ami huron pourra le délivrer?

— L'Éclair est brave en même temps qu'adroit, répondit l'Écureuil; il a toujours réussi dans des entreprises semblables. Quant au père de mes petits amis, voici ce que peuvent en dire les Hurons : le Lynx a vu, du haut de l'érable, un blanc capturé par des Indiens et conduit, malgré sa résistance, vers le campement mohawk. D'après ce que nous a dit l'Éclair, nous ne doutons pas que le Visage-Pâle ne soit ce fameux coureur des bois que les Français nomment Jacques Beauchamp, et les Peaux-Rouges Esprit-Franc, à cause de la droiture de son caractère. Les guerriers hurons n'ont pas cru nécessaire que l'un d'eux accompagnât l'Éclair dans son expédition, parce qu'ils savent que c'est par la ruse et non par la force

qu'il veut triompher des Mohawks. Les pappooses peuvent donc dormir sans crainte. Ils se réveilleront dans les bras de leur père. »

Après avoir adressé un regard de remerciement et de confiance à leurs gardiens, Marc et Robert se couchèrent l'un auprès de l'autre et s'endormirent profondément.

Ainsi que l'avait vu le Lynx, les Mohawks s'étaient emparés de Jacques Beauchamp ; mais le trappeur, bien que privé de ses armes, n'avait pas été garrotté. Sa dernière chance de salut résidait donc dans son adresse et la rapidité de sa course, s'il rencontrait l'occasion d'échapper à ses ravisseurs.

Un ruisseau se trouva sur le passage des Indiens et de leur captif ; pour éviter de laisser des empreintes, les sauvages entrèrent dans le lit de ce cours d'eau et en suivirent tous les détours. Beauchamp crut reconnaître le ruisseau qui passait à l'endroit où il avait laissé ses compagnons ; il frémit à l'idée que les Mohawks allaient peut-être rencontrer ses enfants. Il se rassura cependant en pensant que l'Éclair était trop habile pour ne pas savoir se dérober, avec Marc et Robert, aux regards de ses ennemis.

Le prisonnier marchait entre deux hommes ; mais, le ruisseau devenant plus étroit, un seul Indien fut désigné pour rester à sa gauche. Dès que ce nouvel arrangement eut été pris, le trappeur profita de ce que le cours d'eau faisait un brusque détour et qu'un amoncellement de troncs d'arbres se trouvait entre les Indiens de l'avant-garde et ceux qui le surveillaient ; il poussa violemment le Mohawk placé à ses côtés et s'élança dans les buissons. Il prit ainsi une avance relativement considérable sur ses ennemis avant qu'on eût commencé à le poursuivre.

Beauchamp, qui était vigoureux et agile, courut pendant près de dix minutes sans perdre de terrain ; à la fin, commençant à sentir la fatigue et voyant que les cinq ou six Mohawks lancés à sa poursuite s'étaient arrêtés, il se laissa tomber auprès d'un amas de rochers. L'espérance commença alors à renaître dans son cœur ; il crut pouvoir échapper aux sauvages à la faveur des ténèbres, et résolut de se glisser dans une sorte de grotte qu'il voyait à sa droite. Avant de mettre son projet à exécution, il examina l'attitude des Indiens ; malgré l'obscurité, il s'aperçut que le groupe sombre formé par eux ne remuait en aucune manière. Cependant il supposa bien qu'on ne cessait de l'observer lui-même et que, s'il voulait reprendre sa course, les Mohawks reprendraient la poursuite, ou peut-être même tireraient sur lui. Ce fut donc avec des précautions minutieuses qu'il écarta les lianes garnissant les parois extérieures de la grotte, et qu'il se hasarda à plonger son regard par une ouverture qui existait entre les pierres. Qelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit que la grotte était faiblement éclairée par une torche cachée dans un coin ! Il reporta les yeux vers les Mohawks, et, voyant qu'ils continuaient à rester immobiles, il passa de nouveau sa tête entre les lianes.

Trois sauvages, qu'il reconnut aussitôt pour des Hurons, étaient auprès de l'entrée, l'un dormant, les deux autres veillant. Ces derniers avaient les yeux dirigés vers quelque objet invisible pour le trappeur de la place où il était : ils se le désignaient l'un à l'autre avec les marques d'un tel intérêt, que Jacques Beauchamp ne put résister au désir de changer de position, au risque d'attirer les ennemis sur ses pas. Quand il eut inspecté la grotte par un autre interstice, il lui fallut une grande force d'âme pour étouffer

un cri qui eût été fatal à ceux qu'il aimait et à lui-même : il venait de voir ses enfants dormant côte à côte, sous la garde des trois hommes rouges.

« Que s'est-il passé en mon absence? murmura-t-il. Pourquoi l'Éclair n'est-il pas là? Il me cherche probablement ; en tout cas, il n'a pas voulu quitter mes enfants sans leur laisser des gardiens de sa tribu. »

Alors le trappeur, qui, on le voit, se rendait un compte exact de l'état des choses, se mit à supputer les chances d'un combat.

« Ils sont là-dessous cinq, avec de bonnes carabines, dit-il ; je suis sans armes, il est vrai, mais je prendrais un des larges couteaux des Hurons, et nous défendrions l'accès de la grotte. Je n'ai que six Mohawks au plus derrière moi ; le combat ne serait pas trop inégal. »

Jacques Beauchamp avait donc pris la résolution d'entrer dans le refuge souterrain, lorsque, jetant encore les yeux sur les gracieux visages des jumeaux endormis, il frémit à la pensée qu'il allait amener avec lui la guerre et ses horreurs dans leur paisible retraite ; il se dit que son fidèle ami l'Éclair réussirait sans doute à le délivrer, et il se résigna à abandonner la chance de salut qui s'offrait à lui. Bien plus, il voulut empêcher les Mohawks de passer auprès de la grotte, et, pour changer la direction de la poursuite, il perdit volontairement près de la moitié de l'avance qu'il avait. Mais les jumeaux continuèrent à dormir paisiblement, et le bruit de la lutte qu'eut à soutenir leur père adoptif, après avoir été atteint par les sauvages, n'arriva pas jusqu'à eux. Cette lutte ne fut pas longue : le trappeur, les bras étroitement liés derrière le dos, dut suivre les Mohawks jusqu'à leur campement.

VI

Chez les Mohawks. — Divertissement indien. — Les flèches, la hache de guerre, la carabine. — Les trois veuves. — La poursuite.

Le lieu de rassemblement des Mowaks n'était pas aussi éloigné que l'Écureuil l'avait dit aux jumeaux, probablement afin de leur faire prendre patience. Après une marche de trois quarts d'heure tout au plus, pendant lesquels Beauchamp observait soigneusement la route suivie, on arriva à l'entrée du camp. Il régnait parmi les sauvages une animation inusitée à pareille heure; on attendait le prisonnier dont la capture avait été annoncée par les huit ou dix guerriers qui, au détour du ruisseau, s'étaient détachés de leurs compagnons marchant en arrière. Un conseil était même déjà réuni, et le trappeur dut comparaître immédiatement devant les anciens de la tribu. Les Mohawks venaient de perdre trois des leurs dans un engagement qu'ils avaient eu avec un détachement de l'armée de Montcalm. Ils étaient, par suite, très irrités contre les Français, de sorte que Jacques Beauchamp fut condamné à la torture et

à la mort sans longue discussion. La torture qu'il avait à endurer était plutôt morale que physique; elle devait consister en une épreuve destinée à épouvanter le patient ou à faire ressortir son empire sur lui-même.

Attaché à un poteau, les mains liées derrière le dos, les pieds et le corps entourés d'une solide corde en écorce d'arbre, Jacques Beauchamp vit les apprêts du jeu cruel auquel allaient participer tous les sauvages en état de manier les armes. Il s'agissait pour eux de faire voler la mort, sous diverses formes, autour du prisonnier, sans même le blesser. Les chefs décidèrent que l'arc et les flèches seraient d'abord employés, que le tomahawk et le couteau viendraient ensuite, et que la dernière épreuve serait faite avec la carabine. La décision des anciens de la tribu fut joyeusement accueillie; les feux furent ravivés, on en alluma de nouveaux, et des torches furent attachées à des piquets plantés en cercle, afin de permettre aux tireurs de viser leur but aussi sûrement qu'en plein jour. Pendant ces préparatifs, les injures les plus violentes étaient adressées par les vieilles Indiennes au captif, qui, calme, impassible, songeait à ses enfants pour lesquels il venait de sacrifier sa liberté et peut-être sa vie. Ayant jeté cependant un regard sur ses persécuteurs, il constata que pas un ne paraissait être sous l'empire de l'ivresse, ce qui permettait de supposer que les Mohawks n'avaient pas eu depuis longtemps de rapports avec les Anglais, et n'avaient pu recevoir d'eux leur provision de rhum. Comme le trappeur espérait toujours que l'Éclair viendrait à son aide, il désirait vivement supporter l'épreuve à laquelle il allait être soumis sans recevoir un coup dangereux, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si l'eau-de-feu avait fait son apparition chez les Mohawks. Mais les Indiens lui pa-

rurent avoir la main sûre et, la réputation de chacun d'eux se trouvant engagée à ne pas atteindre le prisonnier, à effleurer seulement sa tête ou le reste de son corps, Beauchamp pouvait compter sur la vie sauve, au moins jusqu'au matin.

Cependant un Mohawk avait préparé son arc : c'était un tout jeune homme dont l'inexpérience pouvait mettre la vie du trappeur en danger; aussi les assistants craignaient-ils sérieusement que leur divertissement ne fût brusquement interrompu par une maladresse. Seul entre tous, le patient conservait le calme dont il faisait preuve depuis qu'on l'avait attaché au poteau. La flèche partit en sifflant et alla se planter sur un arbre voisin, sans que la tête de Beauchamp eût seulement remué. Le jeune sauvage se retira confus d'avoir envoyé son trait si loin du but; mais les autres furent sobres de sarcasmes à son égard, tant ils étaient satisfaits d'avoir échappé aux suites que pouvait avoir son inexpérience. Toutefois les juges du camp arrêtèrent l'épreuve pour immobiliser la tête du trappeur au moyen de bandelettes : ce qui paraissait inutile, vu la fermeté de leur victime; mais les Mowaks n'étaient pas fâchés d'enlever ainsi à Jacques Beauchamp une partie de l'honneur que pouvait lui attirer son sang-froid.

Une seconde flèche, lancée par une main sûre, vint se fixer sur le poteau, à quelques lignes de l'œil de Beauchamp. Le sauvage qui avait tiré n'en était pas à faire ses preuves d'adresse; il reçut sans émotion les éloges qui lui furent décernés et se retira en arrière du cercle des concurrents. D'autres traits partirent successivement, aux applaudissements des Mohawks, et s'enfoncèrent également dans le poteau, si près de la tête et du corps du trappeur, qu'ils en dessinèrent les contours avec une netteté merveilleuse.

Cette terrible épreuve n'eut pas de suites funestes et fit ressortir l'intrépidité de Jacques Beauchamp aux yeux de ses bourreaux étonnés. Dès lors une sorte de sympathie naquit en sa faveur dans le cœur des hommes sanguinaires qui le tourmentaient, et leur haine fit place momentanément à une sincère admiration. Mais, loin d'apaiser leur soif d'émotions cruelles, ce nouveau sentiment leur inspira un plus vif désir de continuer la série des épreuves usitées en pareil cas.

« Voyons si le Visage-Pâle aura autant de courage lorsque le tomahawk et le couteau siffleront autour de lui, dit un vieillard dont l'autorité semblait prépondérante parmi les siens.

— Éprouvons la fermeté des nerfs du célèbre chasseur, » ajouta un autre.

Sur ces mots, la seconde partie de l'amusement féroce des Mohawks commença.

Un sauvage plein de jactance entra dans le cercle réservé, brandissant sa hache de guerre qu'il venait d'aiguiser. Il jeta avec orgueil les yeux autour de lui, comme pour quêter des applaudissements.

« Montre d'abord ce que tu sais faire, lui dit le vieillard qui avait déjà parlé, et après nous verrons si tu mérites des éloges. Surtout ne tue pas le prisonnier : personne ne t'en remercierait. »

Une expression de colère brilla dans les yeux du sauvage ainsi apostrophé, et son dépit menaçait d'être fatal au trappeur ; ce que voyant, les anciens l'invitèrent à céder la place à un autre.

« Tu lanceras plus tard ton arme, lui dit-on, lorsque ta main ne tremblera plus. »

Forcé de céder, l'Indien passa aux derniers rangs et

eut le temps de calmer son agitation. Plusieurs de ses compagnons lancèrent leurs tomahawks et leurs couteaux avec beaucoup de précision ; ensuite le tireur évincé fut ramené dans la lice. Voulant rétablir sa réputation de sang-froid, il visa soigneusement et lança sa hache avec fermeté. L'arme décrivit dans l'air une évolution rapide, et atteignit le poteau si près du front de Beauchamp, qu'elle coupa les bandelettes et que la tête du trappeur fut violemment secouée. Les Indiens saluèrent de leurs acclamations cette preuve d'adresse ; mais ce fut au détriment du patient. Avec une mauvaise foi manifeste, on l'accusa d'avoir eu peur, parce que sa tête, cessant brusquement d'être retenue par les bandelettes, avait subi une oscillation involontaire. Beauchamp supporta les injures sans répliquer, et, songeant encore à ses enfants, il s'abandonna à la Providence, tandis qu'on fixait de nouveau sa tête au poteau.

Vint ensuite l'épreuve de la carabine : les Indiens devaient tirer à quelques pas seulement du but. Si le courage de Beauchamp devait être ébranlé, c'était bien le moment pour lui de laisser faiblir son intrépidité. Il voyait, pour ainsi dire, dans le canon de l'arme dirigée contre lui, et, avec son expérience de tireur, il était en mesure de prévoir la direction que suivrait la balle. Cette circonstance eût été de nature à calmer ses craintes; mais, par un raffinement de cruauté, les Mohawks, en le visant, s'amusaient à diriger d'abord le canon de leur carabine entre ses deux yeux, pour le faire ensuite dévier imperceptiblement et ne lâcher la détente qu'après avoir causé à leur victime une affreuse torture morale.

C'est dans ces conditions que plusieurs sauvages envoyèrent leurs balles autour de la tête de Beauchamp. Enfin un des plus adroits tireurs de la tribu se présenta. Il

paraissait avoir dépassé la première moitié de la durée ordinaire de la vie, mais il offrait encore les apparences de la jeunesse : ses yeux vifs lui donnaient un air intelligent, tandis que l'expression de ses traits, chose rare chez les Mohawks, annonçait la bonté. Il visa longuement, sans chercher à lasser la patience du trappeur au moyen du stratagème puéril employé par ses compagnons; puis, sur le point de tirer, il releva son arme et en plaça la crosse à terre. Un profond silence s'établit autour de lui : que voulait-il donc? Il ne tarda pas à le faire connaître en ces termes :

« De quoi cet homme est-il coupable personnellement? demanda-t-il. D'après ce qui a été dit au conseil, il s'était égaré en cherchant du gibier pour sa nourriture lorsqu'il a été pris. A-t-il tendu quelque embuscade aux nôtres? a-t-il envoyé un Mohawk dans le territoire où chassent les esprits de nos pères?

— Le Serpent n'a-t-il donc plus de mémoire? répliqua un sauvage à l'air farouche qu'on nommait le Bison. Trois femmes de notre tribu ont récemment perdu leurs maris, et deux chevelures seulement flottent à la ceinture de nos chefs. Il en faut une autre pour que les trois Mohawks soient vengés.

— Lorsque nous combattrons face à face les Français, reprit le Serpent, nous leur prendrons la chevelure qui nous manque, et bien d'autres en même temps. Mais, je le répète, cet homme n'est pas coupable : sa chevelure n'apaiserait pas les mânes de nos guerriers. Le tuer serait un meurtre inutile.

— Mais il est Français, il est l'allié des Hurons, l'ennemi des Iroquois et des Anglais! »

Le Serpent allait répliquer; il en fut empêché par un

chef à tête grise qui donna l'ordre, pour couper court au débat, d'amener une des veuves et de délier le trappeur. Celui-ci secoua ses membres endoloris, et se tint debout au milieu du cercle des Mohawks dans l'attente de ce qui allait arriver.

Une jeune Indienne, petite et délicate, fut amenée par deux matrones. Elle resta quelque temps immobile, les yeux baissés, jusqu'à ce que le vieux chef lui eût adressé la parole.

« Muguette est dans l'affliction, dit ce dernier; qui donc a fait couler ses larmes?

— Ce sont les Français, répondit l'Indienne d'une voix douce et harmonieuse. J'étais heureuse dans le wigwam de mon père, quand un jeune guerrier de noble race me proposa d'unir nos destinées, et j'acceptai. Hélas! mon époux ne devait pas voir en entier la saison des fleurs : il est tombé tandis qu'il combattait au premier rang, et son nom restera vivant dans le souvenir des Mohawks. Muguette a parlé.

— Et maintenant, fil le chef, qui fournira à la pauvre veuve la venaison dont elle a besoin pour se nourrir?

— C'est mon père, dit l'Indienne. Je vais retourner auprès de lui; il n'a pas d'autre enfant que moi. J'aiderai ma mère à servir le guerrier qui m'a donné le jour.

— Hugh! ma fille peut se retirer. Qu'on fasse venir Blanche-Épine. »

L'Indienne ainsi nommée par les Mohawks était un peu plus âgée que Muguette; elle avait aussi une taille plus élevée et des membres plus robustes. Son visage offrait cette particularité qu'il paraissait presque blanc à côté de celui de ses compagnes, ce qui l'avait fait comparer à

l'aubépine. Elle fut également interrogée par le chef, qui lui demanda à qui elle imputait son veuvage.

« Aux Français, répondit-elle, mais pas à ce prisonnier. Jamais je ne l'ai vu, et jamais il ne m'a fait de mal. »

En même temps elle fixait avec un intérêt compatissant ses grands yeux noirs sur Jacques Beauchamp, et les reportait ensuite sur les anciens de la tribu, comme pour implorer leur pitié.

« Le wigwam de Blanche-Épine est vide et désolé, dit l'interrogateur ; la famine ne va-t-elle pas y entrer, si personne ne peut lui en défendre la porte ?

— Tant que vivront les deux fils du Castor, Blanche-Épine ne craindra pas la famine. »

En disant ces mots, la jeune veuve étendit le bras par un mouvement plein de grâce, et montra au delà du cercle formé autour d'elle ses deux frères qui cherchaient à fendre la foule. On leur fit place, et ils allèrent se poster gravement de chaque côté de leur sœur. C'étaient deux robustes sauvages, aussi rouges que les autres Mohawks. L'un d'eux prit la parole.

« Un été a eu le temps de garnir nos bois de feuillage, dit-il, et un hiver a pu venir dépouiller les arbres de leur chevelure, depuis que le Castor, notre père, a été rejoindre son épouse dans les prairies où réside le Manitou ; mais, avant de quitter ses enfants, le Castor prévoyant avait donné à Blanche-Épine un courageux guerrier pour la protéger et la nourrir. Ce frère que nous aimions a rencontré l'ennemi de notre race, et dans l'ardeur de la lutte il a devancé ses compagnons ; resté seul au milieu des Français, il a succombé sous le nombre. Mais Blanche-Épine peut compter sur les fils de son père ; elle ne manquera jamais de gibier ni de provisions pour l'hiver jus-

qu'au moment où, après l'expiration de son deuil, un vaillant Mohawk la conduira dans son wigwam. »

Un murmure d'admiration accueillit ces paroles, tandis que les fils du Castor reconduisaient leur sœur à la hutte qu'elle occupait provisoirement avec les matrones.

Les affaires de Jacques Beauchamp semblaient tourner à son avantage; les Indiens commençaient à se sentir portés à la compassion envers cet homme qu'ils avaient déjà tant tourmenté. Cependant il restait encore une femme privée de son époux lors du dernier engagement avec les Français. C'était la Corneille, mégère en furie, qui accourut d'elle-même avant qu'on eût été la chercher. Sans être vieille, cette femme avait déjà de nombreuses rides : elle était comme la plupart des Indiennes, qui, livrées de bonne heure à des travaux pénibles, ne conservent pas longtemps la fraîcheur de la jeunesse. Les Indiens Peaux-Rouges sont très indolents, à moins qu'il ne s'agisse de guerre ou de chasse; et encore, lorsqu'ils ont abattu une pièce de gibier, la laissent-ils parfois ramasser et emporter par leurs femmes. C'est pourquoi un grand nombre d'Indiennes ne restent gracieuses et avenantes que dans leurs premières années.

« Voilà un Français, cria la Corneille en arrivant, voilà un de ceux qui ont tué mon époux!

— Je n'ai jamais eu l'occasion de combattre contre les Mohawks, dit tranquillement le trappeur.

— Alors je puis te pardonner, fit l'Indienne radoucie. Les chefs décideront à quel prix tu rachèteras ta chevelure. »

Sur un signe du plus ancien chef de la tribu, le Serpent, qui était lui-même un des principaux guerriers parmi les Mohawks, se chargea de négocier la rançon du prisonnier.

« Tu vois, dit-il à celui-ci, une veuve qui reste seule avec trois enfants ; son wigwam est froid depuis que le guerrier qu'elle a perdu ne vient plus s'y délasser. Son feu est éteint, car elle n'a plus de venaison à préparer, et ses pappooses crient, parce qu'ils ont faim ; ils seraient même déjà partis avec leur père, si les jeunes gens de la tribu qui n'ont pas de squaws ne partageaient quelquefois avec la veuve le produit de leurs chasses. Mais la Corneille ne peut rester toujours à la charge des autres, il lui faut un mari, il lui faut un père pour ses enfants : le Visage-Pâle qu'on vient de délier du poteau de la torture peut devenir Mohawk en épousant la mère sans époux, en adoptant ses pappooses. »

Un grand silence suivit la harangue du Serpent. La Corneille, qui avait baissé la tête pendant ce discours, releva les yeux sur Jacques Beauchamp, et sembla étudier avec anxiété l'impression produite par l'appel fait à sa générosité. Mais le trappeur ne se hâtait pas de répondre.

« C'est la vie qui est offerte au captif, reprit le Serpent. Hésiterait-il à prendre la squaw d'un valeureux guerrier tué par ceux de sa nation ? Il est grand chasseur, la nourriture ne manquerait pas aux enfants dont il deviendrait le père ; il leur apprendrait à poursuivre eux-mêmes le bison, l'élan, le chevreuil, l'ours, le renne ; à tendre des pièges aux martres et aux castors. N'aura-t-il pas de compassion pour les pappooses de notre frère ? »

Interpellé ainsi directement, Jacques Beauchamp se décida à parler.

« Je n'ai jamais eu d'épouse, dit-il, et je ne désire pas en avoir. Quant aux enfants, si je pouvais les secourir, je le ferais certainement ; mais, dans le cas où vous ne m'enlèveriez pas la vie que m'a donnée le Grand-Esprit, je

devrais consacrer mes forces à nourrir et à élever mes propres enfants.

— Langue fourchue ! cria la Corneille, exaspérée de se voir dédaignée. C'est lui que les Hurons appellent Esprit-

Femmes Peaux-Rouges.

Franc ; ils sont eux-mêmes des menteurs. Les Mohawks l'ont entendu dire qu'il n'avait jamais eu d'épouse, et il ose prétendre qu'il a des enfants à nourrir !

— Que la Corneille se calme, commanda le Serpent ; elle nous assourdit de ses clameurs. Le Visage-Pâle va expliquer ce qu'il a voulu dire. Parle, captif : pourquoi le

gibier que tu poursuis est-il destiné à des pappooses, tandis que tu n'as jamais eu de squaw?

— Un jour, dit le trappeur, la rivière débordée m'apporta une corbeille où se trouvaient deux enfants de même âge. Leurs yeux semblaient implorer la pitié du chasseur; la mère avait sans doute péri dans les flots. Je les recueillis; ils ont grandi depuis lors, mais ils ont encore besoin de ma protection. Voilà pourquoi je ne puis les abandonner pour adopter ceux de cette femme. D'ailleurs la couleur de ma peau doit vous apprendre que jamais je n'unirai mon sort à celui d'une Indienne. »

Tout sauvages et cruels qu'étaient les Mohawks, il s'en trouva parmi eux qui parurent frappés des simples paroles de Beauchamp; quelques-uns même manifestèrent, en se parlant les uns aux autres à demi-voix, l'estime que leur inspirait la conduite généreuse du trappeur envers les petits enfants abandonnés. Mais plusieurs, prenant fait et cause pour la Corneille, excitèrent cette femme à répliquer : ce qu'elle était du reste disposée à faire avec sa violence naturelle.

« Qu'importe à la veuve, reprit-elle, que le Visage-Pâle ait des enfants, si ceux du guerrier mohawk doivent tomber dans la misère? Où sont-ils, les pappooses du Français? Qu'ils viennent le délivrer, s'ils veulent conserver un père; car la vie du captif est entre les mains des Mohawks. Que cet homme réitère son refus, et la Corneille, qui était disposée à pardonner, réclamera la chevelure de l'orgueilleux chasseur. »

Au lieu de répondre, Jacques Beauchamp détourna tristement la tête. Le Serpent, qui aurait voulu incorporer à sa tribu un chasseur aussi célèbre, comprit que rien ne pourrait le décider à s'allier aux Peaux-Rouges; il or-

donna en conséquence de lui lier de nouveau les pieds et les mains, et de le rattacher au poteau.

Durant les scènes que nous venons de rapporter, les feux avaient commencé à s'éteindre, et c'est dans une demi-obscurité que s'était terminé l'interrogatoire des veuves et du trappeur. Mais on avait décidé que ce dernier mourrait par le feu, et aussitôt l'activité se réveilla dans le camp. Des fascines furent ajoutées aux tisons qui ne donnaient plus de flammes; on remplaça par de nouvelles torches résineuses celles qui étaient consumées, tandis que les femmes et les enfants préparaient les éclats de bois de mélèze destinés à être enfoncés dans les chairs vives du patient et à y brûler lentement, de manière à prolonger son agonie.

Ces sinistres apprêts furent interrompus par un événement imprévu : on vit les torches aller et venir sous les arbres; on entendit des hurlements prolongés, et bientôt le trappeur se trouva seul sous la garde des femmes et des enfants, toujours occupés à leur infernale besogne. Un Indien était poursuivi par les Mohawks : il avançait, reculait, se cachait, disparaissait; mais, grâce aux ombres de la nuit, que ne pouvaient dissiper complètement les torches portées par les sauvages, il semblait devoir échapper à la poursuite. Beauchamp observait avec attention ce qui se passait sous les arbres : un secret pressentiment le portait à penser que son sort était lié à celui de l'inconnu dont l'arrivée retardait en ce moment son supplice. Cependant le bruit de la poursuite, qui s'était perdu dans l'éloignement, se rapprocha; les clameurs des Mohawks résonnèrent avec une nouvelle violence, et quelques minutes plus tard l'Indien, ayant après lui toute la tribu, passa rapidement devant le trappeur et s'élança auprès d'un po-

teau peint de diverses couleurs qui était planté en terre, à l'entrée de la principale tente du campement.

D'après un usage suivi de temps immémorial, celui qui touchait ce poteau devenait inviolable jusqu'à ce que le conseil des anciens eût décidé de son sort. En conséquence, les Mohawks arrêtèrent la course effrénée à laquelle ils venaient de se livrer, et revinrent les uns après les autres se grouper auprès de leurs chefs.

L'Indien qui se trouvait debout auprès du poteau bariolé n'était autre que l'Éclair : ses ennemis l'avaient reconnu ; et son nom, prononcé dans le conseil, parvint aux oreilles de Jacques Beauchamp, qui était placé auprès de la tente où délibéraient les Mohawks. Sachant que ses enfants se trouvaient en sûreté sous la garde de trois Hurons, le trappeur se réjouit de la venue de l'Indien, dont l'adresse, il n'en doutait pas, devait le faire sortir des mains de ses bourreaux.

Une fois le conseil terminé, la portière en peau de bison fermant la tente fut soulevée pour donner passage aux Mohawks, qui sortirent un à un au milieu d'un nuage de fumée produit par le tabac qu'ils avaient brûlé en se livrant à leur discussion. Les Indiens avaient probablement besoin de repos ; car, en exécution des décisions du conseil, Jacques Beauchamp et l'Éclair furent conduits sous bonne escorte dans une sorte de caverne située à l'extrémité du camp, et n'ayant qu'une étroite issue. Là on donna quelque nourriture aux prisonniers ; ensuite on leur lia fortement les bras et les jambes, et on leur conseilla de se livrer au sommeil, afin d'être mieux préparés à subir la torture au lever du soleil. Deux Mohawks robustes, deux colosses, renommés pour leur force extraordinaire, furent postés à l'entrée de la caverne.

VII

L'eau-de-feu. — Colloque de deux ivrognes. — L'évasion. — Le départ.

Il restait encore quelques heures de nuit; les gardiens, confiants dans la solidité des liens de leurs prisonniers et l'exiguïté de l'issue de la caverne, convinrent que l'un d'eux se reposerait tandis que l'autre veillerait.

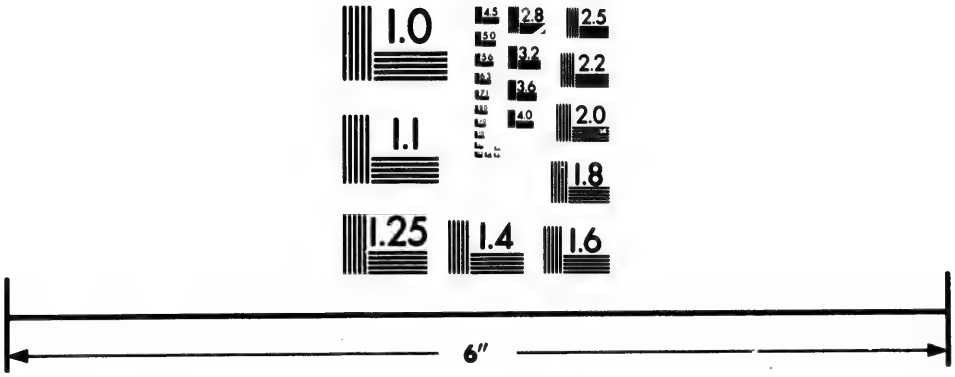
Pendant que les deux Mohawks prenaient leurs dispositions, l'Éclair avait déjà trouvé le moyen de frotter à une saillie pointue des parois de la caverne les liens qui entouraient ses bras; il avait seulement entamé la fibre d'écorce d'arbre dont ces liens étaient formés, mais le moindre effort devait suffire pour la faire céder entièrement.

Il se passa près d'une demi-heure avant que le silence fût troublé dans la caverne : après quoi l'Éclair appela. Celui des Mohawks qui était éveillé parut à l'entrée.

« Que veut le Huron? demanda-t-il.

— Le Mohawk va le savoir, répondit l'Éclair. C'est au point du jour que nos membres vont être soumis à la torture; le Huron et le Visage-Pâle tiennent à montrer à leurs

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

ennemis qu'ils peuvent endurer tous les tourments sans que leur courage faiblisse un seul instant. Il faut que les jeunes guerriers mohawks apprennent comment savent souffrir ceux qu'appelle le Grand-Esprit; il faut qu'ils entendent le chant de mort proféré par des voix fermes, qu'ils contemplent le sourire qui éclairera le visage rouge et le visage blanc de leurs victimes, quand les squaws et les pappooses aux cris aigus insulteront les deux guerriers, quand les hommes tourmenteront l'Indien et le Français. Il est indispensable que les captifs puissent conserver un cœur ferme devant les bourreaux, répondre à leurs injures, supporter la douleur causée par les éclats de bois, la pointe du couteau et les atteintes de la flamme.

— Cela est nécessaire, fit le Mohawk, sans quoi on mettrait des jupons aux prisonniers avant de les tuer; ils mourraient comme des squaws, et mes frères seraient privés de plaisir de torturer de vrais guerriers.

— Eh bien! ajouta l'Éclair, ceux qui veulent montrer de la fermeté doivent être reposés de corps et d'esprit; le sommeil leur est indispensable. Or le Huron ne peut s'endormir, parce que sa langue est desséchée. Mohawk, rends-lui un dernier service, donne-lui à boire.

— Ah! le perfide Huron qui veut tromper son gardien! Non, non, un gardien à peau rouge ne se laissera pas prendre à un piège semblable; il n'ira pas à la source qui est là-bas, tandis que ses prisonniers resteront deux contre un seul Mohawk.

— Mon frère n'a pas compris la demande de l'Indien condamné à périr. Mohawk, ce n'est pas de l'eau de source que désire l'Éclair, c'est de l'eau-de-feu : quelques gouttes sur ses lèvres altérées lui donneront le sommeil jusqu'au jour.

— De l'eau-de-feu! du sang du diable! fit le Mohawk les yeux étincelants, les narines dilatées; oh! qu'il y a longtemps que les Anglais n'en ont apporté aux hommes rouges! De l'eau-de-feu, c'est bon, mais pas une goutte de ce breuvage ne se trouve en ce moment dans le camp; et cependant l'eau-de-feu c'est la vie, c'est le courage, c'est le rêve!...

— Donne donc la vie pour quelques heures au guerrier huron, donne-lui le courage dont il a besoin pour endurer les supplices, approche de ses lèvres la gourde du Visage-Pâle : elle est là, dans ce coin où l'on a jeté le manteau du trappeur.

— Que dit l'Éclair? il y a ici une gourde remplie d'eau-de-feu? » demanda le Mohawk, qui retournait en tous sens le vêtement de Jacques Beauchamp.

La gourde, qui était plate et que le trappeur avait réussi à cacher dans une poche de son manteau avant sa capture, fut enfin trouvée par le Mohawk : le sauvage la porta avidement à ses lèvres.

Les deux prisonniers considéraient en silence leur imprudent gardien; celui-ci but longuement et ne tarda pas à être obligé de s'appuyer contre la muraille.

« Ce rhum est à moi, dit Jacques Beauchamp, quand il fut certain que le Mohawk avait perdu une partie de sa raison; n'en donneras-tu pas quelques gouttes aux captifs?

— Mes frères en auront, certes, répondit le sauvage en voulant donner la gourde au trappeur.

— Et moi? fit l'autre Mohawk, qui venait de pénétrer dans la caverne, ne boirai-je pas aussi de l'eau-de-feu? Le Huron et le Visage-Pâle ont pu en boire à Montréal, tandis que les guerriers de ma tribu n'en connaissent plus le goût depuis longtemps. »

Beauchamp laissa boire les deux Mohawks, qui furent bientôt hors d'état de se tenir sur leurs jambes. Ils durent s'asseoir côte à côte, se soutenant mutuellement et prenant tour à tour la gourde.

Les choses se passèrent amicalement entre eux, tant qu'il y eut assez de rhum pour faire d'amples rasades; mais la gourde vint à perdre de son poids, et les buveurs comprirent que leur plaisir touchait à sa fin. Alors la bonne harmonie fut troublée, et les deux sauvages commencèrent à se quereller.

« Mon frère boit trop longtemps, dit l'un.

— Mais non, répondit l'autre, regarde comme je bois peu.

— Je vois, au contraire, que l'Indien absorbe beaucoup d'eau-de-feu.

— Mon frère se trompe, qu'il regarde encore. »

Là-dessus, le Mohawk qui venait de parler but de nouveau, sans doute afin de convaincre son compagnon; mais celui-ci enleva prestement la gourde et acheva de se brûler le gosier. En même temps sa mauvaise humeur cessa, et il devint tout à fait affectueux. Le changement survenu dans ses manières attendrit le cœur de l'autre Mohawk, et tous deux, sous l'influence de l'alcool, voulurent rivaliser de générosité.

« Frère, dit l'un, deux Mohawks doivent s'aimer tendrement; ils sont de couleur semblable, ils ont les mêmes territoires de chasse, tout est commun entre eux... As-tu visité mon wigwam, là-bas, dans notre village?

— Oui, oui, répondit l'autre, qui pressait entre ses mains la gourde vide, comme pour en exprimer encore un peu de liquide. Oui, tu as un beau wigwam; seulement il n'y a pas d'eau-de-feu dans ton wigwam...

— Il y en aura, et je t'en donnerai quand tu y viendras. As-tu vu la belle peau d'ours qui couvre mon lit? Certainement tu l'as vue; eh bien, elle est à toi, je te la donne.

— Tu es bon, très bon pour ton frère; aussi veut-il te faire à son tour un présent. Connais-tu la Gazelle? as-tu vu son visage d'un si beau rouge? Ah! celle-là méprise Blanche-Épine, dont la peau ressemble à celle des Visages-Pâles nos ennemis. La Gazelle est légère comme le gracieux animal dont elle porte le nom, et en même temps elle est forte quand il s'agit de travailler ou de porter un fardeau. Elle n'a plus de père ni de mère; il ne lui reste que moi, son frère, pour prendre soin d'elle et lui chercher un mari. Mohawk, prends ma sœur pour femme, je te la donne... »

Les deux sauvages, émus et ravis de leurs mutuelles largesses, tombèrent d'abord dans les bras l'un de l'autre, et finalement roulèrent ensemble sur le sol de la caverne.

L'un d'eux cependant réussit à se soulever sur son coude, et, s'adressant à Jacques Beauchamp, il dit :

« Chasseur au visage pâle, tu as bien supporté les épreuves que t'ont fait subir nos guerriers; le Mohawk t'estime et prendra un grand plaisir à te voir, au lever du soleil, subir la torture avant de mourir. Nul doute que, pour l'honneur de la tribu des Français, tu ne fasses entendre bravement ton chant de mort, tandis que les femmes et les enfants t'enfonceront dans le corps les éclats de bois résineux; que les jeunes garçons, encore inhabiles à manier l'arc, te lanceront leurs flèches d'une main mal assurée et, au lieu de te tuer, ne réussiront qu'à prolonger ton supplice; que les vieilles squaws te déchireront de leurs ongles crochus, en t'assourdissant de leurs voix

discordantes; que la flamme enfin échauffera tes membres, sans cependant te donner la mort avant le moment prévu par les chefs. Tu es destiné à nous donner un beau spectacle, et à ce titre tu es un ami. Mais cet Indien qui est à tes côtés c'est un Huron, ennemi des Mohawks; aussi, avant de prendre mon repos, car je me sens très fatigué, je te recommande de veiller sur l'Éclair et de l'empêcher de fuir... »

Ce discours ayant épuisé les forces qui lui restaient, l'ivrogne s'endormit profondément. De son côté, l'autre Mohawk parlait au Huron.

« Frère, disait-il, les Peaux-Rouges doivent se défendre mutuellement et oublier leurs discordes en présence des Visages-Pâles, qui ont fait tant de mal à notre race. Ma tête s'alourdit, et le sommeil arrive pour clore mes paupières; mon compagnon a bu tant d'eau-de-feu, qu'il est incapable de se mouvoir; toi seul resteras pour garder le Français. Ne le perds pas de vue, afin qu'à mon réveil je le trouve prêt à recevoir la mort que lui destinent les Indiens.

— L'Éclair ne quittera pas le blanc, répondit le Huron; dors, Mohawk, et ne rouvre les yeux que lorsque le soleil aura pénétré à travers l'étroite ouverture de cette caverne. D'ici là les prisonniers auront mis à profit les loisirs que tu vas leur laisser. »

Ce qu'il y avait d'ironique dans cette réponse fut perdu pour le Mohawk, qui, les bras étendus, la face contre terre, était, comme son compagnon, vaincu par un des plus grands ennemis du genre humain, par l'alcool, ce terrible allié des Européens dans leur lutte contre les races aborigènes du nouveau monde. L'Éclair contempla gravement les deux Indiens, dont les membres vigoureux venaient

d'être en quelques minutes privés de leur force naturelle par le contenu d'une gourde. Un sentiment de tristesse assombrit un moment son front; car ces hommes étendus devant lui étaient de sa couleur et de sa race; mais bientôt, se rappelant qu'il était, avec son ami le trappeur, au milieu de ceux qui avaient résolu de le torturer et de le faire mourir, une flamme brilla dans ses yeux; il imprima une forte secousse au pieu après lequel tenaient ses liens, et se trouva libre des bras. Il en profita pour se traîner sur les genoux, atteindre le couteau d'un des Mohawks et trancher les cordes qui liaient ses jambes. Une fois debout, il s'élança sur l'Indien qui était le plus rapproché de lui, et le saisit par la touffe de guerre, sorte de mèche que les Peaux-Rouges, comme pour défier le scalp, laissent croître au sommet de leur tête. C'en était fait du Mohawk; déjà le Huron décrivait avec son couteau le cercle fatal qui devait dépouiller le crâne de son ennemi, lorsque Beauchamp prononça le nom de la fille de l'Ours-Noir.

« Rosée-de-Mai! répliqua l'Indien en interrompant sa besogne sanguinaire; elle est Onondaga, et moi je suis Huron.

— Marc et Robert, dit encore le trappeur.

— Ce sont de jeunes Visages-Pâles; leurs pères ont chassé les Peaux-Rouges des bois et des prairies du Canada, fit l'Éclair d'une voix sourde, oubliant tout, jusqu'à ses affections les plus chères, tant il était irrité de voir contrarier ses projets de vengeance.

— Le trappeur aussi est un Visage-Pâle, reprit Beauchamp; il était cependant l'ami d'un guerrier huron. Tous deux allaient autrefois dans le camp des Français et traversaient les bois, unis comme des frères; l'un était rouge, l'autre blanc, néanmoins ils ne se querellaient pas. L'In-

dien avait promis de ne plus prendre de chevelures en présence du Français, et le trappeur avait fait alliance avec la tribu des Hurons. Le traité va-t-il être rompu? L'Éclair a cependant autre chose à faire que de mutiler des hommes de sa couleur : son ami est encore attaché, les jumeaux attendent encore là-bas... Que va faire le Huron avec le couteau du Mohawk? ce que n'aime pas le Grand-Esprit.

— Le Manitou des Visages-Pâles défend peut-être de prendre des chevelures, mais celui des Peaux-Rouges le permet.

— Qu'ai-je dit à mon frère indien? Que lui ont dit les missionnaires? Sinon que le Grand-Esprit est le même pour les Peaux-Rouges et pour les Visages-Pâles. Or, ce qu'il défend aux uns, il ne peut le permettre aux autres. »

L'Éclair parut enfin convaincu et renonça, bien qu'à regret, à un acte de barbarie qui lui semblait naturel, parce qu'il était conforme aux coutumes de sa tribu. Il se servit pour un meilleur usage du couteau pris au Mohawk : il trancha les liens de Jacques Beauchamp. En même temps il dit au trappeur :

« C'est par égard pour Esprit-Franc et pour les deux pappooses que le Huron laisse aux Mohawks leurs chevelures; ce serait aussi à Rosée-de-Mai qu'il sacrifierait sa vengeance, si la fille de l'Ours-Noir n'appartenait à une tribu qui a déterré la hache de guerre contre les Hurons. Allons, frère, il faut sortir de la caverne et du camp mohawk; prenons les armes de nos gardiens et cherchons les moyens de déjouer la vigilance des autres sentinelles. »

Joignant l'action à la parole, l'Éclair avança la tête par l'ouverture de la grotte.

Un Mohawk était debout au milieu du camp, les yeux tournés vers l'endroit où se trouvaient les prisonniers. Le Huron ne s'en alarma pas outre mesure; il avertit Beauchamp et lui dit de se cacher derrière lui, afin que la sentinelle, voyant seulement un sauvage, le prît pour l'un des Mohawks et n'aperçût pas le Français qui sortait à sa suite.

Les Indiens, si rusés quand il s'agit de tomber à l'improviste sur leurs ennemis, sont moins habiles dans l'art d'éviter les surprises; leurs camps sont généralement mal gardés, surtout lorsqu'ils ont déjà passé sur pied une partie de la nuit, comme l'avaient fait les Mohawks. L'évasion des deux amis fut donc facile; ils n'eurent pas de peine à se dérober à l'attention de la sentinelle, grâce à l'éloignement et à l'obscurité. L'Éclair se promena quelque temps de long en large devant la caverne, pendant que Jacques Beauchamp se traînait adroitement sur les mains et les genoux, et atteignait un endroit où il pouvait échapper aux regards. Dès que ce résultat eut été obtenu par le trappeur, son compagnon feignit de rentrer dans la grotte, et, au lieu de pénétrer par l'ouverture, il se glissa de l'autre côté.

Le Français et le Huron ne rencontrèrent plus aucune sentinelle dans l'espace qui s'étendait entre le camp et le couvert des bois. Une fois sous les arbres, ils marchèrent rapidement, et, comme ils connaissaient la route à suivre, il ne leur fallut guère plus d'une demi-heure pour atteindre le lieu où reposaient les jumeaux sous la garde des trois Hurons.

Le cœur de Jacques Beauchamp battait violemment dans sa poitrine lorsqu'on approcha de la caverne; oubliant sa prudence accoutumée, le trappeur allait s'élancer, mais l'Éclair le retint.

« Mon frère ne sait donc plus comment on doit se comporter dans les bois? dit-il. Qu'il laisse l'Indien prendre les devants. »

L'Indien entra alors avec précaution dans la caverne et, par un signe convenu d'avance, il avertit son ami qu'il pouvait venir. Le trappeur accourut pour contempler un spectacle qui lui fit oublier les terribles émotions de la nuit. Marc et Robert dormaient à côté l'un de l'autre, dans la position où il les avait vus avant d'être repris par les Mohawks. Ainsi ces enfants avaient joui d'un paisible sommeil sans se douter que des ennemis barbares avaient soumis le trappeur à de cruelles épreuves; leurs jeunes imaginations s'étaient peut-être égarées en rêve dans les scènes enfantines de leurs jeux habituels, au moment même où les scènes que nous avons décrites se déroulaient dans leur affreuse réalité au camp des Mohawks. C'est au dévouement héroïque de leur père adoptif que les jumeaux devaient les quelques heures de repos dont ils avaient joui, et à leur réveil ils allaient retrouver auprès d'eux, sous les traits de Jacques Beauchamp, cette Providence qui les préservait de tout danger et même de toute émotion morale trop forte. Ils devaient passer sans transition de l'oubli que leur avait procuré le sommeil à la joie de se voir délivrés de leurs inquiétudes de la veille.

Les Indiens et le trappeur tinrent conseil, et il fut convenu qu'on réveillerait les enfants, pour fuir au plus vite le voisinage dangereux des Mohawks. Jacques Beauchamp enlaça de ses deux bras les jumeaux, qui ouvrirent les yeux et, voyant le trappeur, se suspendirent ensemble au cou de cet homme à qui ils devaient tant et lui prodiguèrent mille caresses.

« On vous dira tout en marchant, fit Jacques Beau-

champ; mettons rapidement le plus grand espace possible entre nous et nos ennemis. »

Marc et Robert se levèrent à la hâte, assujettirent leurs vêtements, qu'ils n'avaient pas quittés, afin d'être prêts à tout événement, et l'on se mit en route.

Quand le jour commença à paraître, la petite troupe avait fait assez de chemin pour être hors de l'atteinte des Mohawks; les Hurons avaient d'ailleurs dirigé la marche de manière qu'on se trouvât dans les parages passant pour être fréquemment sillonnés de troupes françaises. Le danger avait donc en partie disparu. On en profita pour faire une halte, nécessaire surtout au trappeur et à l'Éclair, qui n'avaient pris aucun repos depuis le départ de la Bastide. Ils réparèrent leurs forces par quelques heures de sommeil, pendant lesquelles leurs compagnons apprêtèrent plusieurs oiseaux des bois qu'ils avaient abattus. Il ne manqua que le rhum du trappeur au repas copieux que l'on fit avant de se remettre en route; mais personne ne fut tenté de regretter l'eau-de-feu qui avait rendu un si grand service aux prisonniers des Mohawks.

Les voyageurs ne firent aucune rencontre fâcheuse avant d'arriver à la rivière des Français. L'Écureuil, le Sauteur et le Lynx avaient quitté leurs amis à peu près à la moitié du chemin, pour rejoindre leur tribu, et la troupe, réduite à quatre personnes comme au départ, se trouva bientôt non loin de l'endroit où les deux jumeaux avaient été recueillis par Jacques Beauchamp et le Huron, quatorze années auparavant.

VIII

Premières victimes des Onondagas. — Réapparition de Rosée-de-Mai. — Métamorphose du docteur Balaam Astruck. — Triste fin du fidèle Pégase.

Les jumeaux connaissaient les circonstances qui les avaient placés sous la protection des deux coureurs des bois, lors de l'inondation de 1743. Aussi se trouvaient-ils rarement sur les bords de la rivière des Français, à l'endroit où ils avaient été sauvés des eaux sans songer, l'un et l'autre aux incidents de ce sauvetage que leur avait souvent rappelés Jacques Beauchamp. Arrivés au terme d'une excursion durant laquelle ils avaient couru de si grands dangers et éprouvé de si vives craintes pour la vie de leur père adoptif, Marc et Robert étaient plus disposés que jamais à faire un retour sur leur passé ; mais ils avaient également la préoccupation de l'avenir, ils pensaient aussi à leurs père et mère selon la nature ; ils ne pouvaient se résoudre à abandonner l'espoir de retrouver quelque jour au moins l'un des deux. D'après les probabilités, leur mère avait dû périr dans les flots, et ils conservaient au

fond de leur cœur un sentiment de tendre regret pour cette femme qu'ils supposaient avoir sacrifié sa vie, afin de leur procurer une chance de salut. Mais leur père était peut-être absent au moment du désastre ; il avait probablement survécu à sa malheureuse épouse, et il était sans doute à la recherche de ses enfants.

Tel était le sujet de la conversation des deux jumeaux laissés seuls au bord de la rivière, tandis que le trappeur et son ami le Peau-Rouge cherchaient le canot dont ils se servaient habituellement.

« Mon frère n'a-t-il pas poussé lui-même l'embarcation derrière ce rocher? demanda l'Éclair.

— Sûrement, répondit Jacques Beauchamp, et j'ai abaissé les branches de ce buisson pour cacher plus complètement le canot.

— C'est le tort qu'a eu mon frère, reprit le Huron. Les jeunes branches ont été froissées, quelques-unes se sont flétries, et les Iroquois n'ont pas manqué de reconnaître à ces marques l'ouvrage d'une Face-Pâle inhabile à tromper l'œil d'un Indien. Voici d'ailleurs des traces de pas qui prouvent que des Onondagas ont visité ce rivage dans la journée, et que ces maraudeurs ont pris le canot. Heureusement j'en ai un autre qui ne peut pas être bien loin et qui a certainement échappé aux investigations de nos ennemis. »

La nouvelle recherche ne dura pas longtemps : l'embarcation fut trouvée par le Huron prévoyant.

« Il sera prudent de passer quelques heures dans une de ces îles boisées, dit l'Indien; demain, au point du jour, nous aborderons sur l'autre rive. »

Le trappeur acquiesça à la proposition de son ami. La traversée se fit sans encombre; les broussailles et les rochers

de l'île choisie procurèrent un sûr abri aux quatre aventuriers, qui résolurent d'y finir la journée et d'y passer la nuit. Au lever du soleil, ils achevèrent de traverser la rivière, en obliquant à l'ouest; et, après avoir de nouveau caché leur canot, ils s'avancèrent vers l'établissement de Simon le planteur, de manière à y arriver par le côté où se trouvait le moulin à farine. Ce fut avec des précautions minutieuses qu'ils dirigèrent leur marche, car de nombreuses traces d'Indiens les avertissaient de se tenir sur leurs gardes. Enfin ils aperçurent la lisière des bois où s'étaient précédemment cachés les Onondagas et où ils se trouvaient probablement encore; ils virent la petite colline qui s'élevait entre le bois et le moulin, et bientôt ils découvrirent cette dernière construction. L'Éclair s'avança seul vers la demeure du meunier. N'ayant rencontré rien de suspect aux alentours de la maison, sauf les traces des sauvages, et s'étant assuré qu'aucun être vivant ne se trouvait dans le moulin et ses dépendances, il alla chercher ses compagnons. Tous les quatre entrèrent dans la chambre du meunier; mais ils reculèrent aussitôt devant l'horrible spectacle qui s'offrit à leurs regards.

Deux cadavres gisaient au milieu de la pièce; c'étaient ceux des meuniers, père et fils. Les deux habitants du moulin avaient été scalpés; le sang qui avait inondé leurs visages était à peine séché. Le meurtre remontait donc à une époque récente. Marc et Robert eurent besoin de tout leur courage pour supporter la vue des restes mutilés de ces hommes, avec lesquels ils avaient vécu pendant plusieurs années. Jacques Beauchamp lui-même fut vivement impressionné. Seul le Huron, trouvant probablement que les Onondagas avaient agi suivant les usages des Indiens, conserva son calme habituel; toutefois il envi-

sagea dans leur étendue les conséquences d'un pareil acte d'hostilité et annonça à ses amis que la situation était assez grave pour que leur présence fût nécessaire à la Bastide, autant pour se préserver eux-mêmes que pour renforcer la garnison, au cas d'une attaque probable des Iroquois. Il avait à peine fini d'exposer ses idées à ce sujet, qu'un bruit de pas légers attira son attention : la porte s'ouvrit doucement, et Rosée-de-Mai parut.

Les tons cuivrés que la nature avait répandus sur la face du Huron furent impuissants à cacher la rougeur qui envahit ses traits à cette subite apparition. Mais l'émotion éprouvée par l'Éclair le céda encore en intensité au saisissement que ressentit l'Indienne à la vue des deux jumeaux. Ses yeux allaient de l'un à l'autre, et l'expression de sa physionomie montrait qu'elle se croyait le jouet d'un rêve. Ayant néanmoins repris une partie de son empire sur elle-même, elle murmura de sa voix harmonieuse :

« Mon Roitelet a deux corps, il a deux âmes et deux cœurs. Alors il peut en même temps être ici et là ; il peut aimer et haïr la même personne ; il peut perdre une de ses chevelures et vivre encore avec l'autre. C'est pour cela que le Roitelet était un jour prisonnier des Onondagas, tandis que le docteur Balaam l'avait vu à la même heure dans la maison qui est sur la colline. »

Rosée-de-Mai n'avait probablement pas eu jusqu'alors l'occasion de voir de jumeaux dans sa tribu ; de là son étonnement naïf. Le trappeur lui expliqua avec bonté que Marc et Robert étaient deux êtres distincts, quoique fils d'un même père et nés le même jour. L'Indienne, après cette explication, sourit elle-même de sa méprise et s'avança vers les jumeaux, qu'elle pressa tous deux dans

ses bras. Lorsqu'elle eut donné aux enfants cette marque de sympathie, elle se tourna enfin vers l'Éclair :

« Que vient faire ici le Huron, avec son frère et ces chers pappooses? demanda-t-elle.

— L'Indien revient d'une excursion, répondit l'Éclair, et la Fauvette onondaga est la première personne vivante qu'il rencontre de ce côté-ci de la rivière. Rosée-de-Mai dirigera-t-elle contre lui la troupe des Iroquois, pour savoir à quel prix le Huron, écrasé sous le nombre, sait vendre sa chevelure? Fille d'un chef, elle doit prendre les intérêts de sa nation.

— Rosée-de-Mai n'est plus la fille d'un chef onondaga.

— Quoi ! l'Ours-Noir aurait-il perdu sa touffe de guerre dans un combat, ou se serait-il laissé vaincre par la maladie?

— L'Ours-Noir n'a pas perdu sa chevelure, il a été dépouillé de son autorité. Son ami le Roseau-Plié a été tué par ces deux hommes dont les corps sont ici étendus. L'Onondaga, dont la jambe était brisée, ne pouvait combattre au premier rang, mais il avait l'art de parler dans le conseil ; quand il désapprouvait une expédition injuste, les anciens disaient comme lui. Le père de Rosée-de-Mai s'était rangé à l'avis du sage orateur, et avait déclaré qu'il ne commanderait pas son peuple si l'attaque de la Bastide était décidée. Cependant l'Anguille, pour venger une injure personnelle, voulait la destruction de la maison du planteur, et, sous prétexte de discuter la question avec le Roseau-Plié, il le conduisit auprès du moulin. Attaqué par les deux hommes qui s'y trouvaient, le lâche sauva sa propre vie aux dépens de celle de son compagnon infirme, qu'il abandonna sans défense aux coups des ennemis. Il revint ensuite avec deux Onondagas, et prit les chevelures

des Français. On loua ce traître, et le peuple, trompé par les apparences, le proclama chef de la tribu pour diriger une expédition contre la Bastide. Mais Rosée-de-Mai, cachée dans les buissons, a vu la mort du malheureux Roseau-Plié; elle a compris que l'Anguille l'avait fait tomber dans une embuscade pour s'emparer du pouvoir. Et maintenant que le Huron et les Faces-Pâles sachent qu'il est meilleur pour eux d'être à l'abri des palissades que sur la lisière du bois ou dans ce moulin : la fille onondaga ne peut en dire davantage, même pour sauver les petits Roitelets, sans trahir les intérêts de sa tribu. »

Tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, l'Indienne s'était rapprochée insensiblement de la porte; ayant fini de parler, elle étendit les bras vers la Bastide et disparut.

Jacques Beauchamp, avec l'aide du Huron et des enfants, plaça derrière des sacs de farine les corps des meuniers, auxquels on n'avait pas le temps de creuser une fosse. Quand ce devoir eut été accompli, l'Éclair fit sortir les trois Français, dont les regards se dirigèrent aussitôt du côté de la Bastide.

La demeure de Simon paraissait tout à fait tranquille : autour de la colline, les champs étaient déserts; seul un chariot venant d'un dépôt de grains plus rapproché que le moulin à farine traversait la chaussée. Tout en pressant le pas, les voyageurs observaient la marche du chariot, qui était escorté par une vingtaine d'hommes armés et semblait devoir être le dernier à rentrer dans la petite forteresse; car des ouvriers en grand nombre se mirent en devoir, aussitôt qu'il fut passé, de creuser la tranchée dont il était question depuis si longtemps.

« Le planteur n'a pas suivi le conseil de ses amis, dit

l'Éclair : la chaussée existe encore, et les Onondagas auront le chemin tout tracé.

— Simon a eu tort, répliqua le trappeur; mais sa négligence offre au moins un avantage : elle permet aujourd'hui aux chariots d'approvisionnement de rentrer sans difficulté, et nous profiterons aussi de l'occasion pour nous mettre en lieu de sûreté.

— Les voyageurs ne profiteront pas de cette occasion, fit l'Éclair en montrant du doigt une bande d'environ dix sauvages qui venaient de chasser les travailleurs, et s'étaient embusqués derrière les amas de terre provenant de la tranchée à demi creusée.

— D'où viennent ces Indiens? demanda Beauchamp étonné.

— Ils ne peuvent arriver que de la plaine qui est derrière la colline; s'il n'existe pas d'arbres de ce côté, il y a cependant des buissons, des haies et des clôtures. Tout est bon pour cacher un Indien.

— Alors comment rentrerons-nous sans être vus par les Onondagas? dit Robert en se plaçant avec son frère entre Beauchamp et le Huron.

— Nous risquons d'être aperçus au dernier moment par nos ennemis, répondit le trappeur; mais les défenseurs de la colline nous verront également et nous aideront à pénétrer dans la place. Le principal est de ne pas nous laisser couper la route par un parti d'Indiens. »

Quand on fut arrivé à proximité du groupe de maisonnettes qui entourait le moulin à scier les planches, l'Éclair fit cacher ses amis derrière quelques saules, sur les bords du cours d'eau, et alla seul encore une fois à la découverte. Il visita soigneusement chaque habitation, ainsi que les diverses dépendances du moulin et le mou-

lin lui-même. Enfin il se décida, après une inspection minutieuse, à introduire le trappeur et les enfants dans l'une des maisons. Marc et Robert s'y reposèrent dans une salle basse, tandis que Beauchamp et l'Éclair montèrent à l'étage supérieur, où une fenêtre, pratiquée du côté ouest, permettait de voir la Bastide et la route qui y conduisait. Le chemin creux servant à aller du moulin à la colline semblait libre; rien n'était donc plus facile que de se glisser par ce chemin sans être aperçu, à la condition toutefois que l'ennemi n'en eût pas fait occuper les bords supérieurs par des hommes armés. L'Éclair insista, en conséquence, pour qu'on le laissât de nouveau remplir son rôle d'éclaireur, et il alla explorer la route à suivre jusqu'au fossé entourant la colline.

Le trappeur redescendit avec ses enfants, et attendit le retour de son ami. Une demi-heure se passa sans que le Huron reparût; enfin l'Éclair arriva, tenant un autre Indien par le bras. Au moment où les deux hommes pénétraient dans la maison, un braiement formidable se fit entendre au dehors.

« Mon âne, mon fidèle Pégase! dit en français le nouveau venu, allons-nous le laisser se perdre? aurait-il échappé déjà à tant de dangers pour périr sous la roue d'un moulin?

— L'âne de l'Onondaga est en sûreté, dit l'Éclair, puisque le Huron l'a lui-même attaché à un arbre; mais il crie trop, ce Pégase, il va attirer l'attention des ennemis.

— Les Onondagas sont habitués à entendre sa voix, » répondit Balaam; car c'était bien le docteur qui, sous la peinture d'un sauvage, venait d'entrer dans la maison. « Et, ajouta-t-il, le chant sonore de mon âne sera

plutôt une sauvegarde pour ceux qui veulent se mettre à l'abri dans la Bastide, les Onondagas ne dressant jamais d'embuscade là où je passe avec Pégase. Or ils m'ont donné ce matin la permission d'herboriser dans tout l'espace qui s'étend entre ce moulin et la colline, le long du chemin creux.

— Fort bien, dit le trappeur d'un ton soupçonneux; mais qui nous répondra de la fidélité d'un docteur transformé en Iroquois?

— Je me trouve en votre pouvoir, fit Balaam, et à la première alerte vous avez toute facilité de vous venger sur ma personne : je suis sans armes, mon couteau et mes pistolets sont en la possession du Huron. Comment pourrais-je profiter de ma trahison, si je cherchais à vous faire tomber dans un piège? D'ailleurs je réprouve les cruautés commises par les Indiens, et je suis disposé à sauver du tomahawk et du couteau à scalper les blancs anglais et français que je rencontrerai sur mon chemin. »

Non content de ces assurances, Beauchamp voulut avoir un entretien particulier avec l'Éclair, qu'il entraîna dans une autre pièce.

Resté seul avec Marc et Robert, Balaam Astruck eut le don de divertir les deux frères par ses discours et son costume. Pour un savant docteur, il était bizarrement accoutré : une chemise de calicot et une couverture attachée par deux coins couvraient le haut de son corps; une ceinture de laine descendait de sa taille jusque sur ses genoux, et des guêtres étroites en peau d'élan entouraient ses jambes; ses pieds étaient chaussés de mocassins, et au sommet de sa perruque rousse, qu'il avait conservée, se dressaient trois plumes de faucon plantées à la manière de

sa tribu adoptive. Enfin la peinture de son visage se composait d'un mélange de noir et de rouge du plus grotesque effet.

« Pourquoi, dit-il d'un ton emphatique, les deux petits oiseaux moqueurs, dont l'un, je ne sais lequel, a tant ri à la Bastide en voyant le docteur Balaam Astruck, se permettent-ils de rire encore ici en présence du guerrier que ses nouveaux frères ont appelé l'Alligator? »

Et, n'attendant pas la réponse, Balaam continua :

« Les Onondagas sont puissants; ils sont nombreux et veulent, avec les autres Iroquois, devenir les maîtres de cette partie du pays. L'Alligator, qui a été admis dans leur tribu, est renommé comme orateur et comme médecin; il est adroit à la chasse et intrépide à la guerre; les filles indiennes lui brodent des mocassins; les jeunes gens le prennent pour modèle; les anciens écoutent ses avis; les mères lui apportent leurs enfants à guérir. Un jour l'Alligator décidera sa tante Dorothée à venir aussi vivre, avec ses sept enfants, au milieu des Onondagas, où elle jouira de toute la considération attachée aux titres de gloire de son neveu. Et vous-mêmes, jeunes amis, pourquoi ne deviendriez-vous pas Iroquois? J'ai vu Rosée-de-Mai, qui m'aime beaucoup et paraît vous porter un grand intérêt; elle m'a envoyé dans ces parages pour vous conduire à la Bastide; mais je suis sûre qu'elle serait encore plus heureuse si je vous amenais à son père.

— Non, non, docteur peau-rouge, s'écria en riant Jacques Beauchamp, qui rentrait dans la chambre; faites la commission de l'aimable fille onondaga, mais ne cherchez pas à modifier le plan qu'elle vous a tracé.

— Hugh! répondit Balaam, l'Alligator veut être un fidèle émissaire de Rosée-de-Mai; si les voyageurs se

laissent conduire, ils seront de l'autre côté du fossé avant un quart d'heure. Marchons ! »

A ces mots, tout le monde sortit de la maison en longeant les murailles ; Balaam enfourcha son âne et se porta en avant. Il n'avait fait que quelques pas, lorsqu'il vit un Onondaga debout sur le rebord du chemin creux.

« Que désire mon frère ? demanda le docteur, après avoir invité ses compagnons à se cacher dans les broussailles.

— Te dire, répondit le sauvage, que tu dois, à cause des événements qui se préparent, exercer plus loin ton métier de chercheur d'herbes, car on va établir ici un poste d'observation.

— Vraiment ! fit Balaam. Mais qui guérira les Onondagas s'ils sont blessés à l'attaque de la Bastide ?

— C'est l'Alligator.

— Et qui a guéri le vieux père de mon ami Peau-Rouge ?

— C'est aussi l'Alligator.

— Laisse-le donc continuer ses recherches ; l'heure est propice, et la route abonde en herbes aux vertus cachées. Quand le soleil aura dépassé ce pin qui est au levant, la moisson du docteur sera terminée ; mais auparavant malheur à l'homme rouge qui approcherait du chemin creux ! S'il ne trouvait pas la mort au pied de la Bastide, il resterait pour sa vie incapable de tuer le moindre gibier, incapable de dire un mot devant le feu du conseil, incapable de prendre une seule chevelure sur la tête d'un Français ou d'un Huron ! »

Il n'en fallait pas davantage pour convaincre l'Onondaga ; il se retira et fit rebrousser chemin à quelques-uns de ses compagnons qui l'avaient suivi. La route était libre pour un certain temps ; le trappeur, l'Éclair et les deux ju-

meaux sortirent de leur cachette et, à la suite de leur guide, ils arrivèrent en vue de la colline.

Plusieurs hommes, parmi lesquels se trouvait Simon, gardaient le pont rustique jeté sur le fossé, au bout du chemin creux. Les nouveaux arrivants furent reconnus, et on leur fit signe d'entrer à la hâte. Il y avait péril à hésiter; car les Indiens paraissaient s'être ravisés, et ils accouraient pour s'emparer des voyageurs qu'ils venaient d'apercevoir. D'un autre côté, les sauvages embusqués à l'entrée de la chaussée conduisant à l'enceinte de la colline commençaient à prendre l'offensive sur le sergent Léonidas, qui, avec ses Bretons, défendait les ouvrages fortifiés élevés à cet endroit. Le trappeur et ses amis se rendirent compte du danger qu'ils couraient de voir leur route coupée sur deux points par les ennemis, et ils s'élancèrent vers le pont. Balaam, avec une grande présence d'esprit, enleva rapidement ses hardes de docteur et sa boîte d'herboriste de dessous la croupe de Pégase, et, mettant lui-même pied à terre, il abandonna l'âne à son malheureux sort. En quelques minutes, et avant l'arrivée des sauvages, les cinq aventuriers franchirent le tronc d'arbre qui servait de pont. Pégase voulut les suivre, mais une balle ennemie l'atteignit à la tête tandis qu'il posait son pied sur le tronc d'arbre; il tomba dans l'eau du fossé, et expira sans avoir pu faire entendre encore une fois sa voix formidable. Ainsi finit le coursier fidèle du docteur Balaam Astruck. Celui-ci n'eut pas le loisir de s'apitoyer sur le sort du malheureux quadrupède, de même que ses compagnons ne prirent pas le temps de saluer leurs amis; mais tous se dirigèrent à la hâte vers la palissade de la Bastide. L'entrée principale de l'enceinte venait, en effet, d'être forcée, et le sergent Léonidas battait en retraite,

suivi de quatre de ses hommes, laissant à regret aux mains des Onondagas les corps de deux soldats tombés en défendant la petite forteresse de la chaussée. Des hurlements épouvantables sortaient des poitrines d'une cinquantaine de sauvages, qui s'élançaient vers la brèche. Heureusement leur précipitation produisit une confusion qui retarda leur entrée : quelques-uns tombèrent dans le fossé rempli d'eau; d'autres se blessèrent mutuellement en voulant passer ensemble par l'étroite issue; quant à ceux qui, au nombre de six, avaient de l'avance sur le gros de la troupe et touchaient presque les hommes de Léonidas, ils furent abattus l'un après l'autre par les carabines des assiégés. Les autres reculèrent devant ce feu meurtrier, si bien que la porte massive de la palissade put être fermée et barricadée sans qu'aucun homme vivant restât au pouvoir de l'ennemi. Les Onondagas étaient maîtres seulement de l'enceinte extérieure, et si de nouvelles bandes n'avaient pas quitté les bois pour se joindre à eux, ils auraient dû certainement renoncer à leurs projets.

IX

Bon sang ne peut mentir. — Harangue de Léonidas à ses soldats. — La mêlée. — Les héros bretons. — L'Hercule à peau noire. — Destruction de la Bastide. — Le châtiment.

D'une meurtrière pratiquée à l'étage supérieur de la maison, le trappeur, ayant l'Éclair à ses côtés, voyait le nombre des assaillants augmenter de plus en plus.

« Encore des Onondagas, dit le Huron en désignant une bande qui s'avançait.

— Et ceux-là ? demanda Jacques Beauchamp.

— Tuscaroras, vagabonds sans villages et sans wigwams, voleurs plus hardis à piller qu'à prendre des chevelures.

— J'en vois d'autres; ils arrivent du côté du couchant.

— Onéidas, guerriers redoutables; mais ils ne sont pas nombreux. Ils ont peut-être rencontré des soldats français qui les ont mis en déroute.

— Ce serait d'un bon augure, fit le trappeur ; nous pourrions espérer que de Montréal on nous a envoyé des

secours, ou que les troupes qui ont passé par la Bastide reviennent sur leurs pas. »

Le Huron ne répondit pas ; il se contenta de secouer la tête d'un air de doute.

Cependant l'activité régnait dans la cour de la Bastide. On se préparait à un assaut probable. Simon avait fait retirer les femmes et les enfants dans le fond de l'habitation, sauf Marguerite, qui, tout en pleurs, tenait les deux jumeaux entre ses bras. Marc et Robert, après lui avoir raconté à la hâte leurs aventures, avaient manifesté l'intention de concourir à la défense de la Bastide. C'est ce qui causait les alarmes de l'excellente femme.

« Comment ! disait-elle, à peine échappés à de redoutables dangers, vous allez encore vous exposer à la fureur de ces Indiens !

— Il le faut, mère, répondit Marc ; nous devons montrer ainsi notre reconnaissance à nos parents adoptifs.

— Mais, reprit Marguerite, on vous a fait espérer qu'à l'arrivée des soldats envoyés dans nos parages par le général de Montcalm, vous recevriez des nouvelles de votre père : voulez-vous donc périr au moment où vous êtes sur le point de retrouver une famille ?

— Et si la Bastide est emportée d'assaut, ne périrons-nous pas également ? fit Robert.

— D'après les dispositions prises par votre père adoptif, les survivants du prochain combat pourront échapper à la cruauté des sauvages. Il ne m'est pas permis de vous dire le moyen qu'il emploiera ; mais je sais que les vieillards, les femmes et les enfants ont dès maintenant un refuge assuré.

— Nous ne sommes plus des enfants, mère ! s'écrièrent presque en même temps les deux jumeaux.

— Et, ajouta Marc, si la Providence nous rend notre père, qui doit être brave et courageux, il faut qu'il retrouve des fils dignes de lui, ou qu'il pleure ceux qui auront sacrifié leur vie pour défendre la maison qui avait abrité leur enfance.

— Bon sang ne peut mentir, dit Robert avec chaleur : des fils de soldats doivent se comporter en soldats.

— Que Dieu vous protège, chers enfants ; car je vous donnerai toujours ce nom, eussiez-vous trente ans et fussiez-vous capitaines l'un et l'autre. Remplissez votre devoir selon votre généreuse inspiration ; mais ne commettez pas d'imprudences, et, autant que possible, ne quittez pas Jacques Beauchamp, qui, lui aussi, a pour vous une affection paternelle.

— Nous le promettons, mère, » répondirent les jumeaux en rendant à Marguerite les témoignages d'affection qu'elle leur prodiguait.

Les deux nègres examinaient de loin cette scène ; l'épouse du planteur les appela.

« Tarquin l'Ancien, vous êtes vieux, dit-elle.

— Moi pouvoir encore défendre bonne maîtresse, fit le nègre.

— Justement, reprit Marguerite, tel sera votre rôle. Venez avec les femmes et les enfants, vous leur servirez de défenseur. Et vous, dit-elle à Tarquin le Superbe, vous êtes le plus grand et le plus fort des hommes de la Bastide : suivez mes enfants pendant la lutte qui va avoir lieu, je vous les confie.

— Bien, maîtresse, nègre pas quitter Marc et Robert, tant que petits jumeaux être dans la mêlée ; nègre empêcher eux d'aller trop loin ; nègre casser la tête aux diables rouges si vouloir toucher petits maîtres. Tarquin avoir un bon fusil.

— Et que voulez-vous en faire, puisque vous n'avez jamais pu apprendre à tirer?

— Fusil vieux, savoir plus partir; nègre pas besoin de poudre, frapper avec la crosse sur les crânes des Iroquois. »

Marguerite eut un sourire au milieu de ses larmes, et le bon nègre, encouragé par l'approbation tacite de sa maîtresse, brandit d'un air terrible le fusil hors de service qu'il avait entre les mains et dont il se proposait de faire usage contre les Indiens.

Dans un autre coin de la cour, le sergent Léonidas adressait une harangue à sa petite troupe, malheureusement réduite à quatre hommes.

« Mes bons amis, disait-il, les deux braves qui sont tombés sous nos yeux, au bord de la tranchée, n'ont peut-être fait que nous précéder de quelques heures dans l'autre monde, car nous sommes décidés à sacrifier notre vie, s'il le faut, pour défendre les Canadiens. Nous voulions déjà nous faire tuer les uns après les autres, plutôt que de laisser les Iroquois forcer les ouvrages confiés à notre garde. C'eût été suivre les plus beaux exemples de l'antiquité, et notamment celui que nous a donné l'illustre Léonidas. Mais Simon le planteur, auquel nous devons obéissance, a fait donner le signal de la retraite, et nous ne pouvions, sans enfreindre la discipline et sans violer les règles suivies dans les places assiégées, ne pas obtempérer à l'ordre du commandant de la citadelle. D'ailleurs nous ne manquerons pas d'occasion de montrer notre dévouement aux habitants de cette maison, et je suis certain que vous êtes disposés à me suivre au milieu... »

Un formidable hurlement interrompit le discours du sergent Léonidas : c'était le cri de guerre des Iroquois. En

même temps plus de vingt têtes, suivies bientôt d'autant de corps, se montrèrent au-dessus de la palissade. Une décharge presque générale des assiégés, car chacun était à son poste, abattit un certain nombre de ces audacieux sauvages, qui disparurent de l'autre côté de la palissade, sauf trois, dont les corps vinrent rouler aux pieds de

Tarquin l'Ancien.

Jacques Beauchamp et de l'Éclair. Ce dernier s'avança, comme pour prendre leurs chevelures; mais, se rappelant la promesse faite au trappeur, il regagna le poste qu'il occupait auprès de son ami.

Un peu en arrière des deux coureurs des bois, se tenaient les jumeaux et Tarquin le Superbe. Marc et Robert avaient pris part à la décharge que venaient d'essuyer les assaillants; quant au nègre, dont le fusil ne pouvait rendre de services que par le côté de la crosse, il était tout prêt à fendre le crâne au premier Iroquois qui approcherait de

ses jeunes maîtres. L'occasion attendue par Tarquin le Superbe ne tarda pas à se présenter : une brèche venait d'être faite à la palissade, et, malgré les efforts de Léonidas et de ses hommes, soutenus par un groupe de robustes laboureurs qui étaient sous les ordres de Pierre le charpentier, les sauvages pénétraient dans la cour. Un de ces Indiens arriva même jusqu'auprès de Marc, qu'il voulut saisir par les cheveux; mais la crosse du fusil de Tarquin s'abattit sur ses épaules. L'Iroquois tomba les bras étendus et ne put parer un second coup, qui lui brisa la tête.

D'autres sauvages étaient aux prises avec le trappeur, le Huron et quelques hommes de la Bastide. La lutte était vive : Robert, craignant pour son père adoptif, voulut y prendre part. Or à ce moment le nègre, occupé de Marc, ne vit pas qu'un des enfants avait disparu dans la mêlée. Un Tuscarora profita de cette circonstance pour saisir Robert par le milieu du corps; le courageux enfant, par un brusque mouvement, réussit à se dégager et même à mettre une certaine distance entre lui et l'Indien. Surpris et humilié d'être repoussé par un si jeune combattant, le Tuscarora leva son tomahawk. C'en était fait de Robert si la main du sauvage avait pu lancer l'arme dangereuse; mais une balle, partie du premier étage de la Bastide, vint frapper l'Indien en pleine poitrine, tandis qu'il levait le bras. Robert regarda aussitôt du côté de la maison et reconnut son sauveur, qui n'était autre que l'illustre docteur Balaam Astruck, débarrassé de sa peinture et de son habillement onondaga, et revêtu de son ancien costume de naturaliste ambulant. Sur ces entrefaites, Marc rejoignit son frère assez à temps pour l'aider à se défendre contre deux sauvages qui venaient de l'attaquer. Les jumeaux, malgré leur courage, allaient succomber dans

une lutte inégale; heureusement Tarquin le Superbe veillait sur eux. De la main droite, le nègre souleva l'un des agresseurs, et de la main gauche il étreignit le bras du second Indien; puis on entendit un craquement d'os brisés. Après avoir accompli cette prouesse, Tarquin le Superbe entraîna malgré eux les jumeaux et les retira de la mêlée. Marc et Robert, excités par l'animation de la lutte et l'odeur de la poudre, voulaient combattre encore ; il fallut l'autorité de Simon et de Jacques Beauchamp, qui venaient de se rencontrer sous le vestibule de la Bastide, pour décider les deux frères à aller rejoindre leur mère adoptive.

En dedans des palissades, le nombre des sauvages augmentait toujours, tandis que celui des défenseurs de la Bastide diminuait sensiblement. Par suite des mesures prises et des ordres donnés par le planteur, la place était graduellement abandonnée aux Iroquois. Bientôt il ne resta plus dans la cour que Léonidas et ses quatre hommes, Jacques Beauchamp, l'Éclair et Tarquin.

Les bâtiments de la Bastide étaient en feu depuis le commencement de l'action : plusieurs flèches enflammées, lancées par les sauvages, avaient allumé l'incendie. Il était temps que les derniers combattants se missent eux-mêmes à l'abri, car le feu commençait à se propager du côté de l'unique porte restée libre. Le sergent Léonidas, abrité derrière une sorte de rempart masquant cette porte, tenait tête aux assaillants et pressait le trappeur et le Huron de rentrer; mais ceux-ci voulaient rester les derniers et engageaient eux-mêmes les soldats à quitter le théâtre du combat. A la fin Léonidas, impatienté, s'écria :

« Nous faisons tous les sept partie de l'armée française, vous comme éclaireurs...

— Sergent! nous ne sommes plus que six, interrompit

un Breton ; mon camarade vient d'être frappé mortellement.

— Eh bien, nous six, reprit Léonidas...

— Nous cinq, » dit encore le Breton, au moment où une balle atteignait au cœur un autre brave.

Le sergent essuya une larme qui coulait sur sa joue bronzée et continua :

« De tous ceux qui combattent encore je suis le plus ancien : j'ai un grade qui me donne le droit de commander, et j'ordonne à tous de rentrer avant moi. Dans quelques minutes il sera trop tard. »

Le sergent n'avait pas compté Tarquin le Superbe, parce que le nègre n'appartenait en aucune manière à l'armée française, et que d'ailleurs il le croyait rentré ; mais quel ne fut pas son étonnement en le voyant, au milieu des flammes, soutenant de ses bras robustes une poutre énorme placée au-dessus de la porte ! Le fidèle serviteur, au risque d'être écrasé, empêchait la poutre de s'écrouler et retardait de quelques instants l'obstruction complète de la seule issue offerte aux combattants pour échapper à leurs ennemis. Les débris enflammés tombaient à ses pieds, les flèches et les balles sifflaient autour de lui ; il ne paraissait pas s'en émouvoir, tout entier à la terrible tâche qu'il s'était imposée. Ses gros yeux blancs roulaient dans leurs orbites, mais son corps demeurait immobile, semblable à une noire cariatide soutenant un volcan en éruption.

Quand le sergent l'aperçut, Tarquin était à bout de forces, et il joignit son appel à celui de Léonidas.

« Tout le monde passer sous la porte, cria-t-il, ou nègre avoir bientôt les mains brûlées ! »

Par pitié pour le noir, l'Éclair et Jacques Beauchamp se frayèrent un chemin jusqu'à la porte, qu'ils franchirent ;

les deux soldats survivants en firent autant, et Léonidas, après avoir transpercé plusieurs sauvages de son épée pour protéger la retraite, disparut à son tour. Resté seul, Tarquin montra ses dents blanches à une troupe d'Iroquois qui s'étaient précipités sur les pas du sergent; ensuite, donnant une violente impulsion à la poutre branlante qui soutenait un côté de l'étage supérieur, il la projeta au dehors, et, nouveau Samson, il écrasa sous les décombres un nombre considérable d'ennemis; mais, plus heureux que le personnage de la Bible, il échappa à la mort, car on le vit sortir des débris fumants, montrer le poing aux sauvages terrifiés et disparaître comme ses compagnons.

La Bastide, cette demeure qui avait si longtemps abrité une famille de travailleurs et autour de laquelle s'étaient groupés les auxiliaires du fermier Simon, cette ruche élevée au milieu des forêts, était anéantie; quelques pans de murailles se tenaient encore en équilibre, mais tous les aménagements intérieurs étaient devenus la proie des flammes. Il avait suffi d'une demi-journée pour détruire l'œuvre des courageux pionniers qui, pendant de nombreuses années, avaient défriché, planté, ensemencé, construit, et étaient parvenus, au prix des plus grands efforts, à introduire dans un coin désert les arts des peuples civilisés. De sauvages Iroquois, excités par un des leurs, qu'une injure récemment subie avait irrité contre la race des envahisseurs du sol américain, s'étaient jetés, avec une fureur aveugle, sur un établissement prospère et l'avaient ruiné pour le seul plaisir d'assouvir leur vengeance.

En effet, les bandes amenées par l'Anguille n'avaient tiré aucun profit de leur barbare agression. Onondagas, Onéidas et Tuscaroras fouillaient en vain sous les décombres : ils ne pouvaient découvrir aucun objet de valeur. La

gloire même qu'ils avaient ambitionnée leur était ravie : ils ne trouvaient pas de crânes à scalper, pas de chevelures à ajouter à celles qu'ils avaient enlevées aux meuniers, aux soldats du sergent Léonidas et à trois laboureurs.

Les Iroquois avaient perdu quatre fois plus d'hommes que les défenseurs de la Bastide, et la fin de la journée fut employée par eux tant à porter dans les bois les corps de leurs camarades qu'à se concerter sur les moyens d'échapper aux troupes françaises qui ne devaient pas tarder à arriver.

Les premières ombres de la nuit trouvèrent les chefs occupés à discuter ; le feu du conseil commençait à s'éteindre, et ils n'avaient pas encore arrêté un plan définitif. Tout à coup l'Anguille appuya son oreille contre le sol.

« Voilà déjà notre chef d'un jour qui tremble, dit ironiquement un Onondaga. Il croit avoir sur les bras toutes les troupes du Français Montcalm. Pourquoi aussi avoir allumé un pareil incendie qui doit se voir partout à la ronde ? C'est un guide sûr pour l'ennemi, qui, malgré sa maladresse à se diriger dans les bois, saura s'orienter et trouvera sans peine la maison qui brûle. Et quel avantage les Onondagas ont-ils obtenu par la destruction de la Bastide ?

— Le dos de l'Anguille ne lui fait plus mal aujourd'hui, répondit le chef avec une certaine dignité ; le sang et le feu pouvaient seuls guérir la blessure faite au guerrier onondaga.

— L'Anguille n'a pas même la chevelure crépue de ses insulteurs, dit un autre Indien ; il n'a pas enlevé non plus celle du Huron, ni celle du trappeur, ni celle du fermier. Mais le chef est facile à satisfaire ; il se contente

des deux trophées qu'il a pris auprès du moulin, avant le combat. »

L'Anguille jeta un regard de colère autour de lui et ne répondit pas ; seulement il se baissa et écouta de nouveau les sons lointains qu'il avait déjà perçus.

« Il est temps, dit-il en se relevant, il est temps de nous disperser ; les Onondagas ont tort de railler leur chef en un pareil moment, ils feraient mieux de se mettre à l'abri, car les blancs arrivent.

— De vaillants guerriers ne fuient pas devant leurs ennemis, s'écria l'un des principaux chefs ; ils les attendent dans les positions conquises, à moins qu'ils ne devancent leur attaque et ne s'élancent à leur rencontre.

— Eh bien, soit ! Que les Iroquois attendent les Français, reprit l'Anguille. Mais voici un éclaireur qui nous dira s'il a aperçu l'ennemi et si ses troupes sont nombreuses. »

On voyait, en effet, un jeune Indien arriver du pas allongé d'un porteur de graves nouvelles ; quand il fut auprès des chefs, il annonça que la troupe de soldats était à moins d'un mille et qu'elle comptait près de deux cents hommes. L'Anguille, qui avait montré un certain courage lors de l'attaque de la Bastide, sentit son ardeur se refroidir en entendant la communication de l'éclaireur. Les Onondagas virent aussitôt que la peur s'était emparée de leur chef, et la haine que plusieurs d'entre eux lui portaient se changea en mépris. Cependant il fallait prendre une décision ; l'Anguille demanda combien de guerriers on pouvait opposer aux Français.

« Un peu plus de cent, fit un Indien.

— Mais les Onondagas à eux seuls dépassent ce nombre, dit l'Anguille.

— Les Onondagas ont perdu beaucoup des leurs dans l'attaque de ce matin.

— Et les Tuscaroras ?

— Les vagabonds sont partis, de même que les Onéidas. »

A ces nouvelles, l'effroi de l'Anguille redoubla ; cet homme, qui savait combattre lorsque les siens avaient l'avantage du nombre, sentait son courage s'évanouir quand un ennemi plus fort le menaçait. Il ne put, dans son trouble, que conseiller la fuite.

« C'est en nous dispersant sous les taillis, dit-il, que nous échapperons aux soldats, et nous retournerons dans nos villages sans laisser nos chevelures aux Français. »

Bien que cet avis ne fût pas du goût de la plupart des membres du conseil, les Onondagas se virent dans la nécessité de le suivre. Mais il n'était plus temps d'éviter le choc des Français : l'heure du châtiment avait sonné...

Les échos de la forêt ne tardèrent pas à répéter les coups de feu, les cris, les imprécations des combattants, qui, sous la feuillée, étaient aux prises et luttaient corps à corps. Ce tumulte effrayant dura une partie de la nuit, puis le silence régna de nouveau dans les lieux où venaient de se produire de si terribles événements.

X

Le drapeau français. — Le père et la fille. — Les enfants du capitaine Méry. — Le souterrain. — Le rapport du sergent Léonidas. — Samuel Lambert.

Dès que le calme parut rétabli dans les environs de la Bastide, un Indien sortit des flancs de la colline par une ouverture dissimulée sous les broussailles, du côté des bois, et se glissa en rempant vers la chaussée qui avait servi de passage aux Iroquois. Le sauvage, n'ayant rien vu de suspect, resta immobile pendant quelques minutes, fouillant du regard les ténèbres que l'aube commençait seulement à dissiper. L'observateur parut satisfait de son examen; il retourna sur ses pas et rentra sous terre. Après lui, trois hommes, dont l'un portait un objet mince et long, sortirent à leur tour par l'ouverture : c'étaient le sergent Léonidas et les deux soldats qui lui restaient. Les braves militaires remontèrent la colline et, sur le sommet où la Bastide achevait de se consumer, ils élevèrent le drapeau de la France, dans le but d'appeler l'attention de la colonne de secours envoyée par Montcalm. Ils avaient

entendu le bruit du dernier combat et savaient que leurs camarades étaient arrivés à proximité de la colline.

Une fois le drapeau installé, Léonidas plaça en sentinelle un de ses hommes auquel il dit à voix basse :

« Mot d'ordre : Bretagne ! »

Et il ajouta :

« En cas d'attaque, il faudra appeler le poste, afin que tous trois nous nous fassions tuer, plutôt que de permettre aux Iroquois de profaner le drapeau français. »

Le sergent se retira ensuite avec son autre compagnon, pour établir ce qu'il appelait le poste à un endroit d'où l'on pouvait surveiller la campagne, sans perdre de vue l'emblème national et son gardien.

Au delà des établissements annexes de la Bastide, dans la partie des bois où les Onondagas avaient campé les jours précédents, deux huttes seulement avaient été conservées par les troupes victorieuses. A la porte de chacune veillaient des soldats, tandis que leurs camarades prenaient un repos nécessaire après la bataille livrée aux Iroquois. Dans une de ces huttes était enfermé l'Anguille, qui avait été fait prisonnier dès le début de l'action; l'autre était occupée par l'Ours-Noir et Rosée-de-Mai.

L'ancien chef, étendu sur une natte, paraissait en proie au désespoir; sa fille, assise à ses côtés, s'efforçait de le consoler. Ne pouvant réussir à détourner ses tristes pensées, elle s'en plaignit en ces termes :

« Le chef n'aime plus son enfant, il se laisse absorber par le chagrin au point de détourner les yeux de sa petite Rosée-de-Mai ; faut-il chanter, père? »

L'Ours-Noir ne répondit pas. Alors la jeune fille baissa tristement la tête; mais l'Indien remarqua enfin la douleur de son enfant et lui prit la main. Encouragée par

cette marque d'affection, Rosée-de-Mai renouvela sa demande :

« Faut-il chanter, père?

— Et que dirait le chant de ma fauvette? fit l'Ours-Noir. En ce jour où son père est prisonnier sans avoir combattu, Rosée-de-Mai pourrait-elle faire entendre autre chose que le chant de mort du chef dépossédé?

— Les Visages-Pâles, mon père le sait bien, ne prennent pas de chevelures; ils n'immolent pas leurs prisonniers, comme le font les guerriers rouges.

— Ce que dit la fille onondaga est vrai, et l'Ours-Noir ne craint pas la vengeance des Français, qui sont généreux après la victoire. Néanmoins la mort approche du guerrier : le Manitou l'appelle. Si ma fille veut chanter, qu'elle célèbre les vertus de cette Liane-Flexible à laquelle je dois ma chère Rosée-de-Mai, de cette épouse qui s'appuyait encore, il y a quelques années, sur le chêne aujourd'hui frappé de la foudre. »

L'enfant inclina sa tête sur l'épaule de l'Ours-Noir, et d'une voix lente et basse elle retraça, autant d'après les données qu'elle tenait de son père que d'après ses propres souvenirs d'enfance, la vie de la femme indienne dont l'image était encore présente à sa mémoire.

« Chère épouse! dit l'Ours-Noir quand la voix de sa fille eut cessé de se faire entendre, tu m'attends dans les territoires de chasse du Grand-Esprit, tu m'invites à venir auprès de toi. C'est un signe que le chef onondaga n'a plus que peu d'heures à passer avec sa fille; mais celle-ci ne tardera pas à devenir la compagne d'un noble guerrier...

— Que dit mon père? » s'écria Rosée-de-Mai; et, posant sa main brunie sur la bouche de l'Indien, elle réussit à lui faire abandonner un sujet d'entretien si pénible.

« Pour recevoir la visite des Français, reprit-elle en toute hâte, un chef onondaga doit être vêtu comme il convient à son rang; il faut qu'il se pare de ses plus beaux ornements, et ne ménage pas la peinture sur son visage ni les plumes sur sa chevelure. Là-bas, dans les villages de notre tribu, Rosée-de-Mai a eu des loisirs, parce que jamais son père ne l'a assujettie aux durs travaux d'une squaw. Elle a tressé un wampum, elle a brodé des mocassins. Mais nul parmi les jeunes guerriers ne saurait prétendre à la possession des ouvrages produits par la fille du chef : en laissant courir ses doigts sur le travail qu'elle avait entrepris, Rosée-de-Mai n'a pensé qu'à son père; à lui seul sont destinés le wampum et les mocassins. »

Joignant l'action à la parole, l'Indienne offrit à l'Ours-Noir deux chefs-d'œuvre de l'industrie américaine. L'Onondaga reçut avec joie les présents de son enfant chérie; il compléta sa parure et se tint debout, attendant la venue du commandant français.

Cependant le front du chef était encore soucieux. Rosée-de-Mai chercha de nouveau à relever son courage. L'Ours-Noir se plaignait de n'avoir pas marché à la tête de sa tribu; il croyait avoir manqué à l'honneur en restant dans sa hutte pendant l'attaque de la Bastide.

« Père, lui dit Rosée-de-Mai, il vaut mieux s'être abstenu d'une action mauvaise.

— Ne sais-tu pas, ma fille, répliqua l'Indien, que l'un des nôtres avait une injure mortelle à laver dans le sang de ses ennemis?

— La fille du chef n'ignore nullement que l'Anguille a reçu des coups de corde; mais cet homme ne mérite pas l'estime des Onondagas. Que mon père songe à la mort de l'honnête Roseau-Plié, attiré dans une embuscade, et qu'il

dise à Rosée-de-Mai si l'Anguille était digne de commander à tant de braves guerriers, dont plusieurs sont tombés devant les palissades de la Bastide. Le nouveau chef, ardent au meurtre et au pillage, n'a pas su éviter les Français, et par sa faute les Onondagas, déjà décimés sur la colline, ont été tués ou dispersés quand ils ont rencontré les soldats venus de Montréal. Rosée-de-Mai connaît un chef qui réussissait mieux dans ses entreprises, et ramenait ses compagnons avec leur butin dans les villages onondagas. Ce chef était familier avec les mille sentiers de la forêt; après la victoire, son peuple était certain d'éviter la vengeance des Visages-Pâles. Au retour d'une heureuse expédition, quand on approchait des wigwams de la tribu, les squaws et les pappooses accouraient au-devant des vainqueurs, les vieillards haranguaient le chef, ils le félicitaient, et Rosée-de-Mai jouissait du triomphe de son père. Maintenant les Onondagas vaincus vont rentrer dans leurs villages le front bas et n'ayant avec eux ni le chef auquel appartenait légitimement l'autorité, ni l'usurpateur qu'ils ont acclamé dans un moment de folie.

— Ma fille dit vrai, répliqua l'Ours-Noir, le Manitou inspire ses paroles. »

Heureuse d'avoir ramené dans le cœur de son père le calme et le sentiment de sa propre dignité, Rosée-de-Mai souleva la tenture qui fermait la hutte. Les premiers rayons de soleil, qui commençaient à percer le feuillage, lui permirent alors d'apercevoir un officier arrivant de son côté.

Le capitaine Méry, envoyé par Montcalm sur le bord de la rivière des Français, avait un peu plus de quarante ans; il était vigoureux et doué d'une constitution parfaitement appropriée au genre de vie qu'il devait mener dans un

pays sillonné de bandes d'Indiens hostiles et de troupes anglaises. Au premier abord, il ne semblait guère destiné à attirer la sympathie. Cependant l'expression de sévérité empreinte sur son front hâlé était tempérée par la douceur de son regard, surtout lorsqu'un sourire venait illuminer son visage et faire disparaître, pour un moment, la rigidité de ses traits fortement accentués. Malheureusement le capitaine Méry souriait rarement; un air de mélancolie voilait parfois ses yeux, comme si quelque chagrin secret eût tari en lui les sources du bonheur. Cette cause de tristesse, que Montcalm et plusieurs autres officiers connaissaient, le capitaine allait en faire part à la fille onondaga qui l'attendait au seuil de la hutte.

L'attention de l'officier français avait été appelée sur le rôle bienveillant joué par Rosée-de-Mai à l'égard des deux jumeaux élevés à la Bastide; aussi n'était-ce pas sans une vive émotion qu'il abordait cette Indienne, à laquelle il espérait avoir à témoigner sa gratitude. C'était lui, en effet, dont l'épouse, en 1743, avait dû, avant d'être elle-même submergée, abandonner deux fils au courant de la rivière des Français. Or tout faisait supposer que Marc et Robert étaient bien les enfants que le capitaine recherchait depuis de longues années. A cette époque, comme il le dit à Rosée-de-Mai, il était parti pour la France, son pays natal, laissant en Amérique, avec deux jumeaux, une jeune Canadienne qu'il avait épousée trois ans auparavant. Inquiet de ne recevoir, en France, aucune nouvelle des siens, il était bientôt revenu à Montréal, où il avait appris par quelle catastrophe il se trouvait privé des trois êtres qu'il chérissait le plus au monde. Pendant une année il avait fait de nombreuses recherches; mais, n'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer Jacques Beauchamp, qui n'était pas encore

engagé commme éclaireur au service de l'armée française, il n'avait pu être mis sur les traces de ses enfants. Les supposant ensevelis avec leur mère au fond des eaux, il avait, de guerre lasse, demandé à retourner en France.

C'est par suite de ces diverses circonstances que l'existence de Marc et de Robert était restée ignorée du capitaine Méry pendant quatorze années.

Rappelé depuis quelque temps au Canada, le malheureux père avait confié son chagrin à Montcalm; le général lui avait témoigné la sympathie la plus sincère, promettant de lui faciliter les moyens de tenter encore quelques recherches.

Tels sont les faits que le capitaine Méry, suffisamment familier avec les idiomes des Peaux-Rouges, raconta brièvement à la fille du chef; il obtint de Rosée-de-Mai d'autres indications qui fortifièrent en lui la conviction que ses vœux les plus chers allaient bientôt être comblés. Invité ensuite à entrer dans la hutte, il aperçut l'Ours-Noir. Celui-ci, en grand costume de chef, avait le visage peint de diverses couleurs, la tête ornée d'une superbe rangée de plumes, les pieds dans les mocassins brodés par sa fille. Sur un signe du capitaine, les sentinelles s'éloignèrent de la hutte; quant à Rosée-de-Mai, elle alla se placer auprès de son père.

« Chef onondaga, dit l'officier, vous êtes libre, ainsi que votre fille; mais nous espérons que vous assisterez au conseil qui va être réuni tout à l'heure sur la colline. Votre présence peut nous être utile, lorsque nous examinerons le rôle de chacun dans les événements dont la Bastide et les environs ont été le théâtre.

— L'Ours-Noir accompagnera les Visages-Pâles dans

la hutte du conseil, répondit l'Indien; il n'a pas la langue fourchue et dira la vérité à ceux qui l'interrogeront.

— Bien, fit le capitaine en adressant un salut au père et à la fille; nous vous attendrons dans une des maisons environnant les ruines de la Bastide. Mais deux hommes s'avancent à travers les taillis, un blanc et un Indien peau-rouge. Seraient-ce le trappeur et le Huron dont on m'a si souvent parlé?

— Le chef des Visages-Pâles ne se trompe pas, dit Rosée-de-Mai; ceux qui ont sauvé des eaux les petits roitelets approchent. »

Bientôt Jacques Beauchamp et l'Éclair furent en présence du capitaine. Le trappeur avait à la main un petit coffre en bois soigneusement fermé; il en présenta la clef à l'officier.

« Mon capitaine, dit-il, avant de vous faire aucune communication verbale, je vous prie d'examiner le contenu de cette boîte que la femme de Simon le planteur a conservée soigneusement depuis quatorze années. »

Le capitaine Méry, d'une main que l'émotion faisait trembler, ouvrit le coffre, d'où il retira de petits vêtements d'enfants : c'étaient ceux que portaient Marc et Robert le jour où ils avaient été recueillis par le trappeur et le Huron. Après avoir examiné avec attention les robes et les autres accessoires renfermés dans la boîte, l'heureux père ne put se contenir plus longtemps.

« Je reconnais tout, s'écria-t-il; j'ai vu ma chère femme travailler elle-même à ces vêtements; voici la marque LM qui était la nôtre et qu'elle avait brodée sur les cols et les robes. Oui, trappeur, vos pupilles sont réellement mes enfants; Huron, ce sont mes deux fils que vous avez sauvés avec votre ami... »

Le capitaine n'eut pas la force d'en dire davantage; il pressa les petits costumes contre son cœur, et prit ensuite les mains des deux hommes qui étaient devant lui. Jacques Beauchamp ne cachait pas sa joie; quant à l'Indien, il laissait sa main dans celle de l'officier, et si en apparence il avait l'air plus calme que le trappeur, l'expression de ses yeux témoignait de la vive satisfaction qu'il éprouvait intérieurement. Rosée-de-Mai, appuyée sur l'Ours-Noir, regardait l'Éclair et devinait, en les partageant, les sentiments de l'Indien huron.

« Êtes-vous convaincu, mon capitaine, demanda Jacques Beauchamp, et pouvons-nous faire paraître devant vous les chers enfants? »

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse de l'officier, qui eût été hors d'état de prononcer une parole.

Les jumeaux avaient été laissés par leurs amis derrière un massif; au signal donné par le trappeur, ils accoururent. Les divers personnages qui entouraient le capitaine Méry s'éloignèrent à quelque distance, et le père se trouva seul avec ses enfants, qu'il n'avait pas vus depuis près de quinze ans.

Après avoir consacré un certain temps aux effusions de sa tendresse paternelle, le capitaine, accompagné des jumeaux, retourna auprès des autres officiers, auxquels il présenta Marc et Robert. Les deux enfants furent fêtés, choyés, admirés; on leur trouva de nombreux traits de ressemblance avec le capitaine Méry, on leur souhaita de marcher sur ses traces. Le trappeur et son ami Peau-Rouge ne furent pas oubliés; ils reçurent les félicitations de tous ceux qui aimaient le père et avaient fait des vœux pour le succès de ses recherches.

Dès lors le sourire revint sur les lèvres du capitaine

Méry, et son visage perdit cette teinte de mélancolie qui l'avait si longtemps attristé.

Bientôt le signal du départ fut donné; les troupes, formées en colonne, se dirigèrent vers les ruines de la Bastide. L'Anguille, les mains liées solidement, fut placé entre quatre hommes, tandis que l'Ours-Noir et sa fille marchaient en toute liberté avec le trappeur et l'Éclair.

Quand la colonne eut dépassé la lisière du bois et qu'on put apercevoir ce qui restait de la Bastide, ainsi que le drapeau national gardé par Léonidas avec ses deux hommes, le capitaine Méry fit appeler Jacques Beauchamp.

« Nos chers enfants, dit l'officier, m'ont déjà raconte les événements de ces derniers jours, jusqu'à la destruction de la Bastide par les sauvages; mais je désire apprendre de votre bouche comment vous avez échappé à la fureur de vos ennemis victorieux et ce que vous avez fait après leur départ.

— Depuis quelque temps, répondit le trappeur, Simon prévoyait une attaque, et ses précautions étaient prises en conséquence. Dans les flancs de la colline que vous voyez en face de nous, se trouve une vaste excavation formée par une caverne naturelle qui a été agrandie à la suite des fouilles pratiquées lorsqu'on a construit la Bastide. Nous y entretenions constamment un dépôt de vivres et d'objets nécessaires à l'existence pour le cas où il faudrait y séjourner plusieurs jours. C'est là que les malades, les vieillards, les femmes et les enfants se retirèrent au début de l'attaque; les combattants s'y réfugièrent également lorsqu'ils se virent écrasés par le nombre de leurs ennemis. Simon avait fait d'avance le sacrifice de son établissement; mais il tenait à conserver la vie de ses compagnons de travail.

Le meunier et son fils ont péri malheureusement avant l'attaque, pour avoir méprisé les conseils du planteur, qui les pressait chaque jour d'abandonner leur moulin et de venir habiter sur la colline. Quelques autres hommes ont été tués en faisant leur devoir; parmi ceux-ci, quatre soldats du brave sergent Léonidas ont soutenu jusqu'à la mort l'honneur de l'armée française. Vers le soir, nous entendîmes le bruit du combat que vous livriez aux Iroquois; vous sachant en nombre suffisant pour avoir raison de ces sauvages, nous restâmes tous dans le souterrain jusqu'au milieu de la nuit. Les femmes s'occupèrent de leurs enfants ou donnèrent leurs soins aux blessés, qui n'étaient heureusement pas nombreux; d'autres essayèrent de consoler l'épouse du meunier et celles des laboureurs qui avaient perdu la vie en défendant la Bastide. Marguerite, la femme du planteur, s'était spécialement vouée à cette dernière tâche, qui n'était pas la moins pénible. Quant à Simon, il veillait à tout et cherchait à relever le courage de ceux dont il avait réussi à assurer momentanément la sécurité. Lorsque le bruit de la lutte eut cessé, l'Indien huron, qui était avec nous, sortit par une issue de la caverne donnant sur le flanc de la colline, plus bas que la Bastide, et alla se rendre compte par lui-même de l'état des choses au dehors. A son retour nous apprîmes le succès de votre attaque; néanmoins, dans la crainte de nous heurter à quelque parti de sauvages fuyant devant les Français, nous jugeâmes prudent de ne pas quitter encore notre retraite. Un peu avant le lever du soleil, l'Éclair explora de nouveau les environs, et, d'après les renseignements que nous fournit le Huron, le sergent Léonidas fut chargé d'aviser aux moyens d'attirer l'attention de nos libérateurs. C'est alors que ce dernier éleva

sur les ruines de la Bastide le drapeau qui sans doute vous a appris que la garnison avait échappé au massacre. D'ailleurs, vous pouvez en juger par vous-même, maintenant que nous approchons de la colline; car, si je ne me trompe, Simon vient à votre rencontre, accompagné d'une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants. »

Les habitants de la Bastide accouraient en effet de toutes parts. Léonidas vint gravement et méthodiquement faire son rapport au capitaine Méry; mais, quelque désireux que fût le brave sous-officier d'observer les formalités militaires, il ne put retenir ses larmes quand il eut à mentionner la mort des quatre soldats, ses compagnons, héros obscurs tombés loin de leur patrie en défendant un coin des possessions de la France.

Le capitaine Méry félicita de leur belle conduite le sergent et les deux soldats survivants; il adressa des paroles d'encouragement aux compagnons de Simon, et remercia chaleureusement le planteur et sa femme des soins qu'ils avaient prodigués à ses enfants.

« Vous serez toujours leur père et leur mère, dit-il à Simon et à Marguerite; ils ne seront pas séparés de vous, car je suppose que vous irez habiter Montréal, où je me propose de les laisser, lorsque les ordres de mes chefs m'enverront dans l'intérieur des terres. »

Marguerite serra les jumeaux dans ses bras, comme si elle venait d'en être longtemps séparée, et, tout heureuse de la promesse de l'officier, elle se déclara prête à servir de mère à Marc et à Robert, comme elle l'avait fait depuis que Jacques Beauchamp et l'Éclair les avaient déposés sur ses genoux.

« Maintenant, fit le capitaine Méry, nous allons réunir le conseil; voici une maison qui paraît encore en bon état,

entrons-y avec les personnes dont les renseignements ou les avis pourront êtres utiles a nos délibérations. »

La maison désignée contenait, au premier étage, plusieurs chambres et une vaste pièce dans laquelle entrèrent, sur l'invitation du capitaine, Simon et sa femme, Pierre le charpentier, l'Ours-Noir et sa fille, Jacques Beauchamp, l'Éclair, le docteur Balaam Astruck, l'Anguille, auquel on avait délié les mains, les officiers français, Léonidas et les deux jumeaux. Des soldats furent placés dans les chambres voisines, avec les deux nègres, et au rez-de-chaussée se tinrent les autres personnes désireuses de connaître le résultat des délibérations qui allaient s'ouvrir.

« Nous commencerons, dit le capitaine Méry, par interroger le docteur, dont la conduite singulière, dans ces derniers temps, a besoin d'être examinée. Approchez, Balaam Astruck; dites-nous franchement si, comme on vous en a parfois soupçonné, vous êtes un espion. »

L'énigmatique personnage s'avança; aussitôt son visage perdit l'expression comique empreinte habituellement sur ses traits et devint tout à coup sérieux. Il répondit d'une voix ferme et en très bon français :

« Vous l'avez dit, je suis un espion. »

Un murmure d'indignation accueillit cette déclaration. Cependant le capitaine continua :

« En ces temps de troubles, il est dangereux pour un espion d'être fait prisonnier. On dit que vous avez rendu des services à la garnison de la Bastide; que vous avez même, au moyen d'une balle envoyée à propos, sauvé la vie d'un de mes enfants... »

Le capitaine s'interrompit, gagné par l'émotion. Pouvait-il faire condamner le sauveur d'un de ses jumeaux

qu'il venait de retrouver? Mais le sentiment du devoir l'emporta, et il poursuivit l'interrogatoire :

« On donne sur vous des renseignements contradictoires, et je me plaisais à douter de votre culpabilité; mais vous venez d'avouer ce qu'on pouvait vous reprocher de plus sérieux. Persistez-vous dans votre déclaration? »

Au lieu de répondre, Balaam ouvrit sa boîte d'herboriste et en tira quelques papiers qu'il déposa sur une table auprès de lui. Parmi ces papiers, se trouvait un plan très détaillé de la région qui s'étendait entre Montréal et la Bastide, avec des indications sur les divers campements des tribus alliées aux Anglais. Le capitaine étendit le bras et s'empara de ce plan.

« Voici une nouvelle preuve contre vous, dit-il en déployant la carte topographique. Celui qui, sous le déguisement grotesque d'un médecin ambulant, a dressé un semblable plan ne peut être, en effet, qu'un espion. Votre affirmation était même inutile; une simple perquisition dans vos papiers aurait suffi pour faire découvrir votre qualité réelle.

— Capitaine Méry, dit Balaam, il est vrai que je suis un espion; mais ne vous hâtez pas de me condamner. »

Et d'un geste brusque il arracha sa perruque rousse, enleva son habit noir et son gilet vert, ainsi que certains accessoires ridicules de son déguisement. Il parut alors revêtu d'une jaquette de peau d'élan qui faisait valoir sa taille souple, les jambes serrées dans des guêtres semblables à celles que portent généralement les coureurs des bois, la tête couverte d'une chevelure noire dont les boucles se redressaient, après avoir été si longtemps comprimées sous une toison d'emprunt.

« Oui, je suis un espion, dit-il, mais un espion au

service de la France. Voici un papier qui porte la signature de Montcalm et prouve la vérité de mes assertions.

— Samuel Lambert! fit le capitaine après avoir lu la commission signée du général. Vous êtes donc cet émissaire dont on a tant parlé, et qui a rendu de si importants services à l'armée, en lui fournissant les indications nécessaires à sa sûreté, dans ces bois infestés d'Iroquois? Je vous connaissais de réputation; je savais que, grâce à vous, le général de Montcalm était tenu au courant des faits et gestes des Onondagas, des Mohawks, des Tuscaroras et autres; mais je ne pensais pas vous rencontrer ici, ni devoir vous compter au nombre des bienfaiteurs de mes enfants. Donnez-moi votre main, c'est celle d'un homme généreux qui, par dévouement pour son pays, remplit une mission obscure et d'autant plus méritoire, qu'elle attire souvent la réprobation du vulgaire. »

XI

Muguette. — Le meurtre. — Justice indienne. — Un cœur pour aimer la France et ses enfants.

Heureux et fier de la sympathie que lui témoignait le capitaine Méry, Samuel Lambert se mit en devoir de faire connaître les circonstances qui l'avaient amené à jouer un rôle que plus d'un de nos compatriotes trouve méprisable et abject.

« Il y a environ un an, dit l'espion, j'étais un simple coureur des bois au service de l'armée française, un éclaireur comme Jacques Beauchamp et le Huron, lorsque je fus pris par les Mohawks et enfermé dans une hutte, en attendant le moment où je devais subir la torture. Les sauvages avaient fait d'autres prisonniers : un homme dont les cheveux grisonnaient et une jeune fille étaient enfermés dans la hutte voisine de la mienne. Par suite de quels événements ces deux personnages étaient-ils au pouvoir des Mohawks? je n'ai pas eu le temps de l'apprendre. Ce que je sus, c'est que les deux prisonniers étaient

Anglais et que la jeune fille donnait à son compagnon le nom de père. On s'était probablement inquiété de leur disparition, car, le soir même de mon arrivée, deux officiers accompagnés de quelques soldats vinrent au camp. Les Mohawks, comme vous le savez, ne sont pas pour les Anglais des alliés très fidèles. Or il se trouva que la provision de rhum des Indiens était épuisée depuis longtemps, et qu'on avait négligé de la renouveler à leur gré, de sorte que les chefs étaient fort irrités contre les blancs. Les officiers furent donc très mal accueillis et durent se retirer, en s'estimant heureux de n'être pas eux-mêmes retenus par les sauvages.

« Le lendemain, nous fûmes amenés devant le conseil. Après une longue délibération, la possession de la jeune fille fut attribuée à un Mohawk dont le père avait le rang de chef; l'Anglais et moi, nous fûmes condamnés à la torture. A peine la sentence eut-elle été rendue, que le malheureux père, rompant ses liens par un violent effort, se précipita sur l'Indien qui allait saisir sa fille et le prit à la gorge. Tous deux roulèrent sur le sol; mais l'Anglais ne se releva pas, car le couteau de son adversaire lui perça la poitrine. Cette courte lutte causa un tumulte effroyable; les autres Indiens, qui attendaient sous les arbres le résultat de la délibération et ne savaient ce qui se passait dans le conseil, entrèrent pêle-mêle, et les parois de la hutte se rompirent en plusieurs endroits. Alors, étant moi-même parvenu à me débarrasser de mes liens, je pris dans mes bras la jeune fille évanouie et la transportai dehors, sans que personne parmi les Indiens me remarquât, tant le désordre était grand. Je ne fus aperçu que par quelques femmes dont les cris ne purent dominer les vociférations des hommes qui remplissaient la hutte. Un concours

extraordinaire de circonstances favorables me permit de gagner avec mon précieux fardeau l'abri des bois, sous lesquels je marchai pendant près d'une demi-heure. A la fin, épuisé, je déposai la jeune fille sur la terre et je cherchai à lui faire reprendre ses sens. Je regardais autour de moi pour voir si les Mohawks n'étaient pas à ma poursuite, lorsque j'entendis un léger bruit de branches froissées. N'ayant pas d'armes, je m'attendais à être repris par mes cruels ennemis; mais je me rassurai bientôt en voyant arriver une jeune Indienne aux formes gracieuses et au doux regard. Je la reconnus aussitôt; car, pendant ma courte captivité, elle était venue m'apporter de l'eau et des aliments en exprimant une sincère compassion pour mon malheureux sort. Son père, un Indien, paraissant plus humain que ses compagnons, l'avait accompagnée dans ma hutte; en conversant avec elle, il m'avait mis à même de savoir qu'elle se nommait Muguette. La compatissante Indienne se présenta donc à moi, lorsque je venai placer sur un lit de feuilles la jeune fille évanouie.

« — C'est vous, généreuse Muguette, lui dis-je à demi-voix. Les Mohawks me cherchent-ils?

« — Oui, répondit l'Indienne; mais ils se sont dirigés, les uns vers l'ouest, les autres vers le nord. Ils changeront certainement de direction quand ils s'apercevront qu'ils ont fait fausse route; toutefois ils laisseront au Visage-Pâle le temps de se reposer pour fuir encore plus loin.

« — Je pourrais leur échapper si j'étais seul, dis-je encore; mais je ne veux pas abandonner la pauvre enfant qui est là. »

« Muguette contempla avec mélancolie la jeune fille; elle penchait la tête sur la bouche de cette malheureuse orpheline pour écouter sa respiration. Le mélange des tresses

noires de l'Indienne et des boucles dorées de l'Anglaise, le rapprochement de leurs visages, l'un semblable au cuivre rouge, l'autre blanc comme le marbre, quoique tous deux empreints des grâces de la jeunesse, offrait certainement à mes regards un attrayant spectacle. Mais, dans la situation critique où je me trouvais, il m'était impossible d'en goûter le charme ; j'attendais avec impatience le résultat de l'examen auquel se livrait Muguette.

« — Elle dort, fit l'Indienne en relevant la tête vers moi. Muguette va la réveiller, pendant que le jeune chasseur continuera à reprendre des forces pour la longue route qu'il a encore à parcourir. »

« Alors la fille mohawk se mit en quête de certaines herbes auxquelles elle attribuait une vertu médicinale. Elle n'eut pas le temps de faire sa cueillette. Un bruit de pas résonna sous les arbres, et nous ne tardâmes pas à être entourés d'une troupe de soldats anglais, commandés par un officier à l'air dur et sévère.

« — Voici la jeune fille que nous cherchons, me dit ce dernier. Où est son père ?

« — Il a voulu défendre son enfant, répondis-je, et s'est fait tuer par les Mohawks. J'étais également prisonnier de ces Indiens et, profitant du tumulte qui a suivi la mort du père, j'ai soustrait la fille au sort déshonorant qui lui était réservé.

« — Et cette Indienne, que fait-elle avec vous? demanda l'officier, sans même prendre la peine de me remercier.

« — Elle cherche à favoriser notre fuite, car elle est bonne, quoique de sang mohawk. »

« Le commandant se retira à l'écart avec les autres officiers de sa troupe. Quand il revint, il m'annonça que j'étais prisonnier et que le général anglais déciderait de

mon sort. Indigné d'un semblable procédé, je me disposais à protester, lorsque la jeune fille ouvrit les yeux. On s'empressa autour d'elle et on ne s'occupa plus de moi que pour me confier, ainsi que Muguette, à la garde de six soldats, auxquels on fit de sévères recommandations à notre égard. Je ne vous dépeindrai pas la douleur de la pauvre orpheline, lorsqu'elle eut repris connaissance et qu'elle se rappela le terrible événement qui avait eu lieu dans la matinée; elle ne put fournir aucune explication à ses libérateurs et se laissa placer dans un des chariots qui suivaient la troupe.

« On n'avait pas fouillé mes vêtements, et je m'en félicitais à cause de certains papiers importants que j'avais sur moi. Cependant je voulais à tout prix échapper aux Anglais; je pensais bien qu'une fois arrivés à leur quartier général ils me relâcheraient, en considération du service que j'avais rendu à une de leurs compatriotes; mais je craignais pour les documents dont je m'étais chargé.

« A la première halte, Muguette vint s'asseoir auprès de moi; elle me dit, dans son dialecte que ne pouvaient comprendre les soldats préposés à notre garde, qu'il faudrait profiter de la nuit prochaine pour réaliser notre projet d'évasion. Il y eut plusieurs autres haltes dans la journée, et le soleil couchant nous surprit au milieu de la forêt.

« Quelques heures plus tard, je passais devant la sentinelle, revêtu d'un uniforme anglais que j'avais réussi à soustraire dans les bagages de la troupe. On avait eu l'imprudence de m'enfermer pour la nuit dans le chariot contenant les réserves d'habillement; il ne m'avait donc pas été difficile de me procurer un déguisement. Fatigués par

une journée de marche, mes gardiens s'étaient endormis; ils ne m'entendirent pas descendre du chariot. Quant aux sentinelles, par un incroyable oubli de leur consigne, elles ajoutèrent foi à mes paroles lorsque je leur dis qu'une mission de confiance dont j'étais chargé m'obligeait à explorer les alentours du camp. Je laissais Muguette couchée près du chariot dont je venais de sortir; mais c'était un jeu pour l'Indienne d'échapper aux Anglais, et je savais qu'elle me rejoindrait auprès d'un rocher indiqué par elle comme lieu de rendez-vous. En effet, nous nous trouvâmes bientôt réunis à l'endroit convenu.

« Nous marchâmes rapidement jusqu'au matin, nous dirigeant vers Montréal. En route, l'Indienne me fit connaître qu'elle était la fiancée du Mohawk auquel le conseil avait attribué la possession de la jeune Anglaise, et qu'elle avait eu, par conséquent, tout intérêt à ce que l'étrangère échappât aux mains des sauvages. J'ai su par Jacques Beauchamp, auquel ma véritable qualité a été révélée un peu avant l'attaque de la Bastide, que Muguette est déjà veuve de ce Mohawk; le trappeur m'a appris aussi que la généreuse Indienne avait fait, dans une circonstance récente, ce qui était en son pouvoir pour lui épargner la torture.

« Après que Muguette m'eut quitté pour rejoindre sa tribu, je rencontrai un détachement de soldats français. Mon déguisement était si complet, qu'il me procura le plaisir d'être arrêté par eux. Plus soigneux que les Anglais, vos compatriotes me fouillèrent; mes papiers leur prouvèrent que j'étais un Canadien au service de la France. Je fus, en conséquence, conduit à Montréal, où j'obtins une audience du général en chef.

« Montcalm écouta avec intérêt le récit de mon aventure;

il m'assura en riant que je possédais réellement le talent de me métamorphoser au gré des circonstances, et que je pourrais lui être très utile si je voulais jouer un peu la comédie au profit de la cause française. J'hésitai beaucoup à entrer dans les vues que le général avait sur moi; mais cet homme insinuant fit appel à mon patriotisme et me pressa tellement, qu'il obtint de moi un engagement formel. Il fut seulement convenu que je ne remplirais mon nouveau rôle que pendant une année.

« Voilà comment je suis devenu le docteur Balaam Astruck, neveu de l'excellente dame Dorothée et cousin de ses sept enfants. Mon fidèle Pégase a été tué par les Iroquois, mais je puis maintenant me passer de ses services. Aujourd'hui je redeviens Samuel Lambert et je reste au service de l'armée française, en compagnie de Jacques Beauchamp et de l'Indien huron. »

Ayant achevé sa rapide narration, l'ancien espion alla se placer auprès du trappeur et de l'Éclair.

« Et vous, Huron, dit le capitaine Méry, allez-vous retourner dans votre tribu, ou resterez-vous avec ces braves Canadiens, en qualité d'éclaireur de l'armée?

— Qu'irait faire l'Indien dans sa tribu? répondit l'Éclair. Son père et sa mère sont depuis longtemps partis pour les heureuses terres du Manitou, et lui-même n'a pas laissé de squaw aux villages des Hurons. S'il revient de la chasse chargé de venaison, qui préparera sa nourriture? S'il est blessé par l'ennemi, qui cherchera les herbes salutaires destinées à le guérir? Qui donc lui donnera des pappooses et prendra soin d'orner son wigwam? Non, l'Éclair ne quittera pas encore ses amis à la face pâle. »

Ces paroles étaient dites d'un ton mélancolique; après les avoir prononcées, le Huron jeta furtivement les yeux sur

Rosée-de-Mai. Celle-ci semblait ne pas remarquer l'Éclair; la tête penchée sur l'épaule de l'Ours-Noir, elle ne s'occupait que du chef onondaga et paraissait vouloir remplacer la Liane-Flexible, sa mère, en s'appuyant contre le vieux chêne. Lorsque le capitaine appela l'Ours-Noir, auquel il désirait adresser quelques questions, la jeune fille suivit le chef indien et s'attacha des deux mains à l'un de ses bras. Toute à son père, Rosée-de-Mai ne fit aucune attention à l'Éclair; elle ne remarqua pas davantage que l'Anguille s'était avancé de son côté et que l'œil du méchant sauvage brillait d'un éclair sinistre. Personne d'ailleurs ne prenait garde au prisonnier, la jeune Onondaga, dans sa pose pleine d'abandon filial, attirant tous les regards.

« Chef, demanda le capitaine, n'avez-vous pas blâmé l'infernal projet des Onondagas, relativement à la destruction de la Bastide?

— L'Ours-Noir ne sait pas mentir, répondit le père de Rosée-de-Mai; il ne veut pas cacher la vérité, quelque pénible que puisse être son aveu pour l'honneur de sa nation. Étant encore chef des Onondagas, l'Ours-Noir a dit que l'attaque de la Bastide et le massacre de ses habitants ne procureraient aucun avantage aux Iroquois, ni aux Anglais leurs alliés. Et, comme l'Ours-Noir ne pouvait commander une expédition qu'il désapprouvait, les guerriers ont choisi pour chef... »

L'Indien n'acheva pas; il tomba lourdement sans proférer un cri, entraînant avec lui Rosée-de-Mai. L'Anguille avait saisi le couteau de l'ancien chef des Onondagas, et, par un mouvement rapide, le lui avait plongé dans le cœur.

Renversant plusieurs personnes sur son passage, le meurtrier profita du moment de confusion qui suivit son

audacieux attentat, pour s'enfuir par une fenêtre de la chambre voisine, donnant du côté des bois. Tarquin le Superbe, qui se trouvait au nombre des personnes renversées par le sauvage, se releva à la hâte et suivit le même chemin que l'Anguille. La fenêtre n'étant qu'à une faible hauteur, à cause des inégalités du sol, peau-rouge et peau-noire n'éprouvèrent aucun accident à la descente et ne tardèrent pas à arriver au bois, l'une suivant l'autre de fort près.

L'Indien huron avait également disparu, mais par un autre côté.

Cependant on se porta au secours de l'Ours-Noir. L'Indien était mort. Quant à sa fille, elle paraissait inanimée; on ne put la séparer du corps de l'Onondaga, qu'elle avait enlacé convulsivement, et il fallut l'emporter avec son père dans une salle basse de la maison.

Le capitaine Méry s'entretenait avec les personnes présentes du terrible drame qui venait de se jouer sous leurs yeux, quand on vit arriver le nègre tout hors d'haleine.

« Eh bien? lui demanda-t-on.

— Voici sa couverture, répondit Tarquin.

— Et l'Indien?

— Nègre avoir pris diable rouge.

— Vraiment!

— Oui, dans ses deux bras, fit Tarquin en montrant ses membres ruisselants de sueur. Mais l'Anguille bien mériter son nom, être pas resté dans les bras du nègre, avoir glissé et continué à courir. »

Le capitaine Méry parut désappointé; alors Jacques Beauchamp lui montra silencieusement l'Éclair, qui, debout auprès de lui, était aussi calme que s'il n'avait jamais

quitté la chambre du conseil. Une chevelure fraîchement enlevée pendait à la ceinture de l'Indien huron. Justice était faite à la manière cruelle et expéditive des sauvages!

Montcalm trouva une mort glorieuse sous les murs de Québec.

L'Éclair demeura impassible sous le regard du trappeur : le traité passé entre les deux coureurs des bois relativement aux scalps ne pouvait évidemment pas s'appliquer au traître onondaga, à l'assassin du père de Rosée-de-

Mai. Jacques Beauchamp le comprit ainsi, et, pour montrer au Huron de quelle manière il interprétait la convention, il lui pressa amicalement la main.

Le trappeur et l'Éclair s'entretinrent ensuite quelque temps à l'écart; lorsqu'ils se retournèrent vers le capitaine Méry, un spectacle inattendu frappa leurs regards : devant l'officier se tenait Rosée-de-Mai, l'œil en feu, la chevelure flottante et les bras étendus. La parole suivit bientôt le geste, et la jeune fille s'écria avec un emportement peu ordinaire chez les Peaux-Rouges :

« Rosée-de-Mai n'est plus Onondaga! les guerriers iroquois ont lâchement abandonné son père; l'Ours-Noir est tombé sous les coups de celui qu'ils avaient choisi pour les conduire et qui n'a pas su leur épargner la défaite, après un triomphe éphémère et sans gloire. Non, Rosée-de-Mai ne veut plus être Onondaga!

« Le vrai chef, celui avait toujours été l'honneur de son peuple, est maintenant réuni à sa Liane-Flexible, dans les territoires de chasse du Grand-Esprit. La mère de Rosée-de-Mai aura maintenant de la venaison, elle aura un noble chêne pour la soutenir; mais sa fille reste ici, seule et reniée par sa tribu. Rosée-de-Mai n'est plus Onondaga... »

Les accents émus de la jeune Indienne impressionnèrent vivement tous ceux qui se trouvaient dans la salle du conseil; plusieurs personnes vinrent même des chambres voisines, attirées par le caractère étrange et grandiose de cette scène. Cependant Rosée-de-Mai, après avoir payé un tribut à sa douleur et à son indignation, se rappela qu'elle avait encore des amis autour d'elle. Avançant de quelques pas vers les jumeaux, elle plaça un de ses bras sur l'épaule de Marc et l'autre autour du cou de Robert,

et continua, le visage tourné vers l'Indien huron, qui la contemplait avec des yeux ardents :

« Rosée-de-Mai ira vers les villages des Hurons : l'Éclair construira un wigwam pour ses pappooses, qui apprendront à marcher dans les sentiers tracés par leur père. Quand l'Éclair reviendra de la chasse, il trouvera chez lui une squaw pour préparer la venaison qu'il aura apportée; s'il est blessé par son ennemi, il sera tendrement soigné; si la maladie l'accable, il aura près de lui les herbes nécessaires à sa guérison. Quelle est l'épouse qui égayera son wigwam? C'est celle qu'il a choisie lui-même, lorsque la fille d'un grand chef allait perdre sa chevelure et qu'il a sauvé l'unique enfant de l'Ours-Noir. L'Éclair et Rosée-de-Mai vivront ensemble chez les Hurons, mais ils n'oublieront pas leurs amis : tous deux n'auront qu'un cœur pour aimer la France et ses enfants, pour chérir et protéger les petits Roitelets!... »

ÉPILOGUE

Le capitaine Méry resta encore quelques jours à la Bastide, pour faire donner la sépulture aux morts et laisser aux blessés le temps de se rétablir; ensuite il forma un convoi, qu'il dirigea vers Montréal. Grâce à la protection des soldats français, les hommes, les femmes et les enfants, les uns marchant à petites journées, les autres installés dans les chariots qui heureusement étaient en nombre suffisant, arrivèrent sans accident fâcheux au terme de leur long voyage.

Les anciens habitants de la Bastide, aidés par Simon et le capitaine Méry, trouvèrent à Montréal et aux environs les moyens d'assurer leur existence; un grand nombre parmi eux, d'ailleurs, offrirent à la France le secours de leurs bras et s'engagèrent dans les milices qui agissaient de concert avec l'armée régulière. Jacques Beauchamp, Français d'origine, prit du service dans la compagnie du capitaine Méry, afin de rester en relations avec ses chers enfants adoptifs. Samuel Lambert retourna, comme il l'avait dit, à son ancien rôle d'éclaireur et rendit encore d'importants services à la cause française.

Le Huron et Rosée-de-Mai quittèrent Montréal; mais, au moment du départ, la jeune Indienne pressa Marc et

Robert entre ses bras avec une vive émotion, en les assurant qu'ils ne cesseraient d'être ses favoris et les protégés de son époux. La promesse de l'aimable fiancée de l'Éclair fut religieusement tenue : Rosée-de-Mai eut par la suite de fréquentes occasions de se trouver en rapport avec ses petits Roitelets, et elle leur témoigna toujours la plus sincère affection.

Quant à Simon et à Marguerite, ils demeurèrent à Montréal avec les deux nègres, pour y attendre le moment où ils pourraient faire l'acquisition d'une ferme. Les jumeaux, selon la promesse de leur père, restèrent auprès du planteur et de sa femme, jusqu'aux jours où la patrie réclama le concours de tous ses enfants, grands et petits, en état de tenir une arme. Marc et Robert prirent part aux divers engagements qui eurent lieu de 1757 à 1760; ils grandirent au milieu du tumulte des batailles, et eurent à passer par toutes les épreuves de la vie militaire.

On sait que Montcalm trouva une mort glorieuse sous les murs de Québec, et que la guerre se termina par la capitulation de Montréal. Les généreux efforts de tant de braves guerriers qui s'étaient illustrés dans la défense du Canada contre les Anglais et leurs sauvages alliés, n'avaient pu sauver notre belle colonie; mais, comme nous l'avons dit en commençant, les Canadiens ont conservé pieusement la religion, les mœurs et jusqu'au langage que leurs ancêtres tenaient de la mère patrie; ils sont restés fidèles à leurs traditions; ils aiment encore et aimeront toujours notre chère France!

FIN

TABLE

PRÉFACE 7

I. — Sauvés des eaux. — Le trappeur et le Huron. — La Bastide canadienne. — L'illustre docteur Balaam Astruck 9

II. — Dévouement fraternel. — Un utile auxiliaire. — Conseil des Onondagas. — Fauvette et Roitelet 31

III. — Le cri du whip-poor-will. — Les Onondagas en défaut. — Les soldats français. 45

IV. — Peau-Rouge et Peau-Noire. — L'Esprit frappeur. — Le jeune Onondaga. — Le sergent Léonidas 56

V. — L'embuscade. — Pris par les Mohawks. — Les Hurons. — La grotte. — Dévouement du trappeur. 69

VI. — Chez les Mohawks. — Divertissement indien. — Les flèches, la hache de guerre, la carabine. — Les trois veuves. — La poursuite. 79

VII. — L'eau-de-feu. — Colloque de deux ivrognes. — L'évasion. — Le départ 93

VIII. — Premières victimes des Onondagas. — Réapparition de Rosée-de-Mai. — Métamorphose du docteur Balaam Astruck. — Triste fin du fidèle Pégase. 104

IX. — Bon sang ne peut mentir. — Harangue de Léonidas à ses soldats. — La mêlée. — Les héros bretons. — L'Hercule à peau noire. — Destruction de la Bastide. — Le châtiment. 117

X. — Le drapeau français. — Le père et la fille. — Les enfants du capitaine Méry. — Le souterrain. — Le rapport du sergent Léonidas. — Samuel Lambert. 129

XI. — Muguette. — Le meurtre. — Justice indienne. — Un cœur pour aimer la France et ses enfants. 144

Épilogue. 156

19765. — Tours, impr. Mame.

129

144

156